W-FENEC

MAGAZINE



1117

MOGWAI

ZENZILE / TANG / PORN / GRIT / UNSANE
MARILYN MANSON / THE RANDOM MONSTERS
PUNISH YOURSELF / GIRLS IN HAWAII / MELVINS

ÉDITO



La question est dans nos têtes depuis déjà plusieurs mois... Qu'est-ce qu'on va faire pour nos 20 ans ? Parce que oui, le 18 janvier 2018, le webzine W-Fenec fêtera ses 20 ans d'existence ! Ca remonte à tellement longtemps qu'on ne sait même plus si au départ on pensait que ça pourrait marcher plus de quelques mois... Et oui, en 1998, Internet n'en est qu'à ses débuts (seuls 2 % des foyers français ont une connexion ... toute pourrie !), la presse papier offre des CDs et vit encore assez bien puisque si on veut goûter à un groupe, rien de tel qu'un sampler. Bref, on organise un petit site avec un nom rigolo pour parler de musique sans imaginer à la suite. Sans penser qu'on allait recevoir des albums, interviewer nos groupes préférés, boire des coups en after show et devoir fêter nos 20 ans.

Sauf que ça arrive. C'est pour le prochain numéro. Qu'est-ce qu'on va faire pour nos 20 ans ? La question m'a été posée par Damien d'Ending Satellite qui a fait passer son Échappée par chez moi (tu iras lire l'article à la fin du mag pour en savoir plus), voilà à peu près ce que j'ai répondu... En gros, on ne sait toujours pas. On sortira un mag, forcément, mais pourquoi faire un truc différent de d'habitude ? Un numéro anniversaire avec un best of des articles ? Très subjectif et un peu onaniste, pas tout à fait le style de la maison et ça demande beaucoup de boulot pour des articles déjà dispos sur la toile. Editer un gros mag papier ? Pas de problème mais tu nous avances l'argent parce qu'on n'a pas envie d'investir dans un truc aussi casse-gueule ni de passer à un mag' garni de publicités, le papier, c'est pas notre métier, on n'a pas les réseaux, pas le savoir-faire, aucune expérience. Organiser un concert ? Super, mais où ? À Londres ? À Lille ? À Lyon ? À Nancy ? À Paris ? À Montpellier ? Il faudrait au moins réunir toute la team et c'est mission impossible. Ensuite il faudrait un lieu, des groupes et là, bon courage pour faire une sélection vu la longue liste de nos styles favoris... Un petit festival alors ? Mais bien sûr, trouve-nous un financement et on monte un truc exceptionnel ... selon nous et s'il pleut, tu auras un magnifique trou dans la caisse en guise de cadeau d'anniversaire. Et puis là encore, c'est pas notre métier, non, nous on est prof, clerc de notaire, iconographe, croque-mort, flic, informaticien... On n'est ni journaliste, ni imprimeur, ni organisateur.

Qu'est-ce qu'on va faire pour nos 20 ans ? On ne sait pas vraiment, on va essayer de souffler des bougies, boire des bières, écouter de la musique. Et ensuite te raconter tout ça. Faire comme d'hab' quoi.

■ Oli

SOMMAIRE

06 MOGWAI
18 BRNS
20 JOE BONAMASSA
22 DEAD HEAVENS
24 YASMINE HAMDAN
26 THE RANDOM MONSTERS
33 UNSANE
35 CHAPELIER FOU
37 ZENZILE
42 MARILYN MANSON
44 UFOMAMMUT
47 PORN
52 PUNISH YOURSELF
53 HO9909
54 36 CRAZYFISTS
56 GIRLS IN HAWAII
58 TANG
60 MELVINS
65 TRUST
66 INTERVI OU : GRIT
68 EN BREF
86 ENDING SATELLITES LIVE
88 IL Y A 10 ANS
90 DANS L'OMBRE









Ont participé à la rédaction de ce numéro :
Oli, Ted, Julien, Elie, Mic, Eric, H. Bartleh et Stéphan !

Créatif vétéran et toujours actif :
Guillaume Vincent / Studio Paradise Now

LES INFOS QU'IL NE FALLAIT PAS RATER EN SEPTEMBRE

Actuellement en tournée aux US, **Quicksand** va continuer sa tournée en trio suite au départ précipité du guitariste du groupe, Tom Capone. Selon un communiqué officiel du groupe, il ne pouvait continuer pour des raisons de santé. Selon d'autres médias, il aurait été arrêté pour vol à l'étalage et refus d'obtempérer auprès des forces de l'ordre...

Pour fêter les 20 ans de Proud like a god, **Guano Apes** sort une édition double album avec de nouveaux mixages, de nouvelles versions (dont un «Open your eyes» avec Danko Jones) et trois reprises : «Lose yourself» d'Eminem, «This is not America» de David Bowie et «Precious» de Depeche Mode.

Charles Bradley est décédé des suites d'un cancer. Il avait 68 ans.

Oathbreaker entend faire une pause hors de la scène pour 2018 afin de se ressourcer. Quelques dates sont encore programmées sur décembre. Le groupe a assuré pour autant se mettre à l'écriture d'un nouvel album très prochainement.

Les mythiques **L7** ont sorti un nouveau morceau avec «Dispatch from Mar-a-Lago». C'est leur premier morceau depuis près de 18 ans.

LES INFOS QU'IL NE FALLAIT PAS RATER EN OCTOBRE

Lors d'un concert au Hammerstein Ballroom à Manhattan, **Marilyn Manson** été blessé par la chute d'un élément du décor. Le chanteur a été hospitalisé. L'accident est survenu alors qu'il interprétait «Sweet dreams (Are made of this)» d'Eurythmics. A la fin du mois, c'est Twiggy qui est viré suite à des accusations de viol...

Victime d'une crise cardiaque, le chanteur américain **Tom Petty**, est décédé à l'âge de 66 ans. Il a été membre fondateur de The Heartbreakers et plus récemment de Mudcrutch.

C'est un nouveau record que vient d'accomplir l'orga' du **Hellfest** en affichant sold-out en un peu plus de 24 heures suivant l'ouverture de sa billetterie pour les pass 3 jours. Un succès qui ne se dément pas après les années. Chapeau !

Le prochain album de **Lofofora**, le neuvième, sera acoustique. Et il est déjà dans la boîte ! Sortie attendue pour le début d'année prochaine, toujours chez At(h)ome. A noter l'arrivée derrière les fûts de Kevin Foley qui remplace Vincent, parti faire un tour du monde en vélo avec sa chérie.

Mass Hysteria va sortir pour la première fois en vinyles ses albums «Le bien-être et la paix», «De cercle en cercle» et surtout le culte «Contraddiction». C'est annoncé pour le 3 novembre.

MAIS QUI A DIT ?...

Bien qu'on soit totalement en accord avec notre époque et que le digital nous permette d'atteindre un public plus large, la texture, le son et le packaging du vinyle restent tout de même inégalés.
A. Zenzile
B. Mogwai
C. Grit
D. Tang

Nous sommes vraiment désolés du peu d'activités dont tu parles, mais personnellement on s'en fout un peu.
A. Porn
B. Mogwai
C. Tang
D. Zenzile

J'aimerais beaucoup attirer un nouveau public rien qu'avec cette chanson.
A. The Random Monsters
B. Mogwai
C. Grit
D. Tang

Cet album est une incitation au passage à l'acte, à la réalisation de vous-même.
A. Porn
B. Mogwai
C. Tang
D. The Random Monsters

On n'a jamais trop eu jusqu'à maintenant le syndrome de la page blanche, on est assez prolifique en terme de compositions, trop peut-être même.
A. Porn
B. Mogwai
C. Tang
D. Zenzile

Gagner de l'argent, on s'en fout, mais un défraiement c'est quand même le minimum... De plus, notre style à mi-chemin entre plusieurs sous-genres ne joue peut-être pas en notre faveur à ce niveau.
A. Porn
B. Grit
C. Zenzile
D. The Random Monsters

Bonus : dans quelle chronique pourras-tu lire :
Mais putain les gars, où sont vos couilles ? (...) Et qu'on ne me parle pas d'avant-garde ou de contre-pied générationnel, c'est juste totalement foiré. Les gars, si c'est une blague, c'est pas drôle, il sort quand votre vrai nouvel album ?
A. Electric Wizard
B. Anti-Flag
C. Marilyn Manson
D. Enter Shikari



MOGWAI

IL AURA FALLU PASSER L'ÉPREUVE DU LABYRINTHE DU SUBLIME GRAND REX FAIT DE PORTES, D'ESCALIERS, DE COULOIRS, DE RECOINS ET D'ASCENSEURS À N'EN PLUS FINIR, POUR SERRER LA PINCE DE STUART BRAITHWAITE, CO-FONDATEUR D'UN DES GROUPES DE ROCK INSTRUMENTAL LES PLUS RESPECTÉS DE LA PLANÈTE : MOGWAI. PARADOXALEMENT, AUTANT LE GRAND REX EST D'UNE DIMENSION TRÈS IMPOSANTE AVEC SES 2702 PLACES ASSISES, AUTANT LA SALLE QUI ABRITE L'INTERVIEW OÙ NOUS ATTEND STUART EST MINUSCULE. LE MEC EST EN PLACE, EN MODE RELAX MAIS VISIBLEMENT PRESSÉ DE SUPERVISER SES BALANCES AUDIO. C'EST PLUTÔT DE MAUVAISE AUGURE POUR NOTRE INTERVIEW, MAIS NE BOUDONS PAS NOTRE PLAISIR D'AVOIR PU PARTAGER CET ENTRETIEN DE QUINZE MINUTES AVEC LUI. EN VOICI DONC SA SUBSTANTIFIQUE MOELLE.

La sortie de «Every country's sun» marque le retour de Dave Fridmann à la production, plus de 15 ans après Rock action. Pour quelles raisons principales l'avez vous rappelé pour produire ce disque ?
Il y a deux principales raisons, la première est que nous voulions quitter l'Ecosse, on voulait vraiment changer d'air. La deuxième, c'est qu'on est tous fans des travaux de Dave (NDR : bassiste de Mercury Rev qui a produit des artistes tels que Flaming Lips, Weezer, Sparklehorse, Thursday ou MGMT) dont deux de nos albums. Et on a gardé de très bons contacts avec lui, c'est comme un vieux pote donc on est parti aux States l'enregistrer après des échanges de démos par e-mail pour le préparer. Ça s'est fait naturellement et on est très content du résultat.

Est-ce que le départ de John il y a deux ans a eu des conséquences sur votre façon de créer ?
Non, absolument pas, si ce n'est qu'on a un guitariste en moins. Le processus de composition n'a pas été perturbé du tout car nous sommes tous remplis de pleins de bonnes idées.

Tu as dit un jour que vos albums naissaient souvent d'accidents heureux, ça a été la même chose pour «Every country's sun» ?
Si tu fais bien attention, la vie est parsemée d'heureux accidents. Pourquoi cela changerait-il sur ce nouvel album ?

Notre rédaction trouve que le son de ce nouvel album rappelle celui de Tortoise ou Yo La Tengo, tu te sens proche de ces artistes ?
Oui, évidemment, nous écoutons et respectons ces deux groupes qui ont su imposer leurs pattes artistiques. Après, je ne sais pas si notre son est proche de ces groupes là. Peut-être faudrait-il demander ça à Dave ? Lui, saura mieux te le dire puisqu'il s'est chargé de façonner le son de l'album.

Vous êtes en tournée actuellement, est-ce que vous arrivez sur scène à rendre votre son fidèle à ce nouveau disque ?
Si ce n'est pas totalement, on s'y approche en tout cas.

«Party in the dark», chanson pop-rock chantée, semble être à part dans le tracklisting de l'album, n'arrive t-elle pas un peu trop tôt dans le disque ?
Ah bon ? Tu trouves qu'elle arrive trop tôt ? (rires)

Oui, personnellement je l'aurais plus vue au milieu du disque, histoire que les ambiances instrumentales se forment et que ça serve un peu d'interlude.
Ben c'est trop tard mon gars, tout est déjà pressé (rires).

Ouais, dommage, et est-ce que faire ce genre de chanson accrocheuse est une manière d'appeler un public pop à découvrir votre musique ?
Mais j'aimerais beaucoup attirer un nouveau public rien qu'avec cette chanson. Je suis pas certain que cela arrive, mais pourquoi pas ?

Par quels moyens Mogwai arrive t-il à se réinventer après 20 ans d'aventures ?
C'est difficile à dire. C'est une alchimie qui ne s'explique pas vraiment. Déjà, la question est de savoir si on se réinvente. Tu sais, je connais beaucoup de personnes qui m'affirment que Mogwai fait le même album depuis 20 ans (rires). À partir de là, qu'est-ce que je suis censé répondre ?
Qu'ils se trompent !
Ouais, si ca se trouve, ces mêmes personnes n'ont même pas réellement écouté nos albums (rires).

Quels disques auraient pu vous influencer pendant la composition de ce dernier album ?
Encore une question qui n'est pas évidente... Hum, je n'ai pas écouté beaucoup de disques pendant la réalisation de Every country's sun, car on est vraiment à 100% dedans et le reste du temps, on repose nos oreilles. Mais pour répondre à ta question, je dirais le dernier album de David Bowie qui est magnifique, et les albums de Boards Of Canada, ça a toujours été une référence musicale importante pour Mogwai.

Est-ce que tu penses que votre musique est perçue de la même manière selon les continents ?
Définitivement, non ! L'Europe et l'Asie sont deux continents qui perçoivent assez similairement notre musique, comme quelque chose de religieux, j'oserais dire. Je ferais noter au passage que la France compte comme l'un des pays qui aime le plus notre groupe, je ne sais pas pourquoi. En revanche, par exemple aux États-Unis, la perception n'est pas du tout la même.

Comment ça ?
Hum, je ne saurais pas t'expliquer comment.

Les shows aux États-Unis sont assez connus pour être du pur divertissement, cela parfois mène à un décalage avec certains propos musicaux dont le votre.
Oui, il y a une part de vérité, fatalement le public ne réagit pas de la même manière, mais il n'y a pas que ça je pense. Les sensations avec le public lors de nos concerts américains ne sont clairement pas pareilles.

«Coolverine» est un excellent titre, c'est aussi un clip très beau réalisé par Hand Held Cine Club que vous connaissez bien. Qui a eu les idées de ce clip ?
Justin Lockey du groupe anglais Editors et son frère cinéaste James ont fondé Hand Held Cine Club qui a réalisé pas mal de clips vidéos pour des gens comme David Lynch, Maps & Atlases, ou We Were Promised Jetpacks. Ils ont tout fait de A à Z sur le clip de «Coolverine». Ce sont des gars super talentueux qui n'ont pas eu besoin de nous pour fabriquer cette vidéo. Ce sont leurs idées, on les a laissé bosser dessus, nous avions une confiance absolue en eux. Je les connais bien car on a monté un groupe ensemble qui s'appelle Minor Victories.
Vous avez réalisé plusieurs bandes sons originales, est-ce qu'il y a un réalisateur avec lequel vous souhaiteriez particulièrement travailler ?
David Lynch.

Trop tard, il est en retraite.
Ouais, mais il va sortir de sa retraite car il est tenté de bosser



avec nous (rires). J'aime bien le travail de David Cronenberg aussi.

Et Jim Jarmusch ?
Exact, rajoute le sur la liste lui aussi ! Il y en a plein d'autres que tu dois connaître, la liste est longue.

Comme votre rythme de création est très soutenu, je me demandais dans quoi vous vous réfugiez pour couper ce rythme. Certains vont à la pêche, d'autres s'octroient des moments paisibles en famille, ou ne font rien, et toi ?
Malgré le fait que l'Écosse soit un bon pays pour aller se faire plaisir à la pêche, je ne la pratique pas du tout. Par contre, en ce qui me concerne, mes passe-temps sont passionnants : promener mon chien, faire du skate et rendre visite ou accueillir des amis. Les moments paisibles en famille, c'est pour les autres membres du groupe.

Est-ce que tu collectionnes les disques ?
Oui, je me considère comme un collectionneur de disques dans le sens où j'en achète beaucoup. Je suis davantage dans le quantitatif que dans la qualitatif, j'en prends pour exemple le fait que j'achète généralement des rééditions toutes neuves plutôt que de chiner les premiers pressages originaux.



Quel est ton disque le plus cher sentimentalement ?
Bonne question. Je dirais, sans trop réfléchir, le vinyle de Marquee moon, le premier album de Television.

Et celui qui coûte le plus cher dans ta collection ?
Alors, ça, je ne saurais te dire car je ne connais pas la valeur de revente de mes vieux disques. Peut-être mes très très vieux vinyles de blues. Tu sais, même des vinyles sortis récemment me coûtent cher, le dernier que j'ai dû acheter m'a coûté quelque chose comme 50 livres sterling. C'est fou !

Tu es fan de football et du Celtic FC, je crois. Est-ce que tu étais au Celtic Park lors de la défaite 0-5 face au PSG en Ligue des Champions ?
Ouille ! Non, je ne me suis pas rendu au stade pour cette rencontre...

Ça a dû être terrifiant à regarder, non ?
Un calvaire ! J'étais le soir du match avec mon pote français Olivier qui est un fan du PSG. Pendant le match, il a essayé de m'habiller aux couleurs de son club, franchement, c'est une soirée à oublier (rires).

Il n'y avait pas photo entre les deux équipes, on est d'accord ?
Clairement, mettre 5-0 au Celtic Park, c'est rare. Le PSG est

dans une autre dimension, ça n'a rien à voir avec le Celtic.

Es-tu favorable à l'indépendance de l'Ecosse ?
Complétement !

Tu as dû être déçu par le référendum de 2014 ?
Évidemment, mais je suis convaincu que, tôt ou tard, l'Écosse sera un pays indépendant. C'est juste une question de temps. Quand l'ancienne génération ne sera plus de ce monde, je dirais dans 10 ou 15 ans, le «oui» l'emportera.

Un grand merci à Hana de PIAS pour son accueil et son organisation au top, et aux équipes du Grand Rex.
Photos : © Guillaume Vincent / Studio Paradise Now

Ted




STOKED


Marshall
Marshall

MOGWAI AU GRAND REX

EN PLEINE TOURNÉE DE LEUR TOUT RÉCENT EVERY COUNTRY'S SUN, NOS ÉCOSSAIS PRÉFÉRÉS ÉTAIENT DE PASSAGE LE 23 OCTOBRE - À NOTRE GRANDE SURPRISE - DANS UNE SALLE PAS VRAIMENT DESTINÉE AUX GRANDES MESSES DU ROCK, À SAVOIR LE GRAND REX DE PARIS, UN REPÈRE DÉDIÉ AU 7ÈME ART. UN LIEU MAGNIFIQUE MONTÉ SUR PLUSIEURS ÉTAGES INSCRIT EN 1981 AU TITRE DES MONUMENTS HISTORIQUES. FINALEMENT, ÇA TOMBE PLUTÔT BIEN CAR MOGWAI AVEC SES PLUS DE 20 ANS D'ÂGE FAIT DÉJÀ FIGURE DE MONUMENT HISTORIQUE DU ROCK.

20h15, alors que nous ne sommes pas encore placés par de jolies jeunes filles distinguées sur l'un des 2702 sièges de ce miniplexe de cinéma, résonnent déjà les notes exotiques de Sacred Paws, un duo féminin (voire trio par moment) protégé des Ecossais puisque signé sur leur maison de disque Rock Action Records. Pendant que le public s'installe progressivement, nous nous hissons au premier étage pour surplomber ce charmant groupe anglo-écossais à mi-chemin entre Vampire Weekend et un je-ne-sais-quoi de Talking Heads dans l'intention. Autrement dit, c'est dansant à souhait, les guitares virevoltent aux rythmes trépidants d'une batteuse intraitable qui arrive à en faire tomber son micro de chant en plein milieu du set. C'est dire tout l'engouement de cette jeune formation composée d'ex-membres de Shopping et Trash Kit. Une bonne entrée en matière, quoiqu'apparaissant très loin de l'ambiance attendue par l'audience venue fêter le retour des Glaswégiens à Paris.

21h00, la bande de Stuart Braithwaite monte sur scène accompagnée de Cat Myers d'Honeyblood, venue remplacer Martin Bulloch à la batterie, ce dernier souffrant de problème de santé sérieux d'après le staff du groupe (cela rappelle l'annulation de la tournée américaine du groupe il y a 9 ans suite au problème de pacemaker du batteur). Les premières notes de guitares de «Crossing the road material» se répandent dans l'air, le rythme part, progresse tranquillement et la machine instrumentale s'emballe. Il n'y a pas tromperie sur la marchandise, on est bien à un concert de Mogwai, bien que le son du haut du premier étage ne soit pas des plus optimal, croyez-bien qu'on n'en doutait pas. Une superbe introduction suivie de l'incontournable «I'm Jim Morisson, I'm dead», extraite de The hawk is howling, qui de part sa beauté rare et son ampleur folle fait monter l'ambiance d'un cran, bien aidé par un volume sonore au dessus de la moyenne. Le show prend subitement un virage pop avec «Party in the dark» laissant la part belle à un superbe travail à deux claviers et à la voix de Stuart, évidemment trop rare, qui s'émancipe sous ses effets. Une voix que l'on retrouve dans la foulée sur un morceau bien old school, «Take me somewhere nice», une plage cotonneuse procurant son lot de frissons et baignée de lumières vertes et blanches un tantinet tamisées.

«Coolverine», l'un des «hits» du dernier album, permet de préparer le public à l'un des meilleurs moment du spectacle : une suite «Hunted by a freak» - «Mogwai fear satan» qu'on n'est pas prêt d'oublier. Si la première est là pour rappeler ce pourquoi on aime tant le pouvoir onirique de Mogwai, la deuxième vient donner en direct une leçon de puissance sonique avec 4 guitares, quelque part entre le drone et le larsen, sous couvert d'un rythme faussement tribal. Un morceau qui ne semble plus s'arrêter et qui guide tout un panel de stroboscopes nous aveuglant pour l'occasion.


STOKED
pedaltrain





Magique, tout simplement. Heureusement, la suavité de «Don't believe the fife», proche d'un Boards Of Canada sur sa première moitié, nous permet de nous remettre de nos émotions, malgré son intensité finale appréciable. Les sonorités mi new-wave mi-Kraftwerkienne de «Remurdered» surprennent de prime abord mais égayent nos écoutilles avant un «Every country's sun» pas très mémorable. Tout le contraire d'»Auto-rock» et de ses notes de pianos immergées dans des séquences électroniques digne d'un NIN en mode cool. Ça reste gravé en tête, à l'inverse des discours du groupe qui se contente de quelques «merci» ou de phrases prononcées avec une certaine timidité. Et ça marche aussi pour l'attitude du groupe sur scène qui se contente uniquement de regarder ses instruments et rester quasiment immobile dans l'ensemble, surtout le grand Dominic. Le rock noisy bien prenant de «Old poisons» vient clôturer à peine plus d'1h15 de show, le groupe sortant de scène pour y revenir seulement deux minutes plus tard.

22h20, les arpèges de «Two rights make one wrong» se mêlent aux douces nappes de claviers pour donner un titre post-rock soyeux qui arrache les larmes du corps. Un chant trafiqué essaie de sortir de la faille sonore illustrée par un glitch laissé à l'abandon par Cat qui se prépare en coulisse à affronter son ultime épreuve : «We're no here». Ce dernier morceau est une poésie musicale, une espèce d'allitération dédiée à la lourdeur et à la lenteur, presque comme du Neurosis sans en être véritablement, et qui se termine en un magma sonore turgescent.

Mogwai a donc décidé de finir son show parisien par ce qui représente au mieux sa personnalité, entre le calme et la tempête, frôlant ou touchant plus ou moins ses extrémités, et ce avec une classe incomparable. Ce soir, leur spectacle nous a appris au moins une chose, la plus importante : chaque membre de la formation écossaise a pour but de se mettre au service de son entité musicale, ne faire qu'un. Comme des matelots sur un bateau, chacun a son rôle bien défini pour servir un dessein : celui de nous transporter, nous faire vibrer. La mission fut plus que réussie, merci Mogwai. Il est 22h38, les lumières se rallument, les uns se lèvent et en redemandent, les autres restent scotchés dans leurs sièges l'esprit encore affecté par la splendeur du spectacle, comme se tenir devant un générique de fin d'un film au cinéma.

Set-list
Crossing the road material
I'm Jim Morrisson, I'm dead
Party in the dark
Take Me Somewhere Nice
Coolverine
Hunted by a freak
Mogwai fear Satan
Don't believe the fife
Remurdered
Every country's sun
Auto rock
Old poisons

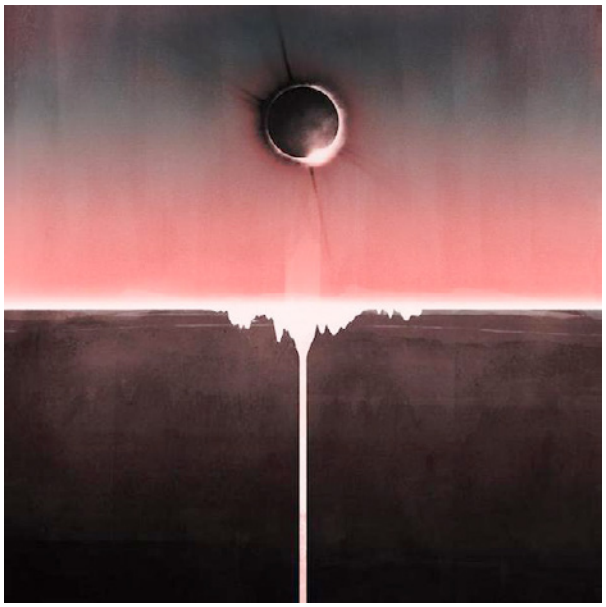
Two rights make one wrong
We're no here

Un grand merci à Hana de PIAS
Photos : © Guillaume Vincent / Studio Paradise Now

Ted

MOGWAI

Every country's sun (Rock Action Records / PIAS)



Étrangement, plus j'écoute ce Every country's sun, moins je retrouve ma première impression, celle d'un album aux sonorités franchement nineties qui sentait bon l'indie ricain bien alternatif avec quelque chose dans le traitement du son qui rappelle Tortoise ou Yo La Tengo. Après de nombreuses sessions d'écoutes, mes oreilles ont dû s'habituer à l'âpreté de la basse et de certaines guitares pour se tourner davantage vers les sons plus clairs du piano ou d'autres guitares, des sons plus modernes et plus dans la lignée de ce que Mogwai fait depuis quelques années. Le retour de Dave Fridmann à la prod (plus de quinze ans après Come on die young et Rock action et qui a entre temps bossé pour The Flaming Lips, OK Go, Thursday, Tame Impala...) doit être pour quelque chose à cette première sensation. Cette redécouverte d'un son 90's passée, c'est plus l'opposition entre les basses et les aiguës qui ressort, une opposition qui laisse Mogwai dans les hautes sphères, avec ces rares groupes capables de se réinventer en permanence et d'enchaîner les titres simplement superbes.

Et ils le sont quasiment tous sur ce nouvel album... Le chant n'est pas réellement présent, si ce n'est sur «Party in the dark», titre au format pop qui pourrait rivaliser avec les tubes de Grizzly Bear s'il était écouté dans un autre contexte. Ici, entouré de pistes instrumentales, il dénote quelque peu... tout en étant très bon. Mais voilà, placé après «Coolverine» et avant «Brain sweeties» qui sont deux perles absolues, c'est difficile de ne pas voir le morceau comme un casseur d'ambiance. Je préfère donc quand Mogwai brise son propre rythme en l'accélérant nettement («Crossing the road material», «Battered at the scramble»), en insufflant de l'air et de l'électronique éthéré («Aka 47» à l'opposé des sons des Avtomat Kalachnikov modèles 1947), en murmurant quelques textes où le chant n'est qu'instrument («1000 foot face») ou en reprenant ses schémas les plus efficaces de progressions estampillées «post rock» («Don't believe the fife») parce que si les quasi inventeurs du genre se plaisent à s'en écarter, c'est toujours un bonheur de reprendre une leçon avec eux.

Un des plus beaux artworks de sa discographie (avec celui de The hawk is howling ?), un producteur qui remet au goût du jour le son des débuts du combo, des titres fédérateurs qui portent la patte Mogwai tout en faisant preuve de renouvellement, les haters devront donc encore patienter avant de tacler Mogwai qui avec Every country's sun fait une fois de plus preuve d'un talent fou.

■ Oli

BRNS

Sugar high (Yotanka / PIAS)



Révélé sur les planches européennes depuis son premier disque Wounded sorti en 2012, suivi de près d'un premier album ambitieux à l'allure sombre nommé Patine, le quatuor Belge BRNS passe sereinement la troisième phase de son aventure pop à haute teneur en surprises avec un Sugar high magique et sensitif. Largement assez pour le faire rentrer dans la catégorie des meilleurs albums sortis en cette année 2017, cette nouvelle œuvre est la première depuis le départ de César, leur claviériste, parti fonder Mortalcombat avec Sarah Riguelle, son acolyte dans Italian Boyfriend, son side-project établi depuis 2013. Bien qu'ayant participé à la composition de ce dernier disque, il a été remplacé depuis par Lucie, ex-claviériste/guitariste chez feu Arch Woodmann, ainsi BRNS reste paré pour porter haut la voix de la pop harmonieuse et fantasque belge.

Soigné aux petits oignons avec le support de Tommy Desmedt (The Tellers, Girls In Hawaii), les dix titres de Sugar high défrichent les sentiers pas encore assez battus de la musique pop hybride, celle qui ose les patchworks gracieux et distingués (au pif : électro, synthpop, rock bricolé, post-rock), celle qui aime rebattre les cartes en se permettant de rendre délectable des structures qui pourraient s'avérer casse-gueule à la première écoute. BRNS a retenu visiblement la leçon de son exigeant et (trop ?) homogène Patine pour choisir le parti pris d'une formule plus rentre-dedans, plus directe et limpide en quelque sorte, de façon à éveiller les sens de chacun tout en offrant cette chance de pouvoir se dandiner sérieusement sur leur musique.

Et dès les premières minutes du disque, on est déjà comblé par la force de frappe émotionnelle de «The rumor» (oh, tiens, des voix féminines ! Dans le mille, ce choix) puis de la trépidante «Pious platitudes». Ça démarre très fort, la suite n'est que confirmation : «Ishtar» mêle imaginaire romantique, harmoniques crues, et effets excentriques ; «The missing» respecte les formats pop plus classiques tout en restant intensément vibrante ; «Damn right» sommeille en mettant en œuvre les claviers du groupe ; les sons de synthés et la voix de tête agaçante à la longue d'«Encounter» font de lui l'un des titres les plus tourmentés avec «Sarah», sorte de Bon Iver version 22, a million ; «Forest», rituel pop divin, éclaire le génie de BRNS qui enchaîne en versant toute sa mélancolie sur «Sunday afternoon», à en chialer, puis vient clore Sugar high par des mélodies cristallines disparates ouvrant «So close» qui se mutent en magma sonore bourdonnant donnant la parole à des chœurs perdus dans l'espace. C'est purement jouissif et le pire c'est qu'on ne s'y attendait pas. Imprévisible de bout en bout, ce troisième album de BRNS est éblouissant et devrait s'imposer comme une évidence auprès d'un public averti.

■ Ted

DIRTY WORK OF SOUL BROTHERS

Girl's ashes (Art Disto)



On imagine bien les membres de Dirty Work Of Soul Brothers, alors qu'ils étaient des gamins et que Noël approchait, avoir cette conversation avec leurs mères, et celles-ci de leurs demander : « Que veux-tu mon poussin pour Noël ? - moi ze veux une guitare électrique pour faire du rock - mais non, mon poussin, tu auras un piano comme ça tu nous joueras Lettre à Elise à ton père et moi - pffff, m'en fiche, ze ferai du rock ». Eh bien, ils ont tenu parole et ils récidivent avec ce deuxième album Girl's ashes de pur «Drum'n'Keys» comme ils aiment se définir. Du pur rock, comme on aime à les présenter.

Faut-il d'ailleurs présenter les Dirty Work Of Soul Brothers ? Déjà chroniqués dans le terrier du Fenec, pour leur album Electric working sorti en 2014, le line up n'a pas changé : Romain Aweduti et Polo Leblan aux claviers et chant et Frédéric Hays à la batterie. Leur terre natale est toujours nancéienne. Le matériel utilisé est toujours le même, des synthés plus ou moins vintage aux sonorités délicieusement saturées, accompagnés d'une batterie qui insuffle l'énergie du rock, avec pardessus tout ça, un chant rock garage bien entraînant. Car l'intérêt n'est pas tant dans leur originalité musicale que leur talent d'écriture, de composition, de production sonore. Sans talent, ils en seraient restés à un seul EP, qualifié d'expérimental (merci bonsoir). Ratatat fait de l'excellente électro avec des guitares, les Dirty Work Of Soul Brothers font de l'excellent rock avec des claviers. Il faut donc intégrer rapidement cette particularité et se laisser emporter par ces trois énergumènes pour profiter de ces riffs de claviers, ces solos de Casio, cette batterie brutale et inventive et ce chant en anglais. À l'écoute de Girl's ashes, c'est une vague qui arrive dès la 15ème seconde avec «So long», puis «I don't», suivi de «That's what», ...et autant énumérer l'ensemble des titres car ils vont tous t'emporter jusqu'à plus soif. Un petit répit avec le titre «Mesmerize», coincé au milieu de l'album, plus posé, amenant une ambiance soudainement plus pesante mais toute aussi sympathique. Et pour en revenir à leurs mamans citées en introduction de cette chronique, le dialogue imaginaire n'était que pure affabulation, puisque sur le titre qui clôt l'album, «Bad girl», elles remplacent les membres du groupe dans le clip visible sur toutes les bonnes plateformes vidéo.

En conclusion, après l'écoute de cet album, on a qu'une hâte, c'est de les rencontrer sur scène car le potentiel énergétique de l'album ne demande certainement qu'à exploser en live.

■ Eric

JOE BONAMASSA

Live at Carnegie Hall (J&R Adventures)



Rien n'est trop grand pour la musique de Joe Bonamassa. Après s'être offert The Greek Theatre de Los Angeles, il investit un autre bâtiment d'exception : Carnegie Hall. Cette salle de concert new-yorkaise située en plein Manhattan se révèle être un lieu très prisé pour sa beauté mais aussi pour son acoustique. La légende prend sans doute encore de l'importance avec des concerts devenus célèbres comme ceux de Bob Dylan, des Beatles ou encore des Pink Floyd. C'est dans ce décors que Bonamassa se présente avec un naturel déconcertant.

Il faut dire qu'il est bien épaulé. Au violoncelle, c'est Tina Guo. Habitué des sonorités traditionnelles chinoises, elle manie avec intensité le violoncelle comme l'Erhu et donne des virées orientales au blues du célèbre guitariste. Sa qualité de musicienne fait qu'elle n'a pas a rougir de se tenir à côté de Joe Bonamassa. Plus d'une fois les artistes se renvoient la lumière l'un à l'autre en faisant briller leur talent dans des exercices miroirs. Le public retient sa respiration et au moindre blanc se lève et gronde pour manifester son admiration. Modestement, Tina Guo s'incline et puis repart de plus belle. Plus discret, le multi-instrumentaliste Eric Bazilian - connu pour avoir composé pour Scorpions de 2004 à 2010 passe de la mandoline, à la flûte à bec ou encore au banjo sans même ciller.

Du haut de ses 70 piges, Reese Wynans (John Mayall, Buddy Guy) est le pianiste qui a participé à l'enregistrement Different shades of blue de Joe Bonamassa. Cinq titres du live viennent de cet album («This train», «Drive», «The valley runs low», «Livin'easy», «Get back my tomorrow») mais il n'est pas un instant déboulonné par le reste. Le vieux monsieur aux cheveux blancs sort de son piano une musique claire, belle et rapide ; un truc à peine croyable. Côté rythmique, les pointures ne sont en reste. Ayant assuré la batterie dans les années 80 pour Kiss, Anton Fig bosse avec Joe Bonamassa depuis 2007. Hormis «So, it's like that» et «Woke up dreaming», il a participé a l'enregistrement des tous les titres joués pendant la soirée. Aux percussions, c'est Hossam Ramzy qui a notamment collaboré en 94 avec Jimmy Page et Robert Plant pour un live dans le cadre des MTV Unplugged. Avec les deux hommes rassemblés, il y a de quoi être serein sur la rythmique. Les choristes quant à eux assurent largement la prestation avec quelques interventions en solo particulièrement impressionnantes.

Live at Carnegie Hall est un superbe voyage dans la discographie de Joe Bonamassa avec des titres de plus de la moitié de ses albums. Comme si cela ne suffisait pas, Joe Bonamassa reprend en plus Bette Midler, Jimmy Page (Led Zeppelin) et son ancien groupe Black Country Communion. Et cerise sur le gâteau avec l'interprétation «How can a poor man stand such times and live» dont la première version sonna en 1929 à... New York.

On peut toujours chercher la petite bébête, le pet de travers ou le petit accro qui fait le bémol. Mais avec Bonamassa, ça n'existe pas. Sa musique est non seulement très propre mais en plus, elle culmine dans le monde du blues. Ce live a dû secouer ses spectateurs qui à la fin du spectacle se sont levés comme un seul homme pour célébrer une musique unique. Une légende de plus pour Carnegie Hall...

■ Julien

STONEBIRDS

Time (Autoproduction)



Dans le numéro 22 nous avions déjà salué le premier opus des bretons de Stonebirds. La qualification de « stoner froid » qu'on leur avait accolé à ce moment-là reste toujours aussi pertinente avec ce deuxième superbe album qu'est Time. Mais là où Into the fog... and the filthy air peignait de vastes paysages celtiques et venteux, Time s'ouvre comme un bulletin météo annonçant une mer agitée.

En effet les guitares se font régulièrement plus belliqueuses et telluriques en lorgnant vers le sludge. On dénote à plusieurs reprises sur ce nouvel album des tendances extrêmes (chants gutturaux, down-tempo) qui ne s'affirmaient pas autant sur son prédécesseur.

Résultat : on se retrouve avec une grosse épopée aux accents chamaniques et ensorceleurs. Les ambiances sont mieux travaillées a tel point qu'on imagine aisément l'intro de «Blackened sky» devenir la B.O d'un film fantastique. Cette envie très visible de prendre le temps pour développer les atmosphères a poussé le groupe à tirer vers un rock progressif passionnant. Et même si certaines transitions sont aussi brutales que dans un album de Metallica, le mélange entre la brutalité et la finesse des mélodies fait passer la pilule.

Time n'est pas de ces albums avec qui l'on couche le premier soir et demandera probablement un peu de temps pour se faire apprivoiser. On pourra toujours y redécouvrir des détails ou des sonorités qui nous avaient échappés. On notera d'ailleurs que tout en gardant sa maîtrise et son style personnel Stonebirds est venu emprunter à ses cousins hexagonaux. On retrouve par exemple Glowsun dans les guitares clean aux accents orientaux (d'ailleurs leur dernier album aussi comporte le mot « Time », hasard ? Je ne crois pas !).

Une fois de plus on s'inclinera également devant la prod, toujours aux antipodes des canons du genre. Christope Chavanon réussit en effet l'exploit de faire sonner le groupe de manière « live » tout en lui donnant un espace immense à remplir de son son granuleux. On comprend encore mal comment des riffs aussi lourds peuvent sonner de manière aussi légères et fines, mais ça marche.

Les Bretons confirment donc leur entrée dans la galaxie des groupes de rock inspirés par Marie-Jeanne qui font la pluie et le beau temps (enfin surtout la pluie) en France. Aux cotés donc de Glowsun ou encore d'Abrahma.

■ Elie

DEAD HEAVENS

Whatever witch you are (Dine Alone Records)



Énième projet de l'infatigable et dieu vivant du songwriting Walter Schreifels (Youth Of Today, Gorilla Biscuit, Quicksand, Rival Schools, Walking Concert, Vanishing Life...) qui mine de rien en l'espace de deux ans sort 2 albums avec deux nouveaux groupes et remet Quicksand sur les rails, genre de C.V qui force le respect ! Dead Heavens, nom inspiré par le film « An American Hippie in Israël » (où une bande de hippies s'en vont sur une île paumée au milieu des requins pour y bâtir un autre modèle de société, machin tout ça...) c'est également Paul Kostabi (White zombie), Drew Thomas (Youth Of Today) et Nathan Aguilar (Cults) respectivement guitariste, batteur et bassiste, soit une belle brochette de zicos pour accompagner notre Walter. L'artwork annonce la couleur et le groupe assume la direction très 70's de son stoner-rock low-fi adipeux nettement influencé par The James Gang, Black Sabbath et Hendrix ainsi que par la guerre du Vietnam, voilà pour le contexte et l'historique, ça c'est fait !

Musicalement c'est assez surprenant car le son à l'air d'avoir 40 piges mais pas la production, la voix de Schreifels (déjà rodée à l'exercice rétro sur son album solo An open letter to the scene et sur certains titres de Walking Concert) se marie parfaitement avec ces compositions plus ou moins psychédéliques, il y a quelque chose de naturel et presque authentique qui se dégage de Whatever witch you are, pour autant les New-Yorkais ne se contentent pas de prendre plaisir ni de rendre hommage à une époque, non bien sûr cela aurait été faire fi des aspirations alternatives de ces derniers, Schreifels et ses acolytes vont donc, de façon très sophistiquée, intégrer des éléments et des gimmicks plus contemporains dans leur musique: le final de « Basic cable » rappelant Rival Schools, le Lullabies to paralyse des Queens Of The Stone Age sur « The moon will listen (but not the sun) » et « Adderall highway » ou encore cette fausse coolitude que l'on retrouve sur Orange rhyming dictionary de Jets To Brazil.Dead Heavens est rock'n roll dans l'attitude traçant sa route au fur et à mesure qu'il avance, accélérant ici en faisant crisser les pneus (« Away from the speed »), ralentissant là pour profiter du moment (« Silver sea »), finalement on peut presque regarder ce Whatever witch you are comme un road-book en neuf étapes qu'aurait écrit cette bande de potes en plein trip seventies pas encore redescendu de leur virée initiatique...

■ Stephan

MOS
MY OWN STAGE
PRODUCTIONS

WOODBANG Fest

9-DECEMBRE-2017

WOOD STOCK GUITARES - ENSISHEIM

ATLANTIS CHRONICLES
IN ARKADIA ◆ DEFICIENCY
BOARS ◆ FALL OF DEATH

SAMEDI 9 DÉCEMBRE - 19H30
WOOD STOCK GUITARES
Z.A. la Passerelle, rue St'Exupéry, 68190 ENSISHEIM

Billetterie : 13€ (+frais de loc.)/ Caisse du soir : 15€ | infos et liens billetteries : www.myownstageproductions.com

YASMINE HAMDAN

Al jamilat (Crammed Discs / Ipecac Recordings)



Yasmine Hamdan naît au milieu des années 70 dans le sud du Liban, pays dans lequel débutait à ce moment précis une guerre civile qui allait durer une quinzaine d'années. Peu après sa naissance, elle fuit le Liban avec ses parents pour bon nombre de pays dont la France et le Koweït pour le retrouver totalement dévasté au début des années 90. Bien avant que Yasmine prenne son envol en solo, elle fonde en 1997 avec Zeid Hamdan - un DJ fan de heavy métal et de rock psyché qui n'a aucun lien de parenté avec elle - un groupe qui a eu son petit moment de gloire dans la première moitié des années 2000 : Soapkills, soit un subtil mélange d'électronique, de trip-hop et de musique arabe. Elle devient alors une digne représentante de la pop underground libanaise et arabe, même si le monde culturel du Proche-Orient boude son groupe qui préfère la voir chanter en anglais plutôt qu'en arabe. Un comble !

En 2002, Yasmine quitte Beyrouth pour s'exiler à Paris afin de poursuivre ses rêves d'artiste. Cette trilingue (arabe, français, anglais) est remarquée par le monde occidental grâce à son incroyable voix ainsi que son talent pour se réapproprier à sa manière une culture musicale arabe trop souvent liée à Oum Kalthoum et Asmahan. À ce titre, le célèbre réalisateur palestinien Elia Suleiman, qui deviendra son mari, la contacte pour utiliser des titres de Soapkills dans son film «Intervention divine». Malheureusement, entre temps, le duo prend progressivement la voie de la séparation qui sera définitivement actée en 2005 après un album avorté suite à la faillite de leur maison de disque française. Ce qui n'empêchera pas ce final nommé Enta fen de sortir en total DIY, comme ses prédécesseurs.

En 2009, sa carrière solo débute par le biais d'une collaboration avec l'ancien producteur de Madonna et ex-Taxi Girl, Mirwais. Le fruit de cette association se nomme Arabology, une sorte d'électro-pop festive rétro-futuriste aux antipodes de Soapkills signée chez Universal. Yasmine supporte alors difficilement le monde des majors qui la vendent sans détour comme la «Madonna arabe». Par la suite, sa rencontre avec les Cocorosie, avec qui elle compose une chanson, puis avec Marc Collin de Nouvelle Vague qui produit en 2012 son premier album solo éponyme, la relance dans un chemin plus en adéquation avec ses envies. En 2013, sort Ya nass, une version «améliorée» de son éponyme inspirée par l'héritage de la musique populaire arabe et parsemée de touches pop-folk et d'électronique. Durant la même période, elle participe à une scène du film «Only lovers left alive» de Jim Jarmusch en jouant en live son titre «Hal», puis compose la musique pour la pièce de théâtre «Rituel pour une métamorphose» écrite par le syrien Saad-Allah Wannous et montée pour la Comédie Française, ce qui accroit d'une certaine manière sa popularité.

En 2014, la Beyrouthine entame une tournée à travers le monde, et profite de cette dernière pour écrire onze nouveaux titres qui seront enregistrés en cinq jours en partie dans le studio de Sonic Youth à Hoboken grâce à son ami Steve Shelly, le batteur du groupe, puis terminés à Londres avec les Britanniques Luke Smith (ex-membre de Clor ayant travaillé avec Foals et Depeche Mode) et Leo Abrahams (connu pour avoir collaboré avec plein de beau monde dont Brian Eno, Jon Hopkins et Seun Kuti). Cette production sort le 17

mars 2017 chez Crammed Discs et Ipecac Recordings (pour le marché US) sous le nom d'Al jamilat (les magnifiques, au féminin). Al Jamilat est le titre d'un poème du Palestinien Mahmoud Darwich rendant hommage aux femmes et servant de manifeste pour la défense de leurs droits. Des droits qui tendent à reculer dans certains pays que connaît bien Yasmine Hamdan pour y avoir vécu. Une ode à la féminité qui caractérise bien cette artiste avide d'expériences et de rencontres qui lui ont plutôt bien servi à en croire l'écoute de ce nouvel album qu'elle a dirigé de A à Z. À commencer par choisir ses musiciens et non des moindres quand on constate leur pedigree : Steve Shelley (Sonic Youth, Disappears) à la batterie, le multi-instrumentiste Shahzad Ismaily (Lou Reed, John Zorn), la violoniste canadienne Magali Charron, le compositeur mexicain Cesar Urbani, plus connu sous le nom de Cubenx, et son ex-partenaire de Soapkills, Zeid Hamdan. Et ne parlons même pas des techniciens qui ont été chargés de soigner les harmonies et le mixage de son disque (voir sa biographie sur notre site).

S'occupant de sa production aux quatre coins du monde (New-York, Londres, Beyrouth, Paris), cet album a subi musicalement son déracinement, soit un florilège de titres aux personnalités totalement multiples. Quand l'inaugurale «Douss» et «La chay» nous baladent agréablement par une folk inoffensive, «La ba'den» et «K2» envoûtent tout sur leur passage et mettent en valeur ce qui a de plus beau chez Yasmine Hamdan : sa voix. Un chant arabe utilisant plusieurs langage/dialecte (libanais, koweïtien, palestinien, égyptien, bédouin...), qui comme sa musique, ne se soucie guère des règles établies. Quand «Choubi» hypnotise par sa boucle électronique, «Café» se veut plus sombre et dévoile le côté mystérieux de la belle avec quelques relents noise qu'on imagine orchestrés par Steve Shelley. Autre titre marquant, «Al jamilat» invoque les esprits du Moyen-Orient, voire de plus loin encore, avec une classe incroyable. Seule «Balad» se présente peut-être inconsciemment comme une sorte de réminiscence de Soapkills par ses sonorités trip-hop



version 2.0. Tandis que «Ta3ala» vient clore de façon majestueuse le disque avec son ambiance froide et son rythme complètement saccadé, on ne peut rester qu'admiratif devant cette imagination ardente et ce souci du détail perpétuel.

L'icône Libanaise a réussi avec Al Jamilat à nous procurer cette étrange sensation de toucher la grâce à chaque plage sans véritablement la comprendre. Même après de multiples écoutes, sa musique composite qui passerait au premier abord comme quelque chose de simple à saisir, arrive à nous stimuler tout en nous égarant. Un sentiment trop rare de nos jours qui porte souvent la marque des grands. On pourrait encore vous en parler des heures mais le mieux serait de cultiver votre curiosité en vous précipitant sur votre site de streaming favori ou chez votre disquaire pour écouter cette œuvre (pop/folk/électronique/mets ce que tu veux) magistrale.

Photo : Flavien Prioreau

■ Ted



THE RANDOM MONSTERS

DANS LA FAMILLE BENOITS, JE VEUX LES FRÈRES... BONNE PIOCHE POUR RÉPONDRE AUX QUESTIONS DE CETTE INTERVIEW PERMETTANT À SÉBASTIEN (BATTERIE) ET GAÉTAN (GUITARE) DE NOUS ÉCLAIRER SUR THE RANDOM MONSTERS DEPUIS LEURS INFLUENCES JUSQU'À LEURS PROJETS EN PASSANT PAR UNE RENCONTRE PAS BANALE AVEC CULT OF LUNA.

Avant de parler de l'album, revenons un peu sur We pretend it's all right, pourquoi avoir choisi ce titre ?

Sébastien : Comme tous les groupes avant chaque sortie, on s'est retrouvé autour d'une table pour essayer de trouver un titre à cet EP. Les heures défilaient et les idées proposées ne faisaient jamais l'unanimité. L'album The wall de Pink Floyd tournait en fond sonore. Cette phrase de «One of my turns» a capté notre attention : «Night after night, we pretend its all right». C'était au début de l'année 2016, quelques semaines après les attentats du 13 novembre. On trouvait que ça collait bien avec le contexte, et notre état d'esprit du moment...

Le titre «Mason's moment», c'est aussi une référence à Pink Floyd ? Ça ne vous dérange pas de tendre le bâton pour se faire comparer ?

Sébastien : «Mason's moment» était à l'origine une reprise détournée de «One of these days» de Pink Floyd. On s'est finalement éloigné de l'idée de départ, mais on a décidé de conserver ce clin d'oeil au groupe et plus particulièrement au batteur, Nick Mason, pour qui «One of these days» est un peu le morceau de bravoure dans Live at Pompeii. Plusieurs membres de The Random Monsters, dont moi, sont obsédés par Pink Floyd. Mais on essaie dorénavant de limiter les réfé-



rences car elles étaient déjà nombreuses sur notre premier album éponyme sorti en 2012.

Il y a également le titre «Harrison» sur l'album, c'est un nom assez courant... vous préférez George ou Ford ?

Gaétan : À la base «Harrison» était juste un surnom provisoire pour ce morceau dont la suite d'accords A - A7m me rappelait un peu la signature mélodique de George Harrison, notamment sur «Something» des Beatles. On a finalement gardé ce titre qui pouvait encore une fois évoquer une de nos chères influences.

Les influences sont moins lisibles sur l'album, c'est parce qu'on s'habitue à votre son ou parce que vous avez fait davantage attention à vous en éloigner ?

Sébastien : Rien n'était prémédité. Les titres de l'album Going home et de l'EP We pretend it's all right ont tous été enregistrés au cours de la même session. Il n'y a donc pas eu de réflexion possible sur notre évolution entre les deux sorties. Concernant nos influences, je dirais que c'est surtout dans le cas des morceaux instrumentaux que nous essayons de ne pas reproduire certains clichés... Pour les «chansons» au sens propre du terme comme «Up in the sky» ou «Harri-



son», on se pose moins de questions. On se laisse guider par le chemin de la voix et l'émotion globale sans trop réfléchir...

Et quand on les oublie, Cult of Luna vient jouer dans votre local, comment ça s'est fait ?
Sébastien : Ils étaient programmés dans un festival dans l'Est de la France. C'était une date isolée, ils n'étaient pas en tournée et n'avaient pas joué ensemble depuis des mois. Ils devaient se retrouver à Paris la veille du show pour une seule répete. Le manager du groupe est une connaissance de longue date du proprio de notre local. Nous avons libéré les lieux, nous leur avons prêté batterie et amplis, et ils ont pu préparer leur set tranquillement. Inutile de préciser que ces gars font partie de nos mentors...

A quel moment décidez-vous qu'un morceau est «terminé» ? Je pense par exemple à «No church», est-ce qu'il y a encore beaucoup de travail dessus en studio ?
Sébastien : On ne décide pas qu'un morceau est «terminé». On le ressent comme une évidence ; lorsque tout a été dit, et qu'il y a une sorte de cohérence globale dans l'histoire qui est racontée... «No church» a représenté un énorme chantier pendant plus d'un an. Outre la structure, les transitions et le travail de dynamique, on s'est longuement penché sur le son de chaque instrument, et la manière de se placer dans le spectre sonore par rapport aux uns et aux autres... Il a fallu attendre d'arriver en studio d'enregistrement pour en finir avec ce titre. On a remis en question plein de choses pendant les sessions, et Francis Caste, l'ingénieur du son du Studio Sainte Marthe, nous a énormément guidés... On le remercie au passage pour sa patience !

4 des 5 titres reçoivent la visite d'un chanteur, comment les interpréter en live ? Bastien va revenir chanter ?
Sébastien : Avant chaque concert, on contacte nos amis chanteurs pour connaitre leurs disponibilités et on arrange la setlist en fonction... Si aucun d'eux n'est disponible, on se concentre sur nos morceaux instrumentaux. On adapte aussi notre set en fonction de la programmation de la soirée. Si nous jouons dans un festival indie/post-rock, nous favoriserons les morceaux plus «ambient» chantés par Bastien, et pour un plateau orienté post-metal, nous jouerons plutôt les titres énergiques...

Pourquoi avoir choisi Thomas et Alex ? L'amitié est-elle passée avant leurs qualités ?

Sébastien : Alex Diaz est le chanteur guitariste de The Prestige. C'est un ami de longue date. Auparavant, je jouais dans Doyle Airence, et nos deux groupes se croisaient très fréquemment... Bien que le style de The Random Monsters soit assez ambient et mélodique, nous avons toujours été sensibles à des registres plus agressifs, et la voix d'Alex a donné une dimension incroyable à «Because looking back doesn't mean I can feel safer». Ce titre a fait l'objet de longues interrogations concernant le type de chant souhaité. D'autres personnes ont été envisagées avant lui. Nous sommes vraiment comblés par cette collaboration. Concernant la présence de Thomas Noël sur «Wolf's gate», cela s'est fait assez naturellement également. On se connait beaucoup moins, mais je suis fan de son album sorti sous le nom de Bodie dans un style folk/atmosphérique. Nous lui avons envoyé le morceau instrumental, et il a enregistré ses voix à distance. C'est un brillant mélodiste et arrangeur. La façon dont il empile ses pistes vocales est assez impressionnante.

Les concerts sont assez rares, on peut espérer vous voir bientôt sur scène ailleurs qu'à Paris ?
Sébastien : On y travaille. Mais à l'heure où les associations se cassent la gueule, et où la prise de risque des programmateurs est de plus en plus rare, c'est difficile. D'autant que nombreux d'entre eux n'hésitent plus à demander aux groupes de jouer gratuitement. Gagner de l'argent, on s'en fout, mais un défraiement c'est quand même le minimum... De plus, notre style à mi-chemin entre plusieurs sous-genres ne joue peut-être pas en notre faveur à ce niveau.

Pierre-Marie Croquet a réalisé le clip d' «Up in the sky», il est superbe, c'est un vrai court-métrage, comment ça a été possible ?
Sébastien : Pierre-Marie est un fan de la première heure. Il nous suit depuis toujours et en tant que professionnel de l'image, il a gentiment proposé de mettre ses talents au service de notre musique. Nous lui avons donné carte blanche. Il a écrit ce scénario et s'est rendu en Bretagne avec le jeune comédien Oscar accompagné de sa maman Nathalie. Il a assuré à lui seul, avec l'aide de Nathalie, la réalisation, la captation, le montage... Il joue aussi le rôle du père dans le clip.

Il est aussi l'auteur de l'artwork, très beau mais je le trouve un peu froid et binaire alors que Going home est plutôt chaleureux et humain, pourquoi ce choix ?
Sébastien : Pierre-Marie possède une réelle sensibilité artistique. On se sent proches de ses choix esthétiques. Nos précédents artworks avaient été réalisés par un artiste/photographe malaysien appelé Azlan MAM08. Pour cet album, on n'a pas réussi à se mettre d'accord sur un concept. De son côté, Pierre-Marie avait réalisé cet artwork que nous avons adoré. Il n'y a pas eu de réflexion poussée pour établir un lien entre le visuel et nos chansons. Cela nous parlait, et c'était suffisant...

Elle propose une symétrie tout comme la tracklist de l'album, vouloir que tout soit équilibré, c'est une sorte de TOC ?
Gaétan : On a bien réfléchi à l'enchaînement des morceaux en effet. Au départ on devait ouvrir avec le long titre instru «No church» mais finalement on a composé «Wolf's gate» quelques jours avant l'enregistrement et on l'a positionné en ouverture de l'album. Ce dernier reprend un peu les accords de «Harrison» qui clôture l'album. Ça nous a permis d'obtenir cet effet symétrique recherché. Et effectivement, on peut retrouver cette symétrie dans l'artwork.

Enregistrer au Studio Sainte-Marthe avec Francis Caste, c'est une évidence ou vous avez débattu de l'éventualité d'aller voir ailleurs ?
Sébastien : L'idée d'aller voir ailleurs nous a effleuré l'esprit. Mais le Studio Sainte Marthe est notre QG. Notre local de repète est au sous-sol, tout notre matos est sur place, on s'y sent bien... De plus, Francis Caste, le maître des lieux, comprend parfaitement notre musique et notre démarche. C'est devenu un ami proche avec qui il est hyper agréable de collaborer...

Maintenant, la suite, c'est quoi ?
Sébastien : De la nouvelle musique et autant de concerts que possible... Désolé pour cette réponse totalement originale.

Merci à Sébastien et Gaétan comme à tout The Random Monsters.
Photos : Pierre-Marie Croquet et Constance Narat.

Oli

THE RANDOM MONSTERS

Going home (Klonosphère)



Un EP méga classe ne pouvait être que le prélude à un album d'une beauté éclatante, encore fallait-il l'écrire et tenir sur la distance, avec Going home, c'est chose faite. The Random Monsters nous plonge 45 minutes dans sa musique et si l'ensemble est découpé en 5 plages, il est difficile de ne pas aborder l'oeuvre comme un tout.

Bien sûr, il y a «No church», morceau tentaculaire, immersif, massif et délicat à la fois, le plus personnel car dénué d'invité mais pour en profiter pleinement, les deux morceaux dépouillés qui l'encadrent («Wolf's gate» et «Up in the sky») semblent indispensables, tout autant que «Because looking back doesn't mean I can feel safer» qui sert de contrepoids pour tenter de capter l'attention ailleurs ou «Harrison» qui assure à l'ensemble un équilibre total. Disque entier et cohérent, sur le papier Going home pouvait pourtant laisser penser à une certaine dispersion avec les apports (au chant à chaque fois) de Thomas (Bodie) et Bastien (qui retrouve ses potes pour deux titres) pour la clarté, et de Alex (The Prestige) pour davantage de poids et d'obscurité. Mais ces voix différentes s'intégrent parfaitement dans la musique et les ambiances développées par les Franciliens.

Les influences repérées sur We pretend it's all right se sont dissipées, ne restent que de fines traces de Pink Floyd ou Cult of Luna pour ceux qui les cherchent. Affranchi de ses modèles, The Random Monsters explore librement un univers qu'il se construit en même temps, posant ses marques accord après accord, mesure après mesure, note après note, silence après silence. Tantôt contemplatif voire contemplaintif, tantôt rugueux voire rageux, tantôt extatique voire ecstasyque, le monde qui s'ouvre à nous est multiple tout en gardant son unité, il invite à l'abandon.

Se laisser guider, fermer les yeux, rentrer à la maison. Ressentir. Vibrer. Profiter.

■ Oli

KINTSUGI

Yoshitsune (Les Disques du Festival Permanent)



Le Kintsugi est une technique japonaise de réparation des porcelaines ou des céramiques brisées au moyen de laque saupoudrée d'or. Plus qu'une méthode, c'est une philosophie qui consiste à prendre en compte les traces du passé pour les rendre harmonieuses. Un objet cassé ne signifie alors pas la fin mais le début d'un nouveau cycle. C'est aussi le nom d'un nouveau projet musical soutenu par le label Intervalle Triton et Les Disques du Festival Permanent. C'est un trio composé de Kakushin Nishihara, Gaspar Claus et Serge Teyssot-Gay (ex-Noir Désir, Zone Libre). Enregistré en résidence dans le cadre du festival Radio France à Montpellier, Yoshitsune est le premier album de la formation.

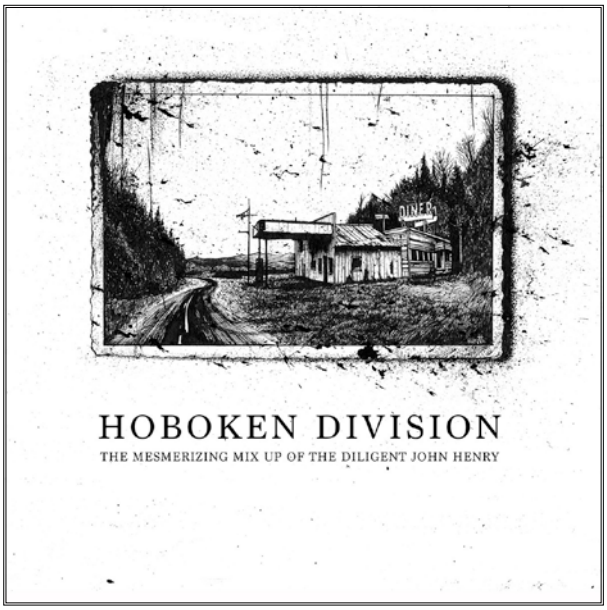
Minamoto no Yoshitsune est un samouraï du 12ème siècle qui fut le premier shogun du Japon. Méprisé en son temps, ce personnage est porté aux nues par quelques artistes contemporains. Derrière ses allures de punk, Kakushin Nishihara a toute la grâce pour rapporter les aventures légendaires de ce héros. Pour planter le décors, elle utilise un biwa. Cette forme de luth d'origine chinoise remonte au 7ème siècle. Les phrases musicales et les sonorités qui s'en dégagent sont bien loin de nos repères occidentaux. L'instrument à cordes est utilisé autant pour jouer des notes grinçantes par percussion que pour faire sortir de la tempête des mélodies sorties d'un autre âge. La voix et le chant de Kakushin Nishihara sont un pas (de géant) de plus en terre inconnue.
Guitariste-chercheur, Serge Teyssot-Gay est depuis longtemps parti sur les routes pour chercher de quoi bousculer les conventions (Interzone, Joëlle Léandre). Dans Kintsugi, il pousse encore plus loin les frontières (si elles existent) de sa démarche artistique et se fond dans les codes d'une musique aux portes du free jazz. Violoncelliste hors pair, Gaspar Claus affole l'expérience en faisant hurler des airs sauvages à son instrument.

Kintsugi est un concept qui produit une musique bien étrange. Souvent habitée par une atmosphère pesante, elle est loin d'une petite friandise que vous dégusterez entre amis au moment de l'apéro. Le mieux, c'est de se poser avec le casque sur les oreilles pour apprécier à sa juste valeur la création d'une formation qui considère qu'il faut toujours voir de l'autre côté du mur pour découvrir de nouveaux espaces.

■ Julien

HOBOKEN DIVISION

The mesmerizing mix up of the diligent John Henry
(Les Disques de La Face Cachée Records)



Bonnie & Clyde auraient-ils vécu plus longtemps avec un troisième porte-flingue pour tenir la chandelle ? Malins, les Nancéiens d'Hoboken Division ont en tout cas décidé de transformer leur duo de malfaiteurs en power-gang. Alors que Marie (chant) et Mathieu (guitare) se reposaient jusqu'ici sur une boîte à rythmes parfois handicapante en live, un batteur a en effet été recruté depuis quelques temps. Et comme tout malfrat qui se respecte, il fallait bien qu'il apparaisse enfin sur un album, « for the record ».

C'est chose faite avec ce second album au titre tiré par les cheveux. Un album qui prend donc un peu à revers au premier contact puisqu'on ne retrouve pas les coups de boutoirs métalliques du premier opus. Cependant le son reste rugueux et gentiment saturé. Quant à la frappe elle reste toujours aussi roots tout en se payant cette fois le luxe d'être humaine. D'ailleurs tout est plus humain cette fois-ci, puisque l'on sent bien que les deux autres se sont ainsi libéré de la place et de l'esprit pour explorer d'autres horizons sonores.

Là où Arts & crafts (2015) paraissait plus punk et direct (en réalité plus contraint donc) son successeur se permet de creuser le même sillon en prenant plus de risques. Le trio nancéien révèle alors tout son talent de compositeur et de mélodiste. Un talent qu'on avait certes aperçu auparavant mais qui ici s'exprime pleinement.

Au final on a donc un deuxième petit chef d'œuvre super varié, bourré de bonnes idées et d'arrangements efficaces. On navigue avec aisance entre une intensité bluesy, une énergie grunge, une urgence rock et des vapeurs psychédéliques. Les lignes de chants de Marie marquent la cervelle au burin alors que ses deux comparses tissent une toile aussi compacte qu'aérienne. La guitare chantonne tout autant qu'elle placarde et la batterie sait rester à sa place tout en faisant monter la sauce. Et surtout, cette fois, ça groove pour de vrai !

De quoi donner l'envie d'aller voir très vite ce que tout ça va donner sur scène. Mais attention ! Un batteur c'est sympa, mais contrairement à la beatbox, il boit et quand il boit il accélère !

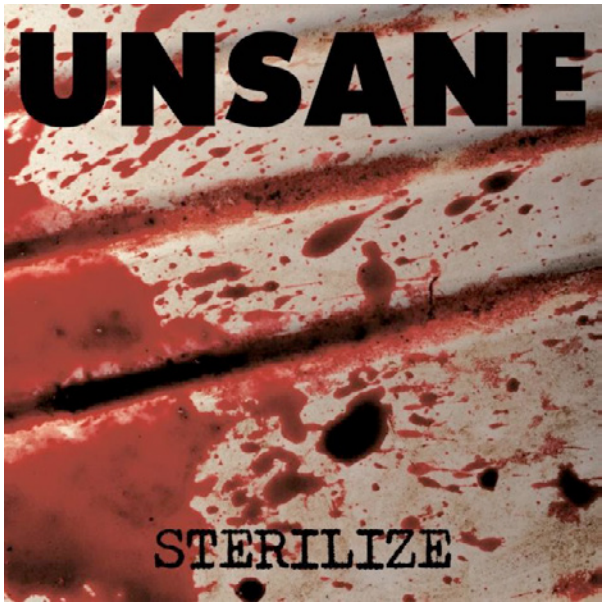
(Ah et, inutile de le préciser, mais l'artwork de Jean-Luc Navette est encore superbe)

Enjoy plutôt deux fois qu'une !

■ Elie

UNSANE

Sterilize (Southern Lord)



En attendant le réveil des Sleeppers, rien de tel que de s'abreuver à la source si on a soif de riffs à la saturation noisy et granuleuse, cette source est bien connue puisque les Unsane nous triturent les oreilles avec leur son si particulier depuis maintenant presque une trentaine d'années même si leurs apparitions sont rares (on n'en est qu'au huitième album). L'artwork est toujours ensanglanté mais si Andrew Schneider (Cult of Luna, Pneu, Rosetta, Keelhaul...) s'est encore occupé du mixage, c'est Dave Curran (bassiste et chanteur) qui a géré les prises (comme il l'a déjà fait pour Sofy Major ou Big Business) et s'en sort plutôt bien quand il faut rendre un son cradingue, abrasif et identifiable. Les New Yorkais ont encore changé de label, passant cette fois-ci chez Southern Lord (All Pigs Must Die, Earth, Pelican, Sunn O)))...), ce qui prouve à la fois que les labels alternatifs et corrosifs ne manquent pas outre-Atlantique et que les Unsane ont la bougeotte.

Sterilize donc. Tu m'étonnes qu'il va falloir stériliser ce bordel. Dans une société de plus en plus aseptisée où même certains des artistes reconnus comme assez déviants sortent des opus ultra lisses et léchés, le trio noise-core balance des kilos de riffs rouillés, un chant filtré par des graviers et des lignes de basse ultra gravement saturées, de quoi choper le tétanos par simple contact auditif. M'en fous, suis vacciné alors j'y retourne. C'est qu'on prend un plaisir fou à se faire défoncer les oreilles par ces mélodies criardes, ces enchaînements de notes rampantes qui cherchent à gratter les moindres écorchures pour étendre les plaies pour créer cette petite croûte de sang coagulé que tu vas arracher plusieurs de jours de suite en sachant pertinemment que ça ralentira la guérison. Démangeaison jouissive que tu ne cherches pas à contrôler, l'écoute de cet album fait un bien fou car les sons entrent en résonance avec le corps, le plaisir est animal, aussi brutal que certains breaks mais parfois également aussi délicats que les caresses de la lame d'un couteau sur la peau. Les quelques aérations (par des notes plus aiguës, par le ralentissement du tempo, par la baisse de densité de l'air ambiant...) démontrent une véritable envie pour le groupe de diversifier ses titres et de ne pas simplement faire leur truc sans se casser la tête.

Les offrandes d'Unsane sont rares, elles sont exigeantes, peut-être dangereuses mais c'est à chaque fois une ode aux sonorités rock les plus écorchées et aux sensations pures. Va donc vérifier dans ton carnet de santé que tu es à jour avec tes vaccins contre toutes les saloperies qui traînent et Sterilize-toi.

■ Oli

GLORIA

In excelsis stereo (Howlin Banana Records)



On vous en avait parlé succinctement via notre live-report de La Ferme Électrique publié sur notre précédent numéro (le 29), les Lyonnais de Gloria (pas le fameux groupe chrétien ou autres chanteuses en mal de reconnaissance, on est d'accord) ont sorti il y a presque un an maintenant leur premier album In excelsis stereo. Certains feront très probablement l'allusion au «Gloria in excelsis deo», hymne liturgique chrétien plus connu sous le nom de «Gloire à Dieu». Ici, il ne s'agit en rien de louanges au tout-puissant mais d'une offrande de titres pop rétro sixties pimpants, un peu soul, psychés par moments, non dépourvus de tensions rock aussi, en somme un savoureux mélange de styles qui fonctionnaient à merveille à une époque révolue et révolutionnaire. Bref, une période où tout était possible, y compris au niveau musical.

Oui mais tout reste encore possible maintenant, comme de remettre ces choses au goût du jour (comme le font par ailleurs très justement les Allah Las) en misant sur la féminité à travers un merveilleux travail de chœurs, mais également sur la très jolie pochette du digipak qui sent bon le «flower power». Fondé par le guitariste-producteur Kid Victrola (Deborah Kant, La Course du Grand Geocoucou), cette uchronie paritaire (trois femmes, trois hommes) est en réalité une vraie famille puisque les relations entre les membres sont aussi variées que celles d'amis proches, de conjoints et de frère-sœur. Un projet bien pensé en amont par Kid puis matérialisé avec l'appui de Christophe Chavanon du studio Kerwax pour un résultat étincelant qui a poussé le label DIY garage-pop-psyché Howlin Banana Records (Kaviar Special, The Madcaps) à faire découvrir sa nouvelle pépite au public.

Si tu aimes tout ce qui est retro en général, les «girls-band», les Small Faces, The Pretty Things ou les productions de Phil Spector, alors il y a de grandes chances que cette galette soit faite pour toi.

■ Ted

CHAPELIER FOU

Muance (Ici d'ailleurs)



Même si le terme sonne comme un néologisme, Muance existe, c'est l'idée de changement, celle de la mue (pour la voix plus que pour un serpent) mais ici, et après les mathématiques, c'est davantage vers la signification du domaine musical qu'il faut aller chercher une explication. Seuls les amateurs de musique «technique» sont invités à creuser le sujet (ou pas), mais en gros, les muances relient les trois hexacordes que sont les divisions en trois parties de la gamme, la muance est ici un début et une fin, une liaison indispensable. Quelques titres de ce nouvel album du Chapelier Fou font donc directement référence à son art («Antivalse» qui n'a rien de politique, «Les octaves brisées», «Super hexacordum») alors que d'autres évoquent d'autres sensations («Guillotine» ou «Cavalcade»).

L'évolution sentie sur Deltas se confirme, Louis fait aujourd'hui de l'électro avec parmi ses instruments de prédilection le violon, celui-ci n'est plus au centre des compositions largement dominées par des rythmes binaires et des samples bidouillés («Oracle», «Artifices», «Temps utile»). Les cordes se signalent encore mais se font assez discrètes («Philémon», «Stiiitches» ou les sonorités old school l'emportent sur le violon, «Guillotine» et son ambiance musique de chambre). L'instrument préféré du Chapelier Fou ne marque véritablement son territoire que sur le mesuré «Antivalse» et le nerveux «Cavalcade». Le renfort d'une clarinette, du violoncelle et d'une viole sur «Les octaves brisées» font vivre l'affrontement avec le beat électro mais les machines sont au final victorieuses sur ce nouvel album, on peut même imaginer qu'elles ont un contrôle total à la fin, «Super hexacordum» se terminant presque sans intervention humaine. Le dernier baroud de Louis dans cette confrontation étant «ALK» où l'on entend un peu de voix à laquelle répond une douce saturation.

Muance est donc à prendre comme une transition, un album charnière entre un Louis encore accroché à son violon et un maître en expérimentation électronique affranchi des instruments classiques pour au final continuer de faire la même chose : une musique inventive, excitante et différente.

■ Oli

SYNOPSYS

Le temps du rêve (Autoproduction)



Synopsys avait fait très forte impression avec son premier EP Timeless, il ne fallait pas se louper au moment de passer aux choses très sérieuses et le moins que l'on puisse dire, c'est qu'ils n'ont pas failli. Superbe production signée entre autres par Benoit Pouzol (déjà derrière le son d'Hypno5e) et Thibault Chaumont (spécialiste du mastering tant métal (Trepalium, Noein, Klone…) que rock (Colours In The Street, Microfilm…)), artwork travaillé, digipak sobre, les «à côté» si importants annoncent la couleur et c'est par le plus long titre qu'on entre dans Le temps du rêve.

Cette entrée en matière est très post-rock avec de longues séquences de progressions tortueuses où les faux-plats très éthérés entrecoupent des montées plus rugueuses, le tout accompagné par des voix trafiquées et samplées. La disto de la guitare tape dans les hautes fréquences, la rythmique sait se faire massive et sur le final, un chant mélodieux achève l'auditeur, définitivement pris dans les filets de Synopsys. Une fois sa proie capturée, le combo passe à l'attaque et métallise rudement son propos avec un «Reverie of rising star» où une voix caverneuse vient disputer l'espace aux mots parlés, typiquement post hardcore, ce nouveau visage sait doser ses effets pour pas que la rupture de tonalité ne soit trop abrupte. La centaine de secondes d'»Impulse» permet à peine de souffler tant les bruits qui le parsèment laissent planer l'inquiétude, il faut dire qu'arrive «Leviathan»… La bête se présente en grandes pompes, la lourdeur des sons et des frappes augmentent, le chant donne un peu d'air mais le pire est à venir avec la plongée «Into the abyss». Un titre coupé en deux, la première partie nous emmène dans les obscures profondeurs, la deuxième est teintée de la fameuse lumière blanche au bout du tunnel, une accalmie qui sonne comme une délivrance et un nouveau départ pour un autre voyage, «Beyond the black ocean», la tension ne retombe pas très longtemps mais sur quelques mesures, on se sent plus léger. «Dusk» nous assomme de nouveau avec un riffing pesant et des breaks qui mettent en valeur le talent de Synopsys pour maîtriser les ambiances (pour celle-ci, on pense à Cult of Luna, pas la pire des références). «A whisper in the evening» est synonyme de libération, Le temps du rêve s'achève comme il a commencé, sur les terres du post rock, un réveil en douceur puis le rythme cardiaque s'accélère de nouveau, la basse laboure les entrailles pendant que des sonorités plus douces laissent penser que le cauchemar est terminé. La fin, brutale, nous ramène à la réalité.

Et si au lieu d'ouvrir les yeux, je les laissais fermés. Et si je laissais la lecture en continue se poursuivre ? Pas longtemps… Quelques instants… Juste Le temps du rêve.

■ Oli

ZENZILE

Elements (Yotanka / PIAS)



On n'a jamais assez de temps pour se plaindre de l'absence de Zenzile. En effet, deux ans et quelques mois après la sortie de la BO instrumentale de son ciné-concert Berlin, le groupe angevin resurgit avec un nouveau projet nommée Elements, soit un spectacle audiovisuel vivant proposé à l'origine par le directeur du Quai d'Angers, Frédéric Bélier-Garcia, au claviériste du groupe, Vincent Erdeven. Mis en images par Julien Brevet (membre d'Idem) et construit pas à pas par le sextet en résidence au Quai, ce show qui a voyagé et qui continue de le faire dans toute la France à l'heure où j'écris ces lignes, perpétue l'habitude qu'a pris Zenzile de se frotter à l'image et de nous pondre des titres qui en évoquent une multitude grâce à un habile équilibre entre des plages planantes et d'autres entraînantes, agrémentées de quelques ballades alanguies absolument savoureuses.

Ceci étant dit, la grande différence entre Elements et ses prédécesseurs (Berlin et Le cabinet du docteur Caligari) réside dans le fait que le groupe n'a pas dû cette fois-ci se farcir un film existant et bosser dessus pour parfaire une bonne synchronisation du son sur l'image. Ici, c'est totalement l'inverse, il s'agit de partir de zéro sur une thématique précise (en l'occurrence, les quatre éléments), soumettre la musique et des idées au chargé de la création des visuels afin qu'il puisse retranscrire cet aspect cinématographique sur scène. Au travers d'instrumentations immersives tâtonnant tantôt le post-rock, la pop, le rock voire la soul-funk, vient naître une nouvelle voix chez la formation : celle de Zakia Gallard, une jeune angevine de 23 ans, fille du premier batteur de Lo'Jo au timbre soyeux parfaitement typé pour la soul et le jazz. Son apport vient considérablement casser cette routine faite de titres purement instrumentaux qu'on a pu découvrir à l'époque avec ces fameux projets ciné-concert précédemment cités.

Avec ce dixième album au compteur, le combo qui a fêté ses vingt ans cette année, n'a pas foncièrement perdu son aura, il confirme juste qu'il est toujours au taquet dans sa ligne droite rock/pop amorcée après son virage forcément remarqué sur Living in monochrome sorti il y a dix ans (déjà !). Certains ont depuis perdu le groupe à la trace, se sont fait fourvoyer par son évolution post-dub, et pourtant il prouve encore aujourd'hui qu'il est capable de se renouveler, pas de manière brutale certes, mais par petites touches qui font souvent la différence. Au moins, on ne pourra pas reprocher à Zenzile ne pas être une nouvelle fois dans son élément.

■ Ted



ZENZILE

GÉNITEUR CETTE ANNÉE D'UNE BANDE-SON DÉDIÉE À UN SPECTACLE AUDIOVISUEL INTITULÉ ELEMENTS, L'UN DES COMBOS ANGEVINS LES PLUS CONNUS A PLUTÔT BIEN PASSÉ LE CAP DE LA VINGTAINE. ZENZILE A MÊME APPORTÉ UN PEU DE FRAÎCHEUR ET DE JEUNESSE EN ENGAGEANT UNE JEUNE ARTISTE QUI EST NÉ GROSSO MODO À PEU PRÈS AU MÊME MOMENT QUE LA FORMATION DU GROUPE. MAIS N'EN DISONS PAS PLUS CAR ALEX RAUX, LEUR GUITARISTE, S'EST CONFIÉ À NOUS TOUT RÉCEMMENT, ENTRE AUTRES SUR CE NOUVEL ALBUM.

J'ai lu qu'on vous avait proposé de faire d'Elements un spectacle audiovisuel, est-ce qu'on peut considérer que si vous n'aviez pas eu cette proposition, ce dixième album aurait été complètement différent ?
Il est vrai qu'Elements est issu d'une carte blanche proposé par Frédéric Bélier-Garcia du Quai à Angers, mais après qu'il nous ait vu jouer notre ciné-concert «Berlin, symphonie d'une grande ville» à la Collégiale à Angers. Nous avons toujours voulu associer des images à notre musique, qui reste très cinématographique et donc assez adéquate aux divers ambiances d'images. Après Berlin, l'idée nous titillait vraiment mais plutôt que le film nous dicte quoi jouer, nous voulions créer la musique en même temps que notre «créateur d'images» le faisait. On peut dire, pour résumer, qu'Elements est la suite logique de Berlin, donc même sans la proposition du Quai, la musique aurait été similaire.

Pouvez-vous justement nous raconter un peu les étapes de réalisation d'Elements, comment vous avez travaillé, notamment avec Julien qui a créé les images du spectacle ?
Nous avons tout d'abord travaillé avec Thierry Charles qui était notre éclairagiste pour Berlin, et qui a beaucoup bossé sur les images à l'ancienne (rétroprojecteur, projecteur diapo...) avec des mélanges orga-



niques, comme pouvaient le faire les Pink Floyd au club UFO dans les années 60 (gouttes de peintures, encres de couleurs) et des images qu'il avait en stock. Par la suite, nous avons continué le travail avec Julien, qui a lui bossé pas mal sur des mises en perspectives d'images via des montages avec son ordi, soit avec des choses qu'il avait filmé, soit certaines de Thierry retravaillées, etc. Au fur et à mesure que nous avons avancé dans la playlist pour les concerts, Julien nous proposait ses idées et nous échangions et enfin nous finalisions en résidence.

On ressent pas mal de moments de grâce très éthéré dans cet album avec des guitares très seventies par moments. Dis-moi, vous n'auriez pas replongé dans vos classiques de rock progressif et psyché ces dernières années ?

Nous sommes des mordus du son des vinyles, bandes (K7 ou magnéto) depuis tout petit, notamment grâce à nos parents qui avaient de bons disques comme les Beatles et autres Rolling Stones évidemment, mais aussi beaucoup de Pink Floyd et pleins d'autres choses assez étranges parfois, et avons tous une bonne collection de vieux disques dans pas mal de mouvements issus des années 70/80, donc de la Kraut Music, de la période punk, puis wave, du reggae des années 80, du studio à Nassau, le Compass Point studio de Chris Blackwell d'Island Records dans lequel beaucoup de groupes «blancs» allaient pour enregistrer de la musique hybride funk/disco/new wave de l'époque (Talking Heads, Tom Tom Club, Robert Palmer...) avec des musiciens de la Jamaïque. Il y avait également la superbe Grace Jones évidemment ! Donc oui, on a continué à écouter de la musique psyché et d'autres, mais comme c'était déjà le cas pour Berlin auparavant.

Vous aviez enregistré onze titres au studio Black Box avec Peter Deimel, vous en avez choisi neuf pour l'album. Peut-on s'attendre un jour à une sortie de ces deux titres «en trop» ?

Pour les titres non-exploités pour le disque, il n'est pas encore question de les sortir, soit parce qu'on s'est rendu compte en studio qu'ils n'étaient pas complètement terminés ou bien parce qu'ils ne correspondaient pas à l'histoire que l'on voulait pour l'album. Donc on verra en vieillissant ce qu'on en fera !

Une nouvelle voix est apparue sur ce nouvel album de Zenzile, celle de Zakia Gallard. Qui est-elle ? Comment l'avez-vous rencontrée ? Et pourquoi l'avoir choisie pour ce projet ? Est-ce qu'elle fait partie intégrante du groupe désormais ?

Zakia est la fille d'amis très proches de nous, musiciens également, son papa Nico a été le batteur de Lo'jo Triban, sa maman choriste de Lo'jo également puis chanteuse dans les Barbarins Fourchus de Grenoble. Ils ont tous les deux joué avec Zenzile, soit au chant ou aux percussions. On a donc connu Zakia dès son plus jeune âge. Nico a fait écouter un titre que Zakia avait fait à Vince (claviers), qui a trouvé ça super, et qui tombait à point nommé car nous cherchions une tierce voix pour l'album en plus de Vince et Matthieu (basse). Vincent lui a fait faire des essais sur 2/3 idées que nous avions dont le titre «Bird», puis nous a fait écouter et on a tous unanimement été d'accord sur le fait que cela le faisait et le ferait, et ça a été le cas !!! Zakia fait partie de notre famille, c'est sûr, elle va partir en voyage pour découvrir d'autres horizons, et l'on verra quand elle reviendra. Je pense qu'au même titre que la plupart des gens, chanteurs ou autres qui ont collaboré avec nous, ce n'est pas toujours facile d'arriver dans un univers où ces cinq gars vivent ensemble depuis une vingtaine d'année, même si on est les plus adorables des garçons du monde !

C'est un travail 100% angevin, si j'ai bien compris ? Ça doit être la première fois que ceux qui interviennent sur vos projets ou vos disques (en dehors de vous) sont tous d'Angers, votre ville ? Si oui, c'était le pur fruit du hasard ?
On n'a pas vraiment pensé à ça. En effet, ça s'est fait comme ça, sans y réfléchir plus que ça.

Est-ce qu'il vous reste encore des dates à faire ? Ou la tournée est terminée ?
Il nous reste quelques dates, grâce d'ailleurs aux Burning Heads qui nous invitent sur cinq dates (du 24 au 28 octobre) pour fêter leurs 30 ans !
Quel est le bilan de cette tournée, est-ce que tout s'est bien passé comme vous le souhaitiez ? Des anecdotes peut-être à nous faire partager ?
Ouais, cette tournée s'est bien passée, le public a bien réagi à ce nouvel album et a répondu présent. Plus de dates auraient été agréables je te l'avoue, mais on vit tous, la population mondiale, dans une conjoncture qui fait que neuf personnes sur la route a un coût certain, et que cela n'est pas toujours facile à caler à priori.

Je me permets de revenir sur l'album précédent, le ciné-concert Berlin. Combien de temps a duré cette tournée avec ce ciné-concert ?
La tournée a duré à peu près deux ans et nous a amené à rejouer que tous les cinq, en mode instrumental,



comme aux débuts de Zenzile. On a vraiment réapprécié cela car on jouait bien de nouveau dans une même direction puisque le film nous l'obligeait.
Quelles sont les choses positives à retenir de cette expérience ?
La création d'Elements, je dirais.
Et l'avez-vous jouée à Berlin ?
Non, nous n'avons jusqu'à aujourd'hui toujours pas joué Berlin à Berlin.

Vous avez fêté vos vingt ans cette année. Si vous aviez le pouvoir de voyager dans le temps et de vous rencontrer vous-mêmes lors de vos débuts, quelles seraient les choses que vous diriez à vos doubles jeunes ?
Ne rien lâcher et bien faire ce qui te semble être le mieux pour Zenzile.

Depuis le temps, est-ce qu'il vous arrive d'avoir des doutes au sujet de Zenzile, de la direction que le groupe doit prendre, des syndromes de la page blanche lors du processus de compositions, par exemple ?
On n'a jamais trop eu jusqu'à maintenant le syndrome de la page blanche, on est assez prolifique en terme



de compositions, trop peut-être même. On compose généralement beaucoup de matières qui vont venir de chacun de nous tous et dont il va falloir un moment se poser pour écouter et se mettre d'accord sur la couleur que l'on a par rapport à la direction choisie au départ. C'est un peu ce qu'on se dit, en tout cas moi personnellement, tant que cela plait à chacun de nous, cela devra le faire car c'est nous, c'est Zenzile et personne ne pourra nous chier dans les bottes, car on fait ce que l'on ressent comme je te le disais plus haut, et voilà.

Vous gardez encore des contacts avec vos anciens collaborateurs ? Je pense notamment à Jamika, Sir Jean, Vincent Ségal ou encore David Alderman ?
Évidemment, nous sommes toujours en relation avec nos amis, Jamika, Vincent et Jay Ree qui vont venir jouer au Chabada avec nous pour fêter nos vingt ans. Dave va toujours super, j'ai un projet Glass où il chante pas mal de morceaux et on est toujours en contact très régulier. Quant à Jeannot, on va se revoir très bientôt sûrement car ça fait un bon moment qu'on ne s'est pas croisé.

En parlant de collaboration, il y a six ans, je vous avais demandé si on pouvait s'attendre à de nouvelles sorties «5+1 Meets X», vous m'aviez répondu que vous y pensiez à long terme. Alors, qu'en est-il en 2017 sur ce sujet ?
Inch Allah, ça pourrait pourquoi pas réapparaître. Qui sait ??!!

C'est quoi le programme de Zenzile pour les prochains mois, voire plus loin ?
Alors, ces prochains mois, on va composer de nouvelles choses, les enregistrer et essayer de les jouer devant des gens le plus rapidement possible. Sans trop rire, ça risque de ressembler à ça.

Merci à Vincent de Yotanka Productions
Photos : David Gallard et Titouan Massé

■ Ted

MARILYN MANSON

Heaven upside down (Caroline International)



Sacré Marilyn Manson ! Alors que The pale emperor n'avait pas laissé un souvenir impérissable, le lascar revient sur le devant de la scène avec le single «We know where you fucking live», un titre plutôt accrocheur avec un refrain rageur, un son bien saturé et des éclairs qui perforent les tympans. Et si, pour une fois, les déclarations de Warner étaient vraies ? Et si ce nouvel album pouvait ressembler à un mix entre Antichrist Superstar et Mechanical animals ? Le deuxième titre qui arrive en éclaireur est «Say10» (à prononcer «Seilletène» comme «Satan» en anglais, ça devait être le titre de l'album histoire de marquer le coup du dixième opus), la rouille y est plus douce, la mélodie désenchantée, le tempo lourd et les effets accréditent la prédiction de Brian Warner.

On se prend alors à rêver d'un vrai retour à un indus métallique puisqu'en général, les «singles» balancés avant l'album sont plutôt des titres assez moyens et les plus radiophoniquement corrects... On y croit même à l'écoute du «Revelation #12», rapide et trituré, les frappes peuvent faire penser à Alec Empire et Atari Teenage Riot avec une mélodie déviante vraiment allé-chante. «Tattooed in reverse» rappelle que le groupe est désormais un couple où Tyler Bates a une grande importance, notamment en terme de production, plus lent et arrangé, ça passe surtout que les deux singles précités remettent les pendules à l'heure. Cinquième piste, arrive «Kill4me». Et c'est le drame.

On peut se réveiller, le rêve est déjà terminé, je casse le suspens mais le reste de l'album n'est vraiment pas du même niveau et Marilyn Manson retombe dans certains travers... Celui qui doit remplir les salles et faire son show, doit paraître méchant en étant gentil, celui capable de balancer un titre pop («Kill4me»), un titre vide («Saturnalia») et de composer un morceau autour d'un jeu de mot et d'un refrain à faire scander dans les stades («Jeu cri$i$»). Rien d'excitant, la tension retombe, les réminiscences d'un temps glorieux s'évanouissent. Le reste est lent, ennuyeux, surproduit et ressemble plus à une berceuse («Blood honey») qu'à l'apocalypse (même si le final plus déstructuré et distordu de «Threats of romance» voudrait nous laisser cette impression). Pire, le titre éponyme, l'étendard «Heaven upside down» est clairement rock et pas du tout raccord avec le reste de l'album...

Sur Heaven upside down, Marilyn Manson n'a pas été capable de composer plusieurs titres qui forment un tout cohérent, ce qui était sa force par le passé (que l'on aime ou pas la direction prise). Le côté conceptuel de chaque aventure est ici abandonné, le tiraillement entre violence et production léchée fait éclater le disque en plusieurs parties trop distinctes. Dommage car si on avait eu un EP à chroniquer avec juste quelques pistes («Revelation #12», «We know where you fucking live», «Say10» et à la limite «Jeu cri$i$» et «Threats of romance»), on aurait pu faire de cette sortie un petit événement.

■ Oli

STORM ORCHESTRA

Bite the bullet (Believe Digital)



Storm Orchestra est un trio parisien composé de Maxime Goudard (chant, guitare), d'Adrien Richard (basse, piano, chœurs) et de Marc Familari (batterie, percussions). Le groupe fait partie du collectif Outrage qui réunit huit formations sous une devise bien connue et empruntée à AC/DC : «It's a long way to the top». Mais alors le concept, c'est quoi ? C'est de se soutenir pour que chacun leur tour les groupes foutent un peu le boxon aux quatre coins de l'hexagone. Après un premier disque en 2014, Storm Orchestra balance à nouveau du son avec un nouvel EP : Bite the bullet (petite référence à Motörhead sans aucun doute).

«When I touch your» est une formule classique et bien rodée. À coup de riffs explosifs, Storm Orchestra se jette rapidement dans le sujet. Au micro, la mélodie est complémentaire à l'énergie dégagée. Un mélange de sensualité et de rage qui colle à la peau du clip. Avec son ambiance loufoque, la vidéo se joue dans un bordel de cave où l'on vient pour un moment de jouissance avec son instrument préféré. «El tyrano» est de la même envergure : Storm Orchestra joue les valeurs sûres. Après une introduction au piano, le groupe nous surprend avec un featuring du rappeur Crazy Joe. Avec un temps largement partagé au chant, l'intervenant parvient à faire prendre un virage à Storm Orchestra pour le projeter dans une autre dimension. Se revendiquant autant de Led Zeppelin que de Royal Blood, la formation parisienne revient sur ses bases de départ pour finir sur un «Blown» gonflée au stoner.

Bite the bullet est trop court mais Storm Orchestra l'a sorti tout droit de ses tripes.

■ Julien

UFOMAMMUT

8 (Neurot Recordings)



Ecate se terminait avec un excellent «Daemons» plus éthéré et lumineux mais ce titre fantastique ne faisait pas le lien avec la suite de l'histoire des Ufomammut qui remettent les choses à plat dès les 8 minutes de «Babel», premier des 8 titres de leur 8ème album intitulé 8.

Riffs gras, rythmiques plombés, ambiance plus que pesante avec saturation extrême de chaque particule d'air, les Italiens attaquent leur nouvel opus avec ce qu'ils savent faire de mieux. Ce titre, comme d'autres, verra pourtant quelques sonorités presques électroniques venir parasiter un peu la composition pour donner un peu de nouveauté (ou de grain à moudre pour les défenseurs d'un sludge à l'ancienne). Pour poursuivre (et terminer) sur les potentielles déceptions, je regrette encore beaucoup trop de parties chantées, certaines se dissimulent sous de multiples effets (y compris l'effet je chante dans un aquarium sur «Fatum» ou «Wombdemonium») pour masquer au maximum le manque de véritable talent dans ce registre (seules les incantations hurlées de «Babel» et quelques lignes -celles de «Prismaze»- passent vraiment bien), trop souvent, j'en viens à me dire que le trio gagnerait à rester instrumental ou à faire intervenir des éléments extérieurs (comme la douce voix féminine de «Psyrcle»). Leur message tenant sur une seule page de textes (avec les mots «chaos», «dark», «nothing», «darkness», «emptiness», «decay»...) écrits sous l'emplacement du CD, je me dis que ce n'est pas primordial et espère égoïstement une vraie évolution à l'avenir.

Pour le reste, que ce soit le son, l'artwork (dessin et couleurs au top) ou les morceaux, il n'y a pas grand chose à redire si ce n'est que le trio a peut-être encore progressé dans la gestion des tempos, acceptant de sortir d'un doom uniquement rampant pour exploser le métronome sur certaines mesures (l'excellent «Zodiac», l'autre énorme pièce avec «Babel et «Psyrcle», l'excité «Core»), ces parties galopantes cassent la relative monotonie des distorsions et démontrent une fois de plus qu'Ufomammut explore constamment de nouvelles pistes tout en conservant un savoir-faire remarquable dans leur registre.

■ Oli

SMOKEHEAD

From the abyss (Autoproduction)



Si en 2012, Arnaud Montebourg paradait en marinière en première page du Parisien, avec un robot mixer dans les mains pour vanter le made in France, il pourrait revenir faire la couv' en 2017, en tenant l'album From the abyss de Smokehead. Parce que pas besoin d'aller chercher outre-Atlantique du bon stoner rock métal quand on a ça en circuit court. Smokehead, quatuor cannois, envoie avec ce premier LP pas moins de 14 bastos, puissantes, précises et percutantes. D'ailleurs si la pochette laisse entrevoir la gueule d'un squale plutôt qu'un papillon, un koala, ou une autre bestiole kawaï à souhait, ce n'est pas pour rien. Tu vas te faire attraper et ça va secouer.

L'intro de l'album, le titre « From the abyss » le bien nommé, pourrait être la bande son de Jaws, lorsque la jeune étudiante blonde tente un bain de minuit dans l'océan : une guitare solo qui joue quelques arpèges comme le rythme des vagues, tout en douceur. Mais au bout d'une minute, des sombres profondeurs abyssales, le requin Smokehead jaillit et envoie « The Dakota fire hole », une première morsure parfaite : une guitare qui balance un bon riff métal propre et sec, accompagné de la batterie qui écrase le tempo, le basse plombé emboîte le pas puis la voix du chanteur d'une grande justesse, avec ce qu'il faut de hargne et de raclement de gorge, de mélodie et d'effets vocaux. S'en suit le titre « Crave », une autre morsure bien entraînante et énergique avec son refrain « bang bang » (à l'opposé du « Bang bang » de Nancy Sinatra niveau boost). Et ça continue tout le long de l'album, car Smokehead n'est pas avare et te balance une série de titres vitaminés avec toujours la même bonne recette : des bons riffs au son métal sur un rythme rock parfois plus heavy, une batterie en feu, une bonne basse lourde et une voix rauque et mélodique comme il faut. C'est énergique à souhait, c'est l'effet de 3 Guronsan dans un litron de RedBull, c'est simple et efficace, sans fioritures ni effets. Dans la lignée de Corrosion of Conformity notamment pour la voix, Black Stone Cherry, voire Down. Au passage, à voir sur youtube le titre « Riviera » et ses mouettes cannoises en guest, pour apprécier la désinvolture humoristique de Smokehead à la sauce Miami Vice de PACA. Le tempo se ralentit parfois mais c'est rare : un bon « Would you wait for me » bien pesant, voire une ballade en mode Nickelback, avec « Desire » et ses petits soli de guitare ou enfin le titre « To the abyss » qui termine l'album, une ballade quand même très très... ballade.

Il n'empêche, si avec tout ça tu n'as pas « headbangué » une fois, c'est que soit tu as une minerve, soit tu as eu une ablation du cou étant petit(e). Bref, au stoner rock US West Coast, préfère donc le Post Stoner French South Coast de Smokehead.

■ Eric

BETH HART

Fire on the floor (Provogue)



Chanteuse au charisme scénique impressionnant, Beth Hart est imprégnée des os jusqu'à la moelle par le blues rock. Active depuis 1996, elle reprend aisément et au choix des artistes tels que les Rolling Stones, les Beatles ou encore Janis Joplin. Avec vingt années de carrière, l'artiste sort en moyenne un album studio tous les deux ans. En 2010, elle participe à l'album solo Slash (Guns N' Roses, Slash's Snakepit, Velvet Revolver) sur le morceau «Mother Maria». Beth Hart renvoie l'ascenseur au guitariste en l'invitant sur son album My California pour le titre «Sister Heroin». Elle entame ensuite une collaboration longue de trois années avec le guitariste Joe Bonamassa (Black Country Communion). Une fois l'histoire consumée, la chanteuse enchaîne sur Better than home (2015) et Fire on the floor (2016).

Beth Hart choisit d'amorcer ce dernier album sur un petit jazz vocal. Un truc qui arrive à pas de velours qui lui va comme un gant dans le rythme comme dans l'intention. Sur les refrains, elle prend toute son envergure pour donner quelques consonances rock. Elle revient délicate se glisser dans la peau de Jessica Rabbit lorsqu'elle interprétait «Why don't you do right». De quoi se laisser charmer un instant dans la lumière tamisée d'un bar de Chicago. Tout est alors pour le mieux. Dommage, l'ambiance retombe un peu sur les deux morceaux suivants malgré quelques riffs d'une guitare bluesy et sympa. Il faut attendre «Let's get together» pour relancer la sauce avec sa pop remplie de cuivres.

Calibré à la manière d'un gros blues rock, «Love is a lie» exploite pleinement les capacités de Beth Hart derrière le micro et franchement c'est libérateur. Car si elle peut largement s'aventurer dans des chemins de traverse, c'est dans ce registre que réside son talent. La section instrumentale délivre un accompagnement parfait pour ne rien gâcher. «Fat man» est dans la même veine mais Beth Hart semble avoir décidé de jouer les montagnes russes sur son album. Après un «Fire On The Floor» pas si enflammé, la chanteuse nous plonge un moment dans la nostalgie. Les écarts de température semblent être de son goût. En effet, elle relance la machine avec un «Baby Shot Me Down» qui laisse entrevoir son côté soul puis termine son oeuvre seule (ou presque) sur des morceaux calmes et transpirants la romance.

Les teintes jazz de l'album sont un délice trop court. Les réminiscences de son apogée dans le blues rock sont toujours un plaisir à entendre et quelques prolongations en la matière auraient été bienvenues. Quoi qu'il en soit la voix de l'artiste possède toujours quelque chose d'unique. Fire on the floor est de ce fait une friandise pour les oreilles.

■ Julien

PORN

The ogre inside (Les Disques Rubicon / Echozone)



Même s'il trouve toujours de quoi occuper le terrain, Porn n'avait rien sorti de neuf depuis 2011, il faut dire que son principal géniteur Phillippe Deschemin est plutôt occupé puisque depuis, il a lancé un mag culturel centré sur le Grand Lyon (L'incontournable Magazine depuis 2013), écrit plusieurs livres (dont Contoyen en 2014) et lancé un side-project (An Erotic End Of Times). Pas du genre à lambiner, c'est avec Erwan (revenu au bercail pour un peu de samples et de guitares) et Mehdi (basse et guitare) qu'il a composé ce qui peut sembler être le plus ambitieux album de Porn : The ogre inside.

Ambitieux travail car il s'agit d'un album qu'on peut qualifier de conceptuel, narrateur passionné par l'oppression, Philippe nous plonge dans un conte où la peur et la tension s'installent jusqu'à détruire le sujet sans qu'on sache vraiment qui est cet ogre métaphorique qui le dévore tel un enfant (seule piste écartée par nos services, celle de Nivek Ogre de Skinny Puppy qui avait piscine ce jour-là). Le pire, c'est qu'à l'écoute des ambiances musicales qui accompagnent le récit, on n'est pas certain que cet ogre ne soit pas au final une forme de délivrance («Heavy is the crown» bien que lynchéen est plutôt doux tout comme «The ogre inside» alors que «You will be the death of me» est davantage apocalyptique). Un peu moins gothique que par le passé (An Erotic End Of Times semble avoir récupéré tous les embryons de titres aux aspirations goth), toujours un peu glam (le chant identifiable), le Porn 2017 sonne électro-métal-indus à souhait et combine à merveille accroches mélodiques («Sunset of cruelty» est un excellent choix de single), riffing de haute qualité (le rampant «Nothing but the blood» presque Toolien) et intégrations d'éléments samplés qui font bien plus qu'un simple habillage sonore («Close the window»). Avec deux titres flirtant avec les dix minutes, Porn ne cherche plus à brûler les dance-floors ou l'excitation immédiate mais bien à créer un univers complexe pour lequel n'écouter qu'une partie sans les autres n'aurait pas vraiment de sens. Certes, quelques titres peuvent être esseulés mais c'est avec l'ensemble dans les oreilles qu'on peut en profiter pleinement.

Travail très abouti, The ogre inside donne une nouvelle dimension à Porn qui affirme une identité bien plus personnelle et nous emmène avec facilité dans un monde pourtant peu engageant et nébuleux.

■ Oli



PORN

QUAND IL S'AGIT D'INTERVIEWER PORN, IL FAUT SE PRÉPARER MENTALEMENT PARCE QUE MÊME UNE QUESTION ANODINE PEUT APPORTER UNE RÉPONSE DEMANDANT DE LA RÉFLEXION, PHILIPPE ADORANT DISSERTER ET CREUSER AU MAXIMUM SES IDÉES. SI TU ES PRÊT, ON PEUT PLONGER.

Tu es un artiste protéiforme, est-ce que tu as un domaine d'expression préféré ?

Je n'en ai pas l'impression. J'aurais même tendance à dire qu'artiste protéiforme est un pléonasme en soi, ontologique. Il me semble que l'expression artistique, qui répond à une vision, peut revêtir tous les champs de l'art. Toutefois, l'ère industrielle, grosso modo depuis le 19ème tend à faire de l'homme un être monotâche, et les domaines artistiques ne sont pas épargnés. On vous acule à une étiquette : vous êtes peintre, musicien, boucher, pâtissier... Autrefois, les écoles d'arts enseignaient un grand nombre de techniques pour vous exprimer dans plusieurs disciplines.

Je suis autodidacte, mes connaissances techniques sont limitées. Du coup, il y a des domaines où je suis vraiment très mauvais, comme la peinture ou le dessin. En ce qui concerne la littérature ou la musique, j'aime vraiment les deux domaines. Je ne m'y exprime pas de la même manière. Je pratique aussi le jiu-jitsu brésilien, et je dois avouer, en toute sincérité, que les étranglements sont une manière de m'exprimer que j'affectionne. Il y en a de toutes sortes, d'étranglements...

L'écriture de romans, de nouvelles, d'articles est un travail très solitaire, est-ce que tu composes facilement avec les autres pour la musique ?

Je compose seul la plupart du temps. Et ensuite il arrive, suivant les morceaux, que d'autres personnes interviennent sur des arrangements. Sur cet album par exemple, Mehdi est intervenu sur des arrangements de guitare et Erwan, qui est également mon acolyte sur An Erotic End of Times, est intervenu sur des synthés et quelques guitares. Tout dépend de mon investissement dans un projet. Dans Porn, je fais quasiment tout tout seul.

Et pour les textes ?

Là, je suis seul maître à bord.

L'atmosphère est moins goth' que sur les précédents, An Erotic End of Times a aspiré cette influence ?

C'est étonnant car, pour moi, The ogre inside est notre album le plus gothique. Mais ça ne veut pas dire pour autant que j'ai raison. Nous sommes dans le domaine sensible, dans le ressenti et le gothique est une forme



artistique à géométrie variable. Je me sens plus proche du gothique de Fields of the Nephilim que des Sisters of Mercy.
Dans An Erotic End of Times, c'est Erwan qui est aux manettes de la composition. J'interviens sur les arrangements et les voix. Et justement, je veux intervenir le moins possible pour que ce projet soit le moins imprégné de ma manière d'écrire. De fait, ce projet a peu de chances d'aspirer mes influences. Je dirais que tout est une histoire de ressenti. Dans une chronique, il est fait mention d'influences Rammstein, alors qu'avec tout le respect que j'ai pour eux, c'est peut être la dernière de mes influences... En musique, il n'y a certainement pas de réalité objective au delà de sa propre perception.

On peut dire que ce nouvel album est conceptuel ?
Oui, je pense. Le précédent l'était aussi, et c'est durant l'enregistrement de From the void to the infinite que m'est venu le concept du mon premier roman «Contoyen». From the void est un concept sur le voyage de la mort à la mort en quelque sorte. C'est un album plus froid que The ogre inside. Il est question de l'absence de sensibilité alors que dans The ogre inside, il est justement question de la gestion de l'hypersensibilité d'une certaine manière. De la gestion de cet ogre, cette bête de pulsion qui sommeille en nous ou qui nous tiraille et nous dévore.

La trame de l'album a été réfléchi avant la composition ou il s'est trouvé qu'au final il y avait des titres assez doux et d'autres bien plus violents ?
Au départ il y avait un peu moins d'une quinzaine de titres, puis il n'en est resté que neuf. J'ai enlevé des titres qui en mon sens ne servaient pas l'album comme il se devait. Il y a une progression, cet album est un voyage et je voulais que lorsque la dernière note retentit, l'auditeur n'ai qu'une envie, celle de mettre lecture à nouveau, de rentrer à nouveau dans l'univers de The ogre inside. Comme une spirale infernale et vicieuse, une boucle liminale qui t'extrait de la réalité et qui te retire du temps.

L'Ogre est métaphorique, qui est-il vraiment ?
L'Ogre c'est la pulsion de vie, la pulsion de mort. Je

dirais que l'Ogre est le moi originel emprisonné par la convention sociale. Dans une certain mesure, l'Ogre est le «ça» psychanalytique. L'inconscient. Il n'est ni bon ni mauvais, la morale ne s'y applique pas. L'Ogre est votre mal-être, celui qui vous donne l'air si pathétique sur les réseaux sociaux. Il est cette absence d'estime de soi qui fait de vous une serpillière. Il est votre narcissisme abject qui n'est finalement que le renversement en sens contraire de votre pathétique complexe d'infériorité. L'Ogre est votre moi primordial qui ne peut s'exprimer car brimé par les conventions sociales et votre instance répressive psychique : le surmoi. Dans l'ouvrage de Burguess et dans le film de Kubrick Orange mécanique, Alex est la personnification de l'Ogre en liberté. Alex n'est que pulsion. Il ne connaît aucune limite, aucune loi. D'ailleurs son nom fut choisi en ce sens : A - Lex . Lex est la Loi. Alex est celui qui est sans loi. L'Ogre est ce «malaise dans la civilisation». Il l'est de par son existence et l'incapacité que nous offre la société à le laisser s'exprimer. Nous ne sommes pas tous des Alex en puissance, mais nous expérimentons tous la frustration, et sentons l'Ogre rugir en nous. La colère, la vengeance sont des moments de vitalité pour l'Ogre, des moments durant lesquels nous le sentons taper à la porte. Tous les tueurs en série parlent d'une bête qui prend le contrôle, qui les submerge durant le passage à l'acte. Cet album est une incitation au passage à l'acte, à la réalisation de vous-même, à la libération de l'Ogre.

C'est marrant parce que je pensais à Bob de Twin Peaks comme «personnification» du monstre et c'est pas loin de ta description...

Oui, en effet, Bob n'est pas très loin de cela. Beaucoup de tueurs en série, dans le but d'atténuer leur responsabilité, font référence à ce monstre intérieur. C'est assez troublant finalement. Car même des êtres ayant commis des actes que l'on pourrait qualifier de monstrueux, semble éprouver un peu de culpabilité et, lâchement, rejettent la faute sur leur Ogre intérieur. Dans le titre «Heavy is the crown», il est question de cela. La couronne est la culpabilité, lourde et pesante. Le roi est celui qui possède droit de vie et de mort. Le tueur. Et dans son premier passage à l'acte, ce sont deux êtres qui meurent. Car le tueur tue également son ancien moi en passant à l'acte pour naître à nouveau. Finalement, on meurt un peu chaque jour. Cet album est une invitation à embrasser l'Ogre, à le dompter et ne faire qu'un avec lui. Car en fait, il n'existe pas. Il est le vrai moi. Libérer l'Ogre, c'est libérer ces pulsions, briser les chaines de la servitude. Toutes les cultures possèdent



une mythologie monstrueuse, un panthéon démoniaque qui n'est finalement que le reflet de l'homme. Bob en fait partie. Dans un morceau de An Erotic End of Times, nous avons utilisé un extrait d'une interview de Carl Jung dans laquelle il explique que l'homme est et sera à l'origine de tout le mal à venir. Je n'aime pas trop les utilisations conceptuelles de morale en philosophie, toutefois je partage son point de vue.
La vie est un immense abattoir.

Pourrais-tu écrire et chanter en français ou c'est inimaginable ?

Oui, cela peut être envisageable. Ce n'est pas à l'ordre du jour, mais qui sait, peut-être un jour. L'écriture de textes en français est un exercice particulier. Les Young Gods ont des textes en français plutôt réussis.

Les effets sur le chant sont tous préparés en amont ou certains sont testés en studio ?

Je fais tout cela au fur et à mesure en studio. J'ai besoin de voir ce que donne en réel ce qui se passe dans ma tête. Parfois, j'ai des idées précises et il s'avère que ça ne sonne pas terrible et d'autres fois, par le fruit du hasard, il se produit des choses qui rendent super bien.

L'album forme un tout d'où il est difficile d'extraire un morceau, pourquoi avoir choisi «Sunset of cruelty» comme clip ?

En premier single je voulais quelque chose d'assez rentre dedans. Pas pour des raisons commerciales de



single ou autre. Il n'y avait aucune chance que ce morceau ne passe en radio ou quoi que ce soit... C'est aussi le premier morceau de l'album. Et ce n'est pas pour rien. Je voulais que les auditeurs commencent par le commencement .

Les images du clip sont assez belles mais c'est un clip très classique avec le groupe qui joue, il n'y avait pas mieux à faire ?
Nous n'avions pas de clip en configuration de groupe. C'est donc une première pour Porn. Je voulais quelque chose de brut, sans fioritures. Sans jeux de lumières, sans artifices, mais fidèle à l'énergie live dégagée par le groupe. Le deuxième single/vidéo devait être «The ogre inside», le dernier titre de l'album. Le clip a été tourné à Los Angeles en octobre. Il ne sera pas livré à temps, du coup c'est «You will be the death of me» qui sera le second single/vidéo, il a été clippé près de Zurich... Ces deux clips sont en revanche bien différents de la vidéo de «Sunset of cruelty». Le clip de «The ogre inside» sortira en décembre accompagné d'un EP de remix. Un quatrième clip devrait voir le jour début 2018...

L'album est sorti sur le label Les disques Rubicon, tu peux nous en parler ?
C'est un label dans lequel je suis directement investi. Il n'y a pas tant à en dire, c'est une toute petite structure. Le label accueille Porn et An Erotic End of Times, pour le moment rien d'autre. Par le passé, j'ai aidé pas mal de groupes, pour le moment c'est quelque chose que je ne fais plus... Nous avons eu quelques propositions pour la sortie du nouveau Porn, encore récemment avec une proposition de licence pour les USA. Pour le moment, je tiens à ce que ce soit Les disques Rubicon qui développe Porn, on verra par la suite.

Porn a un développement international, la France reste-t-elle une priorité ?
La France n'est pas une priorité. Il n'y a pas de marché ici pour un groupe comme Porn. Il n'y a pas de marché du tout d'ailleurs. Il n'y a pas de label, il n'y a pas de tourneur... Tout est sans commune mesure avec l'Europe du Nord, le Royaume-Uni ou les USA. Et ça ne me fait ni chaud, ni froid... Je passe une grande partie de mon temps à l'étranger, le développement de Porn se fait à l'étranger. Tous nos partenaires sont étrangers, on tourne nos clips à l'étranger... On ne tourne quasiment pas en France et ça ne me pose pas de problème, c'est comme ça.

La France est reconnue mondialement pour son électro mais n'a pas vraiment de culture industrielle, c'est parce qu'on n'est pas rock à la base ?
Je le pense oui. Mais est ce que c'est un problème ? Franchement, je n'en sais rien. J'ai encore une adresse en France, mais je suis un peu un fantôme ici...

Quel est ton regard sur la scène indus aujourd'hui ?
Aucun. Ce qui m'intéresse c'est le regard des fans, comment ont-ils compris ce nouvel album ? Écrire, c'est un monologue. Du coup, je m'intéresse beaucoup au ressenti des auditeurs. Au vrai ressenti, pas aux tristes gens qui critiquent tout et n'aiment rien, à ceux qui pensent que critiquer est exister. Ce n'est pas non plus par arrogance ou autosuffisance que je ne m'intéresse pas tant à la scène dite indus. Déjà, j'ai des problèmes d'inadaptation sociale, du coup je suis pas forcement agréable ou forcément sympathique. Mais je ne suis pas non plus désagréable ou antipathique. Mais cela fait que mes rapports sociaux sont particuliers. Et ensuite, j'ai peu de temps...

Est-ce que tu regrettes parfois d'avoir choisi «Porn» comme nom de groupe ?
Non jamais, c'est une grande fierté. Et il reste encore tant à accomplir.

Merci Philippe et Porn et merci aux disques Rubicon.
Photos : Manuel Salazar

Oli

PUNISH YOURSELF

Spin the pig (Verycords)



Une nouvelle ère s'ouvre pour Punish Yourself, sans savoir quelle surprise le groupe nous réserve pour cette tournée, un nouveau cycle commence puisque ces nouvelles histoires vont s'écrire sans Miss Z (partie au printemps 2017 mais que tu peux retrouver dans Machinalis Tarantulae). Et à écouter cet album, l'idée que Punish reparte de zéro n'est pas totalement saugrenue parce qu'en terme de son, c'est la grosse claque avec un saut dans le passé d'une bonne vingtaine d'années pour revenir à des heures punk industrielles ultra brutes. Alors, oui, on y est habitué, c'est pas comme si les Toulousains avaient donné dans des productions méga lisses mais à part sur Pink panther party et à leurs débuts, on ne s'est jamais autant approché de l'ambiance The mind is a terrible thing to taste /Psalm 69 : the way to suceed and the way to suck eggs avec ici des titres qui ont une grosse base rock mais une énergie punk qui fait passer «Jesus built my hotrod» ou «N.W.O. (New World Order)» pour de la pop. Le renfort de Stéphane Buriez (Loudblast, Clearcut, Sinsaenum, Le Bal des Enragés) sur quelques titres n'est pas de trop pour tenir la cadence.

Toujours en avance sur leur temps, Punish Yourself #BalanceSonPorc avant l'éclatement de l'affaire Weinstein, le leur est tout aussi dominateur et inquiétant et dès l'introduction, sourde et stressante, on se dit qu'il faudra bien plus qu'un Jack Burton pour se sortir des griffes du gros porc qu'il soit ton supérieur, le roi de la Ferme des Animaux ou le président de la plus grande puissance de la planète. Enorme saturation, basses ultra présentes, bienvenue dans «Lo-cust» et Spin the pig puisque la tonalité restera aussi granuleuse durant la grosse demie-heure que dure l'album (oui, il est plutôt court). Paroles scandées par VX, riffs martelés, ambiance proto-indus, samples bien présents et des grands coups de gratte à travers tout pour donner du relief à un titre que j'attends de vivre en live avec une certaine impatience. Encore un jeu de mot pour «Die-s-i-ray» mais l'approche est bien plus rock n roll. «Blacksunwhitebones» accélère le tempo, brouille les guitares mais fait honneur au punk old school. Le matraquage se poursuit avec «Backlash», brulôt punk rock indus aux mesures synthétiques et expéditives, le son pur de la batterie contraste avec celui des cordistes et une nouvelle fois Stéphane Buriez vient tout faire exploser avec un petit solo. Le travail d'ambiances et le soin apporté au choix des samples se remet en évidence avec «Spin the pig», plus calme mais pas moins virulent. Je prèfère quand ça trace dans la veine Ministry et c'est ce que fait «There's no end to this», on a du punk, du métal, du rock, de l'indus mais surtout du groove, on sait que le dance-floor sera brûlant... La fin de l'album est moins excitante avec l'instrumental «Silver sliver» qui ne décolle pas vraiment malgré le bon riff qui l'habite et le remix de «Lo-cust» par Sonic Area, le morceau est dépouillé de ses guitares et les particules électroniques chargées de les remplacer ne sont pas aussi percutantes.

Spin the pig ravira les amateurs d'industriel à l'ancienne, tant pis pour le sexy et les slogans accrocheurs, Punish Yourself n'est plus en vacances, a moins le goût à la fête et n'est là que pour t'en foutre plein la tronche. J'aime.

■ Oli

HO99O9

United states of horror (Caroline International)



Pas déçus (mais presque) par le seul disque que nous avons eu à chroniquer, soit le EP Horrors of 1999 sorti en 2015, il aura fallu quelques épreuves en concert (dont une prestation remarquée à Dour 2016) puis l'apparition de ce premier album (si l'on considère que Dead bodies in the lake n'en est pas un) pour prendre le pouls sur le message et les intentions d'Ho99o9, pour enfin finir par reconnaître que ce duo américain mérite vraiment le détour.

Détenteur d'une formule comprenant majoritairement du hip-hop dit expérimental ouvrant une petite place à quelques plages brûlantes de punk hardcore et à des tentatives électroniques, TheOGM et Yeti Bones renouvellent les ambitions du Deathkult. Si l'on ignore réellement si ce dernier est une secte, un monde parallèle, un style ou je ne sais quoi (OSEF), on sait que le duo continue de propager une terreur sonore malsaine à base de 999, d'une bonne dose de délires musicaux, mais pas que (à l'image de cette phrase prononcée par une gamine au début :»I pledge allegeance to the burning flag of the united states of horror and to the deathkult for which it stands»), et de messages pour le coup plus sérieux livrés à travers des textes en capitale et en gras sur le livret du CD («You're not born racist, you are taught to be one» / «Your child will die because you let it happen»).

Plus audible en général et bien mieux réalisé que son prédécesseur - on peut remercier au passage Francis Caste et Clovis XIV qui ont mixé et masterisé le disque au studio Saint-Marthe à Paris - United states of horror est une machine de guerre qui s'amuse à jouer sur différents terrains sonores, un salmigondis monté sur pièce par une multitude de producteurs aux manettes (notons David Andrew Sitek de TV On The Radio et Ian Longwell (Santigold) pour les plus connus) pour un résultat qui est paradoxalement franchement homogène et cohérent dans l'esprit. Les flows acerbes de deux acolytes habillent très bien chacun de ces 17 morceaux qui, un par un, incendient la platine. On se surprend même à agiter notre tête sur la trap de «Splash», qui pourrait être «easy» un morceau de Kaaris s'il était chanté en français. C'est pour vous dire comment les gars réussissent leur tour de force.

Assurément, United states of horror n'est pas un album qui fera l'unanimité de par sa nature, mais pour ceux dont l'oreille frétille lorsqu'on leur évoque à la fois Death Grips, Prodigy, Atari Teenage Riot, Bad Brains, Death (le groupe proto-punk) et... Kaaris, foncez les gars, et vite ! Sensations assurées.

■ Ted

36 CRAZYFISTS

Lanterns (Spinefarm Records)



Ce qui est bien avec 36 Crazyfists, c'est que tu peux rater un épisode (en l'occurence le Time and trauma de 2015) et tout de même comprendre l'histoire quand tu t'y remets. Les départs de Thomas Noonan (le batteur d'origine) et de Brett Makowski (bassiste sur Collisions and castaways) ont été plutôt bien digérés, il faut dire que la singularité des Américains tient surtout dans le timbre de leur chanteur et du son assez clinique des instrus.

Plus de continuité que de changement donc avec ce nouvel opus (le huitième mine de rien) qui trace toujours sa route au pays du métal core, une route qui ne suit pas pour autant la ligne droite empruntée par de nombreux autres, 36 Crazyfists zigzaguant autant que possible pour éviter les pièges de la facilité et en allant chercher des petits «plus» qui font tout l'intérêt de les écouter encore aujourd'hui. La teinte émo de la voix de Brock amène une partie du sel (qui pourra servir à déneiger) mais cet élément étant connu, tu n'apprends rien. Ce Lanterns étonne davantage par la capacité du groupe à ralentir le tempo sans perdre de sa hargne, la majorité des compos sentent bon le blast accompagné de mélodies chantées mais sur «Sea and smoke» ou «Bandage for promise», le rythme est plus rock, les instruments apportent beaucoup de subtilité sans que le combo ne perde son identité. Sur «Dark corners», on a carrément le droit à un slow, si ce n'est pas une grande réussite, on ne tombe pas non plus dans le méga cliché. Enfin, c'est au coeur de la galette qu'on tombe sur la petite fève qu'est «Where revenge ends», superbe plage acoustique vraiment douce qui contraste avec le brutal «Sleepsick» qui nous tombe dessus la seconde suivante. Le reste de l'album donne dans un metal core plus attendu mais envoyé avec une certaine classe, les gars (enfin les deux qui restent de la formation d'origine) connaissent la recette et savent y faire pour qu'on passe un bon moment.

Le climat d'Anchorage conserve ! Malgré (déjà) une bonne vingtaine d'années d'existence, les 36 Crazyfists n'ont rien perdu de leur fougue, au contraire, leur expérience permet des incartades plus «calmes» et fouillées qui les font toujours sortir du lot. Dans un genre qui tourne souvent en rond, c'est à ça qu'on reconnaît des patrons.

■ Oli

ARCANE ROOTS

Melancholia hymns (Easy Life Records)



Arcane Roots, ou comment se forment les vagues ?

Parfois le nom d'un album ne dévoile en rien son contenu. Arcane Roots, lui, a le mérite de présenter ce qui sommeille au sein de son nouvel LP, en 2 mots :Melancholia hymns. Dix titres qui sont autant de vagues de mélancolie, construites comme des ondes océaniques : elles naissent d'abord doucement dans des sons electro pop épars, avec la voix de tête d'Andrew Groves d'abord très appuyée et mélodieuse, elles gagnent en puissance, s'épaississent avec des ajouts progressifs de multiples instruments, sonorités, en nappes, en boucles ou en ajouts rythmiques, pour s'abattre ensuite avec fracas, libérant soudainement des hurlements, des guitares saturées qui pilonnent l'air, des fûts martyrisés, puis disparaître doucement en écumes délicates.

Ce trio londonien, formé en 2007, est donc composé de d'Andrew Groves au chant et à la guitare (seul membre originel), d'Adam Burton à la basse (depuis 2008) et de Jack Wrench (depuis seulement 2016) à la batterie. Après 2 EPs, il présente ce deuxième album, sorti en septembre 2017.

Arcane Roots, maîtrise la montée en puissance, le crescendo carthatique, l'ascension des émotions. A l'écoute de « Before me » qui démarre l'album, ou des premières mesures de pas mal de titres, on peut penser être tombé sur une pleureuse à la James Blunt qui va nous refiler de la soupe à la guimauve pendant une heure, mais il faut dépasser ce timbre de voix et se poser devant cet océan sonore, prendre le temps de tout appréhender, et laisser passer les titres. Arcane Roots les travaille méticuleusement, les destructure, les hache. Toute l'ingéniosité Arcane Roots réside dans la composition très travaillée des titres, découpés en séries séquentielles hétérogènes, pourtant intimement liées. Comme « Curtains » qui débute comme un Jay Jay Johansson ou un Anohni, avec en premier plan, la voix du chanteur accompagné de choeurs discrets, un simple piano, un rythme trip-hop de base. Après presque 2 minutes, un gros son de synthé envahit l'espace. Une troisième séquence s'enchaîne avec une guitare qui plombe chaque temps, la batterie qui explose, tandis que la voix s'éraille et déraille. Enfin, une dernière séquence electro instrumentale termine le morceau, mais c'est pour mieux enchaîner avec le titre suivant.

On dit parfois que certains albums sont exigeants, alors qu'a priori, une œuvre musicale ne semble pas nécessiter un investissement quelconque de la part de l'auditeur. Mais sans un minimum d'ouverture d'esprit et d'implication personnelle, l'océan sonore d'Arcane Roots pourrait ressembler à des vaguelettes un peu trop pop qui font plouf, alors qu'il s'agit de murs de rock alternatif qui grossissent lentement, submergent l'esprit et inondent les tympans. Comme un tsunami musical.

■ Eric

GIRLS IN HAWAII

Nocturne (PIAS)



Affranchissons-nous de l'histoire et des tentatives d'explications sur l'évolution des Girls in Hawaii pour se concentrer uniquement sur le présent : Nocturne, simplement un prétendant au titre de l'album pop de l'année.

Synthèse de mélodie et de mélancolie, les dix titres nous emmènent dans les hautes sphères de la délicatesse à l'état pur. D'une beauté immédiate et touchante, ces nouvelles compositions allient parfaitement une électro aux sonorités simples et des instrumentations variées d'une grande richesse. Accompagnées d'un chant (parfois décomposé) qui oscille entre timidité et discrétion d'une part et harmonies puissantes d'autre part, elles sont bouleversantes de sincérité et la référence qui s'impose est la plus belle : Radiohead. Le travail d'orfèvre, la qualité des sons, le côté perfectionniste des moindres secondes rappelle la bande de Thom Yorke, cette idée est plus que renforcée à l'écoute de «Cyclo» où les textes sont chantés un peu plus haut. Clin d'oeil volontaire ou non, «Cyclo» est aussi un film qui s'est servi de «Creep» dans sa bande son, participant ainsi au développement des auteurs de OK Computer. Pour le reste, l'étendue des capacités vocales des deux chanteurs agrémentée de quelques effets permet une multitude d'approches et le sentiment de redécouvrir le groupe à chaque titre.

Capable d'aller au fond de ses idées (le superbe et presque progressif «Blue shape»), le combo se laisse parfois dominer par l'ambiance, ça plaira à certains, pas forcément à ceux pour qui les rythmes froids de l'électronique prennent vite trop d'importance («Walk»), personnellement, je préfère quand les apports électro se font par petites touches et viennent habiller des morceaux à la structure bien établie («Indifference»). Au final, même en allant explorer plusieurs directions, en dosant plus ou moins les arrangements, les Girls in Hawaii ne sont jamais loin de la perfection pour ceux qui jugeraient qu'ils ne sont pas déjà parfaits. La plus grande imperfection, c'est donc ce choix d'artwork car c'est loin d'être la plus réussie des oeuvres de Tom Hammick...

Oli

NO MONEY KIDS

I don't trust you (Roy Music)



No Money Kids c'est le duo parigot qui navigue du blues à l'électro. Se revendiquant du mouvement «Do It Yourself», Félix Matschulat (guitare-chant) et JM Pelatan (basse-machines-samples) sont tout de même soucieux d'afficher une esthétique travaillée dans leurs vidéos. Pour cette raison, ils collaborent avec le photographe Djamel Boucly qui façonne leur univers fait de noir et de blanc. Quoi qu'il en soit, les Kids sortent un Ep en 2014. Avec six nouveaux morceaux, l'intégralité de cette première bande est reprise pour faire un album : I don't trust you.

Il séduit rapidement en France comme à l'étranger. Leur musique est utilisée dans l'univers cinématographique que se soit dans des séries (Banshee, The Returned, Night Shift, Goliath) ou dans les films (Misconduct, Baby Baby Baby). Et pour cause, I don't trust you commence sous les meilleurs auspices grâce à une formule qui ressemble en bien des points au blues rock de The Black Keys («Old man», «Rather the Devil») ou au rock d'Hanni El Khatib. Le duo pousse encore un peu la donne en ajoutant une dimension electro bien sauvage. Après s'être chauffé sur un «Vagabond train», No Money Kids balance un rock qui bouge bien. Tourné en live, le clip de «Bullshit» nous plonge dans l'univers du groupe et l'ambiance électrique fait plus qu'envie. Usant intelligemment de la carte du break, le groupe fait sautiller à sa guise son public pour finir par quelques grincements de guitares qui décoiffent les voisins.

Avec «War», No Money Kids change pendant un instant de visage. Plus rien pour secouer le popotin, juste une voix tranquille, voire aérienne, avec un synthé. Petit passage mielleux pour qui veut une douceur pour les jours râpeux. Le titre «I don't trust you» sort du lot avec une intention amusée dans la voix du chanteur. Une ballade au bord de la valse presque murmurée à siffloter le temps d'un tour en bicyclette. No Money Kids ne perd pas le chemin du blues rock et revient ensuite avec quelques titres bien percutants («Man», «Government») pour fermer la parenthèse d'un album qui fait plaisir à s'enfiler dans les esgourdes. Un souffle à suivre de près avec notamment l'écoute de Hear the silence qui s'est posé dans les bacs en début d'année. Miam !

■ Julien



TANG

C'EST LE BATTEUR ET LE CHANTEUR DE TANG QUI RÉPONDENT À NOS QUELQUES QUESTIONS SUR LA SORTIE DE LEUR NOUVEL EP QUI SONNE COMME UN RETOUR APRÈS 5 ANS D'ABSENCE. ET POUR UNE FOIS, CE N'EST QU'UNE SEULE ET MÊME PERSONNE PUISQUE BASTIEN GÈRE AUSSI BIEN LES FÛTS QUE LE MICRO, UNE PERFORMANCE RARE DONT IL N'EST MÊME PAS QUESTION DANS CETTE INTERVIEW...

Vous avez vos 20 ans, c'est quand la fête ?
Tous les jours.

Que s'est-il passé depuis 2012 et Dynamite drug diamond ?
Un nouveau disque dont le titre est And still no sunrise et dans lequel nous avons dévoilé cinq nouveaux titres.

Vous avez donné 3 concerts en 2014, 3 en 2015, 2 en 2016, c'est peu d'activité, un vrai break était inenvisageable ?
Nous sommes vraiment désolés du peu d'activités dont tu parles, mais personnellement on s'en fout un peu. L'explication tient à la paternité, à nos vies professionnelles ainsi qu'à d'autres raisons imprévisibles en lien avec nos familles. Néanmoins il n'a jamais été question de faire un break, car Tang est un projet fondamental dans nos vies, celui qui nous réunit et nous accompagne depuis plus de 20 ans.

En 2012, je terminais ma chronique par «on se délecte de ce Tang cru 2012 en se permettant un gros reproche qui est aussi une supplique : pitié, ne laissez pas six ans entre

deux albums.», il y aura un album l'an prochain ?
Non, ce n'est pas prévu pour l'an prochain malheureusement. Mais, il y aura sans doute un nouvel album qui sortira. Avec tout le respect qu'on doit aux personnes qui apprécient notre musique, si il y en a, ça prendra le temps que ça prendra. On met beaucoup de temps à composer un nouveau titre, c'est vrai. Le processus de composition, d'enregistrement et de sortie est long chez nous. Entre deux chansons, il faut vivre, laisser mûrir. Il faudra être patient pour un prochain album. Mais ça se fera...

Pourquoi être repassé par la case EP ?
C'est un format intéressant avec son côté droit au but. En cinq titres, on a pu concevoir une courbe musicale progressive, variée, intense et aboutie. On y retrouve bien le style du groupe avec quelques évolutions et une impression plus noise, sombre et incisive. Nous sommes contents de cet EP en tout cas.

Vous avez signé chez Uproar for Veneration, le label de Grégory Smets que vous connaissez depuis longtemps, c'était une solution de facilité ?
Pour l'histoire, Greg Smets était déjà présent à un de nos premiers concerts, il y a vingt ans, en 1997. C'est un personnage incontournable qui nous a toujours soutenu. On avait déjà joué dans des concerts organisés par son label mais nous n'avions jamais sorti de disque chez lui. Plutôt que de parler de facilité, je parlerais d'évidence. Il fallait que ça se fasse un jour.

Vous avez également enregistré au Boss Hog avec Clément Decrocq, là encore, c'est la solution la plus simple ?
Oui, effectivement et pourquoi se priver. Quand on enregistre chez Clément, au Boss Hog Studio, on se sent comme à la maison. On y est vraiment à l'aise, Clément nous connaît bien et comprend tout à fait ce qu'on essaie de traduire musicalement. C'est par envie qu'on travaille avec lui.

Vous avez aussi fait dans le local pour l'atwork avec un très joli travail de Pierre C. Philippe, pourquoi lui et comment ça s'est passé?
Là encore, ça s'est fait naturellement, dans la proximité. On se croisait souvent et l'idée de bosser avec un pur illustrateur nous plaisait bien. On est vraiment parti de dessins cette fois ci. Avec Pierre, on s'est vu toutes les semaines pendant quelques mois pour élaborer le visuel. Pour l'histoire, les dessins qui ont servi à l'artwork d'And still no sunrise s'inspirent de photos de séquoias morts qu'il avait prises durant son voyage dans le désert californien.

Le presser en vinyle, c'est quelque chose d'important ?
C'est la première fois qu'un de nos disques sort en vinyle et dans une belle version picture en plus. On en est très fier. On est aussi super content de bosser avec Yannick de Voice Of The Unheard.

Un concert à Lille, un autre qui arrivera en décembre avec Nostromo à Béhune, ça fait peu, non ?
Trop peu c'est vrai... Il n'y aura pas que celle là quand même. D'autres dates se profilent ça et là. Nous jouons à Bruxelles avec Feroces la semaine prochaine. On risque bien de faire une date avec Lysistrata et d'autres avec Robot Orchestra en 2018.

Malgré le temps qui passe, vous avez un son très reconnaissable, vous avez été tenté de le faire évoluer ?
Au fil des albums on a tenté de faire évoluer notre musique en ajoutant sur certains morceaux, des instruments classiques comme le violon ou la trompette. Sur cet EP nous avons utilisé un harmonium indien pour l'intro. Après je suis d'accord avec toi, on a une identité sonore bien trempée et à la fin, du Tang sonne toujours comme du Tang. On fait ce qu'on sait faire.

Gael écrit les textes après l'écoute de vos compositions, vous avez essayé d'écrire dans l'autre sens ... donc faire de la musique à partir d'un texte ?
C'est une manière de faire que nous n'avons pas encore expérimenté mais que nous souhaitons pourquoi pas utiliser. Partir du sens premier du texte pour élaborer une rythmique et une mélodie, une ambiance autour. Pourquoi pas... Jusqu'à présent, Gaël s'est toujours adapté et inspiré des compos yaourt qu'on lui filait, pour écrire les textes. Ils sont donc aussi empreints de l'ambiance musicale développée dans la compo.

La boisson en poudre revient cette année dans les rayons français, vous pensez en profiter ?
Ça serait cool d'en mettre au stand merch de nos concerts. Citron, orange ou passion.

A part cette interview, qu'est-ce que Tang n'a pas encore fait et que vous rêvez de faire ?
Faire un clip vidéo. C'est en cours d'ailleurs...

Merci Bastien et merci les Tang, à très bientôt !
Photo : Yannick Lagier

■ Oli

MELVINS

A walk with love & death (Ipecac Recordings)



Presque un an jour pour jour après la sortie de Basses loaded, les Melvins sortent un double album : A walk with love & death. Le duo Buzz Osborne/Dale Crover se renforce pour l'occasion par la présence du bassiste Steven Shane McDonald (Redd Kross). Le premier volume nommé Death voit l'invitation de Joey Santiago (Pixies), Anna Waronker (That Dog) et de Teri Gender Bender (Crystal Fairy, Le Bucherettes). Conçu pour être la BO d'un film de Jesse Nieminen, la seconde partie se titre Love. En plus de Joey Santiago et Anna Waronker, c'est Tom Hazelmyer (Halo of Flies) qui rejoint les rangs. Le tout produit par Toshi Kasai sous la houlette du label Ipecac (Mondo Generator, Palms, The Young Gods). De quoi faire rêver sur le papier.

«Black heat» et ses 6'41 ouvre Death sur une ambiance brumeuse. Les Melvins bien décidés à ne pas faire dans la demi-mesure nous jettent illico dans les limbes. Le tympo est bas, la voix éloignée et le bad trip est en approche. C'est magnifiquement fait : du pur jus noir Melvins ! Si l'atmosphère est toujours aussi poisseuse sur «Sober-delic (acid only)», la guitare de Buzz Osborne fait quelques merveilles en terme de mélodies. «Euthanasia» prend des allures théâtrales sur la voix du chanteur et termine dans le chaos des grincements de guitare. La dynamique de «What's wrong with you» plus lumineuse (autant que c'est possible pour les Melvins) permet de reprendre son souffle. La respiration n'est que de courte durée. Le climat s'alourdit quand à l'horizon se dessine «Flaming creature» prêt à hanter quelques unes de nos nuits. Death est un disque qui va comme un gant à la formation américaine. Il n'est pas rapide mais sombre à souhait. Un peu comme la mort...

Love est-il l'opposition parfaite. Un câlin tout droit venue des années hippies ? Un message depuis le monde des bisounours ? Le visionnage du trailer du film de Jesse Nieminen est fait pour convaincre du contraire. Sur le premier disque, tous les éléments étaient présents pour plonger dans la noirceur. Love est profilé a priori comme une partie suintant d'un univers bien barré aux tendances glauques. Des dialogues sont bien souvent utilisés en fond pour créer une base d'ambiance qui mène parfois au bord de l'angoisse («Queen powder party») ou de la folie («Street level St Paul»). Les grognements et autres sons electro de «Chicken butt» nous mènent dans les couloirs d'un asile dont on ne sortira visiblement plus. Difficile de garder le nord tant l'univers se fait malsain voir suffocant. L'oeuvre tient de la performance et ce n'est pas la plus lisible pour l'auditeur.

A walk with love & death est comme annoncé un double disque. Love qui n'a rien d'une guimauve est une expérience perturbante et digne des Melvins. Death est un classique qui représente sans nul doute la meilleure partie de ce double album. Pour reprendre les mots de Dale Crover : «A walk with love and death est un monumental, sombre, morose, psychotique voyage mental ! Pas pour les âmes sensibles. Vous allez dormir la lumière allumée après l'avoir écouté».

■ Julien

WHEELFALL

The atrocity reports (Apathia Records)



C'est une sorte de mystère tant la plupart de nos confrères encensent ce troisième album des Nancéiens. Votre humble serviteur doit l'avouer : il a probablement dû louper un truc. Car, malgré de nombreux efforts, rien à faire : ce The atrocity reports continue de lui en toucher une sans bouger l'autre.

Il faut dire que depuis ses débuts, la formation a pas mal bougé, tant au niveau du line-up que du style. On était passé d'un excellent stoner/doom bien groovy à quelque chose de post-everything avec de l'indus et des bonnes idées. Mais à l'écoute de cet opus on se demande vraiment où l'on est tombé cette fois-ci.

La première chose qui frappe est que le groupe a décidé de la faire courte et simple contrairement à ses habitudes. S'enchaînent ainsi plusieurs brûlots métalliques un peu bas du front sans que jamais un riff n'imprime. Les quelques sons électroniques qui se baladent ici ou là n'y changeront rien : on a l'impression d'écouter quelque chose qui se situe entre Korn et The Haunted dans sa période bizarroïde tout en se donnant de faux airs de Godflesh. En somme : plus du néo que quelque chose de sombre ou d'introspectif comme s'en targue la formation depuis des mois.

Tout juste on sautillera effectivement sur «Violence is seduction». Tout juste on se réveillera un peu sur «Compulsions» où les mecs refont finalement ce qu'ils savaient faire de mieux : quelque chose de lourd (cette fois dans le bon sens du terme). Pour le reste, non seulement on s'ennuie autant qu'à l'écoute d'un Lamb Of God sans riffs, mais en plus on a régulièrement l'impression d'assister à un feu d'artifices destinés à donner l'illusion que Wheelfall n'est pas un groupe de métal lambda. Le seuil de tolérance est largement franchi avec «Black bile» et son chant qui se veut tellement original qu'il en devient sénile.

Les Nancéiens font tout pour se construire une image de groupe moderne et futuriste et au vu des chroniques que l'on a pu lire sur cet album ici ou là il faut croire que ça marche. Nous, on est passé a coté. Les histoires d'art total et de concepts c'est bien, mais c'est mieux quand on en trouve pas que dans le communiqué de presse.

■ Elie

LES MARQUISES

A night full of collapses (Ici d'ailleurs)



Trois ans après Pensée magique, un deuxième opus inspiré par le 7ème art, Jean-Sébastien Nouveau s'est illustré en début d'année en dévoilant sa nouvelle œuvre, A night full of collapses. Il y a toujours dans le cœur de ce compositeur des temps modernes et de surcroît multi-instrumentiste (chant, claviers, guitare, percussions, boite à rythmes) une envie de produire une musique inspirée ou faite pour le cinéma. Même si nous ne voyons toujours pas de bande-son de film à l'horizon dans la discographie des Marquises, ce troisième album pourrait (encore) tout à fait en être une. Et c'est bien, comme son titre l'indique clairement, des plages sonores qui célèbrent la nuit et toutes les interprétations qui peuvent en découler comme l'errance, le rêve, le repos, l'amour, le songe, le cauchemar ou l'insomnie, la liste n'est pas exhaustive. C'est à peu près par tous ses sentiments par lesquels nous passons en écoutant les huit titres d'A night full of collapses.

Pour mettre en forme tout ce dont nous venons d'évoquer ci-dessus, Jean-Sébastien a fait appel à un nombre conséquent de musiciens d'horizons divers dont les plus connus sont Matt Elliott de The Third Eye Fondation au chant sur quatre titres, d'Agathe Max (Ofield, Farewell Poetry) au violon, d'Olivier Mellano (Dominique A, Miossec, No Land) à la guitare, de Christian Quermalet de The Married Monk au piano, de Jeff Hallam (Dominique A) à la contrebasse et de son acolyte chez Immune, Martin Duru, aux claviers. Du beau monde pour un résultat, disons-le, absolument sublime faisant penser autant aux travaux à la fois satinés et rugueux de Dale Cooper Quartet & The Dictaphones qu'à la maîtrise du silence et de l'harmonie rampante de Bohren & Der Club Of Gore. Et si comparaison il faut faire avec des compositeurs de BO, la note du dossier de presse nous indique volontiers Angelo Badalamenti et son «Twin Peaks» réalisé par David Lynch. La nuit... oui, c'était évident.

Malgré l'intention portée par son géniteur de donner un caractère unique à ses œuvres, Les Marquises garde par moments certains propos entendus dans ses précédentes productions comme ses motifs répétitifs hypnotisant («Vallées closes», «Lament», «Following strangers»). Pour le reste, le Lyonnais s'applique à orner sa marche somnambule en passant aisément d'une pop jazzy étincelante («Feu pâle») à des d'ambiances tantôt glauques, tantôt mystérieuses («A forest of lines», «Des nuits») pour varier les plaisirs. On ne saurait trop que vous conseiller d'explorer (de nuit, de préférence) cet album appliqué qui appelle sans détour à l'exaltation profonde des sens.

■ Ted

LA TAF ET OTMAPP PRESENTENT

WEEK-END SAUVAGE #10

MONTPELLIER

VENDREDI 08/12

GBH

BROMURE

SQUELETTE

1984

KCUF FACTS

RAT-ZINGER

DJ DISAGREE

SAMEDI 09/12

LA SOURIS DEGLINGUEE

P38

CHARGE 69

WARRIOR KIDS

SHOOT THE DOGS

SECRET PLACE

WWW.TOUTAFOND.COM

* POUR ACCÉDER AUX CONCERTS DE LA SECRET PLACE ADHÉSION DE 3€ / ANNÉE

SECRET PLACE - 25 RUE SAINT-EXUPÉRY - 34430 SAINT-JEAN-DE-VÉDAS - 09 64 00 87 11

TOUT A FOND SINCE 1996

Hérault

Occitanie

sacem

THE PSYCHOTIC MONKS

Silence slowly and madly shines (Alter. K)



Autant vous l'admettre tout de suite, parce qu'après tout l'objectivité dans cette discipline on s'en fout : il s'agit de l'album de rock le plus excitant que votre humble chroniqueur ait eu l'occasion d'écouter depuis un bail. C'est la gifle qui sors de nul part. Et française avec ça la gifle, madame !

The Psychotic Monks c'est un quatuor joyeusement barré et talentueux qui a sorti son premier album en avril dernier (et qui est honteusement passé sous nos radars). Et il y aurait fort à parier qu'on a pas fini d'entendre parler d'eux dans les années qui viennent sur la scène hexagonale.

Silence slowly and madly shine, non content d'avoir un titre superbe, est un incroyable maelstrom d'influences aussi improbables que magnifiques. On sera bien obligé, pour vous lâcher une étiquette, de vous dire qu'on parle ici de Stoner Rock. Mais ce serait quand même méchamment réducteur tant les moines empruntent à Mudhoney, à Ty Segall ou aux Thee Oh Sees, aux Pink Floyd ou aux Stooges.

On sent également une patte à la Nick Cave dans la construction d'un univers aussi intriguant que passionnant. Le groupe déborde de créativité et d'idées, ça transpire par absolument tous les pores d'une prod aussi granuleuse et puissante qu'équilibrée.

Possédés par la fuzz, le grunge et les nappes à la Richard Wright, les mecs ne s'interdisent rien et pourtant maîtrisent tout du début à la fin. De la poésie discrète mixée avec une énergie folle. Une propension au progressif doublée d'une efficacité à toute épreuve. Une brutalité sauvage accompagnée d'un romantisme classe. L'écoute de Silence slowly and madly shine est une aventure en soi. On ne s'emmerde pour ainsi dire jamais dans ce récit séquencé en quatre parties distinctes et qui s'avale pourtant d'une traite.

Quelques passages transcendent totalement, comme le magnifique et touchant « When I feel » (allez checker la version acoustique sur Youtube) ou le redoutable et écrasant « The bad and the city solution ». Les musiciens sont excellents en tout point et servent leur propos jusqu'au bout. Dernière chose assez rare pour être remarquée également : les Psychotic Monks savent faire parler leur talent sans en faire des caisses, comme en témoigne la sobre pochette de l'album.

L'occasion - en attendant de les voir sur scène (de nombreuses dates programmées un peu partout) ou un éventuel deuxième album - d'aller réécouter les deux précédents EPs du groupe, qui annonçaient déjà l'avènement d'un groupe singulier et passionnant. Nous, on va surveiller ça de très près !

Enjoy beaucoup !

■ Elie

TRUST

Live Hellfest 2017 (Verycords)



Au printemps 2011, Trust avait subitement mis un terme à sa reformation sans honorer les concerts à venir dont une prestation programmée le samedi 18 juin au Hellfest. 5 ans plus tard, on a le droit à une re-re-formation avec un nouvel arrêt au Hellfest et le samedi 17 juin 2017 à 19h, la bande à Bernie Bonvoisin monte bien sur la grande scène de Clisson sous un beau ciel bleu et la tête protégée par son bob fétiche (Bernie a bien fait d'éviter une carrière dans la mode).

Tu n'étais pas au festival de l'enfer ce jour-là ? Voilà un DVD pour vivre le truc. Tu y étais ? T'as donc enchaîné les shows et t'as peut-être cru bon faire une pause bière/bouffe pendant que les vieux briscards attaquaient leur show, voilà un DVD pour revivre le truc. Alors ce DVD (ou le CD puisque tu as les deux versions disponibles) t'offre une vue imprenable sur la scène (les images captées avec la caméra sur l'énorme bras sont top) et un son ultra propre.

Le set commence avec un titre inédit intitulé «L'Archange» dont on retient rapidement une partie du refrain (Ni dieu ni maître) mais dont le reste des paroles doit être sacrément compliqué car Bernie lit ses propres textes sur les retours (et pas que pour cette chanson)... Morceau assez punchy avec une belle partie de guitare qui est l'occasion (pour moi) de découvrir le petit nouveau dans le line-up à savoir Christian très à l'aise derrière sa batterie (le gars semble ne pas suer !). On passe en terrain connu avec «Marche ou crève» où les deux capitaines de navire vont faire un tour au milieu du public grâce à l'avancée de scène, Nono s'éclate, le public massivement présent aussi. Ce n'est qu'après le quatrième morceau (le toujours exellent «Au nom de la race»), que Bonvoisin lâche un «bonsoir» et échange un peu avec le public, s'il est plus loquace d'habitude, c'est que son temps de parole n'est pas limité comme ce soir où le groupe n'a qu'une heure de scène. Un autre titre est inédit, c'est «Démocrassie», assez blues rock, pas vraiment hard, pas vraiment punk, la seule liaison avec le passé ce sont les textes engagés, car pour le reste, ça joue tranquillou. On arrive vite à «Antisocial» qui devra être recommencé (comme à chaque fois ?) histoire de faire un peu plus hurler le Hellfest. Le tube est chanté en partie par le public (normal) mais du coup pas par Bernie, et ça, ça passe assez mal (sauf si tu gueules les paroles toi aussi), ce n'est pas forcément leur meilleure version.

Comme on a à peine 9 titres pour ce show, on a le droit à un bonus, en l'occurrence le «Antisocial» capté à Strasbourg (pour les Artéfacts) où le groupe a joué avec Anthrax en français et anglais. Et c'est tout. Pas de docu, pas de making of, pas d'images backstage, rien, nada. 1h et quelque de musique et basta. C'est donc un choix curieux quand on sait que Trust envoie une bonne grosse quinzaine de titres sur près de heures de concert quand ils ne sont pas en festival. Mais certainement qu'un DVD intitulé «Trust au Chato'do» ou «Trust au Moulin» risquait d'être moins percutant qu'avec la marque Hellfest et je ne parle même pas d'un «Trust live à Hérouville», «Trust live à Longuenesse» ou encore un «Trust live à Equeurdreville» carrément pas vendeur sauf que la set list et l'interprétation aurait peut-être était en béton armée avec «Police-milice», «On lèche, on lâche, on lynche», «Certitude... Solitude...», «Le mitard»...

■ Oli



INTERVI OU : GRIT

GRIT EST UNE DES SENSATIONS DE L'ANNÉE, SES 3 EPS ONT FAIT MOUCHE ET L'ENSEMBLE FORME UN BIEN BEL ALBUM PROPOSANT UNE LECTURE DIFFÉRENTE D'UN SIMPLE ASSEMBLAGE. ON A DEMANDÉ À MARCUS ET SA BANDE DE FAIRE DES CHOIX, PARFOIS IMPOSSIBLES, DANS CETTE INTERVI OU.

Motivation ou courage ?
On peut dire que de se lancer dans une carrière dans la musique prend du courage, mais dans l'état actuel de l'Industrie, il est plus question de motivation et de persévérance.

Solo ou combo ?
L'union fait la force, avoir une équipe de gens motivés permet la complémentarité. Combo.

EP ou LP ?
Le format importe peu, ce qui comptera toujours, c'est

la musique, l'intention, le message. Le format aide à véhiculer le message.

Digital ou vinyle ?
Vinyle. Bien qu'on soit totalement en accord avec notre époque et que le digital nous permette d'atteindre un public plus large, la texture, le son et le packaging du vinyle restent tout de même inégalés.

Greasy Records ou vrai label ?
Joker.

The tale of Gary Goodmann ou Family tree ou Head's up ?
Haha... ce serait un peu comme choisir entre ton fils ou ta fille. Les trois, car ils représentent un tout et racontent une et même histoire.

Tête d'enclume ou arbre palindrome ?
Tête de palindrome et arbre d'enclumes... haha. L'un est plutôt coup de gueule, tandis que l'autre retrace le relationnel au sein d'une famille.

«Time out» ou «Divided by one» ?
Ça dépend de l'humeur, «Divided by one» pour les moments de doute, de questionnement, et «Time out» pour les moments de certitude et de détermination où l'envie d'aller de l'avant prend le dessus.

Baby Chaos ou Ash ?
...

Animal as Leaders ou Queens Of The Stone Age ?
Très difficile de choisir. Ça va dépendre des gars dans le groupe. Les deux sont quand même de grosses influences directes ou indirectes sur la musique de Grit ou sur la musicalité des membres.

Monty Norman ou John Williams ?
John Williams.

Magma ou fusion ?
Magma.

White Ayrad ou Lunar Experiment ?
Joker.

L'international ou La Maroquinerie ?
Les deux salles ont leurs vibes propres, et des supers équipes d'accueil. Mais à choisir, le coeur balancerait vers La Maroq'.

Death By Chocolate ou Welshly Arms ?
Deux groupes monstrueux qu'il faut à tout prix découvrir si vous ne connaissez pas. Deux groupes qu'on remercie infiniment de nous avoir invités à jouer en plateau avec eux, il serait impossible de choisir.

Allemagne ou New York ?
Jusqu'ici l'Allemagne nous a vraiment bien accueilli et le public s'est montré très réceptif. New York arrive à grand pas et on a hâte d'en découdre avec le public américain !

Spotify ou Deezer ?
Au sein du groupe il y a de tout, mais une préférence pour Tidal quand même... Réponse hors sujet mais honnête !

Facebook ou Instagram ?
Facebook pour les news officielles, et Instagram pour le journal de bord.

Merci Marcus, merci Grit et merci Elodie (Him Media).
Photos : DR

Oli



POGO CAR CRASH CONTROL

Pogo car crash control
(Panenka Music / Wagram)

Originaires de Lesigny dans le 77, les Pogo Car Crash Control (ou P3C pour les intimes) perpétuent la tradition d'un punk-hardcore rageur, entêtant et entraînant. Leur éloquence est à l'image de la torpille sonique que représentent leurs six titres et de l'artwork qui conditionne ce premier EP. En effet, dans leur imagerie, il est beaucoup question de tranchage de membres (des doigts sur la pochette, une tête dans le clip de «Paroles/ M'assomment») avec une spécialité pour le sectionnage de tympans. Leurs textes se parent d'une impertinence scandée et hurlée en français, qui d'ailleurs n'est pas toujours très audible, mais également d'un humour bien placé que l'on retrouve dans leur clip-vidéo fait maison. Ce jeune quatuor commence sérieusement à se faire un nom sur la scène française et européenne, en témoignent leurs pelletés de dates et participations à de grands festivals de renoms (Rock En Seine, Paleo Festival, Printemps de Bourges, Francofolies De La Rochelle.), et si tu souhaites découvrir les rejetons de Cobra (mais pas que !), fonce donc écouter cet EP éponyme qui devrait être suivi dans la logique des choses d'un LP prometteur.

Ted



ANGEL FALL

L'empreinte
(Autoproduction)

Une vague de douceur te submerge quand tu te lances dans l'écoute de ce nouvel album d'Angel Fall qui nous revient après 10 années de silence. Des sons clairs, une voix qui sait manier les aiguës et qui se présente d'abord en français, une production ultra léchée et surtout une chaleur qui se dégage des baffles charment très rapidement celui qui se plonge dans L'empreinte. Aussi à l'aise avec l'anglais ou avec des structures plus rock, les Franciliens amalgament plusieurs courants (trip hop, prog, psychédélisme, pop, électro, rock...), activent plusieurs références au passage d'un morceau à l'autre (Radiohead -d'ailleurs plus sur les titres en français qu'en anglais-, Archive, Portishead, Exsonvaldes...) et réussissent à garder une ligne directrice identifiable malgré l'écart qui peut exister entre une distorsion excitée et un sample électro lancinant. Outre le chant, médiateur évident entre les différentes aspirations des musiciens, Angel Fall met en avant une forme de poésie, dans le son, dans les textes, dans l'image, partout le groupe propulse des sentiments sans retenue, allant au fond de leurs idées et si on ne les partage pas toutes, elles donnent beaucoup de couleurs à cet album solaire.

Oli



SPOUT BIG SPACE

Less melody
(Autoproduction)

« Parce que l'espace est infini et avant le Big Bang, il y avait Spout Big Space » comme ils le disent eux-mêmes. La naissance de l'univers, pardon, de ce groupe bruxellois commence en 2014, et se concrétise avec la sortie de Less melody en 2016. 4 morceaux rock et vitaminés, pêchus, joyeux comme The Hives ou The Fratellis et une ballade bien sympathique en bonus track. Quand certains groupes de Brit rock vous construisent un album autour d'un single et le remplissent de titres fades comme de la bidoche bouillie, les Spout Big Space préfèrent offrir 5 très bons titres rock avec toujours l'arrangement, la mélodie, le refrain, le p'tit truc qui accroche l'oreille. Mais Spout Big Space travaille aussi son visuel, et après avoir mis en clip dans des mises en scènes débridées 3 titres de ce premier EP, voilà qu'apparaissent cet été 2 nouveaux titres, « Keep going » et « Big red machine », avec une orientation plus garage, plus mordante. Oh ça sent le prochain album tout ça ! Spout Big Space remplit très bien l'espace sonore et visuel et après l'attrayante galaxie Less melody, on attend donc avec impatience la fin de l'année 2018 pour en découvrir une nouvelle.

Eric



TOMBOUCTOU

Ceiling coast
(Atypeek music / Carogna Records)

Comme son nom ne l'indique pas, Tombouctou est 300 % lyonnais : artwork by Gaëlle Loth (artiste peintre), mixage by Yann Van Eijk (batteur de Résilience) et enfin Cocrelle (voix), Melloul (batterie) et A.C (guitare). Actif depuis 2015 le trio sculpte une noise incisive, l'entrée en matière est radicale «Headed body» et son percutant plan guitare/batterie syncopé saisit l'attention, la suite : riffs rêches, mélodies dissonantes, batterie brute de décoffrage et chant schizophrène rappelant dans le timbre et l'utilisation celui de Julie Christmas, difficile alors de ne pas évoquer Made Out Of Babies voire Impure Wilhelmina sur «Dinner», mais réduire Tombouctou à un ersatz des New-Yorkais ou des Suisses serait irrespectueux, car si certaines similitudes sont flagrantes sur la forme, l'ADN des frenchies est assurément indie-noisy et non post-hardcore, elle renvoie davantage à Babes In Toyland, Come ou Sonic Youth surtout quand il s'agit de planter des mélodies retorses entre deux assauts noisy («Nail», «Wingbeat» et «Pedalo»), Ceiling coast est une œuvre tourmentée remplie d'émotion et de sensibilité, une belle surprise à condition de s'immerger pleinement.

Stephan



WE STOOD LIKE KINGS

USA 1982
(Kapitän Platte / Dunk!Records)

Pas évident de chroniquer ce double album de We Stood Like Kings car les Bruxellois sont des spécialistes de la mise en musique de films muets, ici, pour pouvoir ressentir toute la force de leur USA 1982, il faudrait pouvoir regarder le documentaire «Koyaanisqatsi» en même temps puisque c'est leur source d'inspiration. Heureusement, on peut profiter de leur talent en fermant les yeux et se laisser emmener sur leur terrain de jeu, avec ou sans les images de l'évolution technologique dépeinte à l'époque par Reggio. La présence d'un piano au sein du quatuor apporte à la fois de la limpidité et de la force et sa relation avec la guitare électrique est sublimée par les percussions («Nuages»). Ce post-rock n'est pas si cinématographique que tu pourrais le croire, ici, on n'a pas de samples et énormément de temps longs, l'histoire ne subit que peu de rebondissements et de moments stressants (la superbe fin de «Night owl»), le groupe installe donc ses ambiances tranquillement en variant son propos évitant de répéter les mêmes phrases jusqu'à leur implosion. USA 1982 est un travail titanesque sur lequel il faudrait passer des heures et des heures pour lui rendre hommage dignement, si tu veux écouter un autre post rock que celui des Mogwai et GY!BE, fonce sur WSLK.

Oli



JEAN DU VOYAGE

Mantra
(Jarring Effects)

Après un prometteur The closest EP sorti il y a presque quatre ans chez les spécialistes des sons hybrides Jarring Effects, le beatmaker Rochelais Jean Du Voyage a depuis délivré son premier long format : Mantra. Nourri de ses différents voyages, dont l'Inde qui parsème ses influences au gré du disque, à commencer par son titre, son géniteur propose dès ses premières mesures sa propre formule mystique à base de plages souvent downtempo toutes aussi différentes les unes que les autres. Et c'est justement ce qui fait la force de ce premier LP à la sensibilité prononcée : qu'ils soient instrumentaux ou pas, ses morceaux peuvent autant évoquer la grâce d'un Chapelier Fou comme l'élégance d'un Nicolas Jaar, tout en faisant penser aux voyages sonores d'Hugo Kant. Car il s'agit là en l'occurrence d'une véritable expédition chaleureuse dans laquelle on se laisse porter assez aisément par la plénitude qu'il dégage. Si le pouvoir du son existe, Jean Du Voyage ne fait que le confirmer avec son Mantra.

Ted



DAY WAVE

The days we had
(Fiction Records / Harvest Records)

Motivé par les bons échos de ses deux premiers EP, l'Américain Jackson Philips aka Day Wave continue de tracer sa route au sens propre comme au figuré, vu le nombre de kilomètres qu'il parcourt à travers le monde pour défendre son premier LP, The days we had. Son rythme soutenu n'est pas vraiment à l'image de son indie-pop onirique conçue pour accrocher avec une certaine promptitude les petites oreilles affûtées avides de mélodies planantes et aériennes. La diffusion de ses ondes est parfaite pour oublier le présent, s'évader encore et toujours, voir le passé et le futur en même temps sous une myriade de belle harmonies célestes inspirées par, là également, une foultitude de groupes qui ont débroussaillé le chemin de la dream-pop (de The Cure à DIIV en passant par les incontournables Wild Nothing). Revers de la médaille : à trop vouloir enchaîner les sorties, ce premier disque vampirise de manière évidente Headcase / Hard to read sorti l'année dernière (et chroniqué dans les pages de notre n°28), nous procurant même le sentiment qu'il frôle le plagiat à certains moments. Ceci étant dit, cela n'enlève en rien le talent du garçon pour propager son vague à l'âme en musique.

Ted



THE SHIVER

Adeline
(Autoproduction)

Dans la série des chanteuses à voix claire et plutôt soprano sur une base métal, ce sixième album du groupe italien The Shiver se démarque singulièrement de la meute. Ici, pas de chanteuse qui arbore un look reine des neiges en mode Walking Dead entourée de musicos au look sauvageons (Game Of Thrones tribute), qui balancent un métal symphonique surchargé d'effets nappes/violons/chœurs, portant une frontleader qui oscille chant lyrique continu avec chuchotements mielleux. Certes, Faith, chanteuse de The Shiver, impose ses envolées appassionato entrecoupées de passages plus piano, mais pas (trop) de surenchère sonore. Idem pour la section guitare basse batterie (respectivement, Matteo Menichelli, Mauro Morris Toti et Fransesco Finch Russo) qui propose un rock métal incisif et mélodique, et qui sait alterner les tempos et les ambiances. La page facebook du groupe définit son style comme du nu dark - rock, un style que je ne connaissais pas, à toi donc de te faire une idée. En conclusion, on reste dans la lignée des Within Temptation, ou Evanescence, mais avec (un peu) moins de fioritures.

Eric



KLOGR

Keystone
(Zeta Factory)

Ceux qui connaissent Klogr ne seront pas étonnés mais le line-up a encore changé depuis Make your stand, une nouvelle section rythmique vient donc poser un cadre sur les compos de Rusty et son comparse PQ (le genre de surnom qui fonctionne plus en italien qu'en français) car sur Keystone le chant et la guitare sont bien plus mises en avant que la basse et la batterie. Comme le timbre du leader n'est pas exceptionnel, ce sont les riffs et quelques envolées qui sauvent quelque peu cet opus qui tourne un peu en rond. La prod' de David Bottrill (Tool mais aussi Smashing Pumpkins, Soen, dEUS, Staind, Coheed and Cambria...) ne se ressent que sur les titres les plus aventureux (et intéressants) comme «Something's in the air» ou qui rompent avec la tonalité d'ensemble comme «Dark tides». Des moments trop rares dans un Keystone monolithique où les mélodies se ressemblent et surtout où je ne retrouve pas l'esprit prog' et aérien entrevu sur le précédent EP. Malgré un superbe emballage, une équipe technique de haute volée et une certaine expérience, Klogr ne parvient pas à nous faire décoller, dommage.

Oli



1=0

Coeur
(Quixote R.P.M.)

Désormais bien installés dans la cour des groupes de rock aux textes français à coup d'EPs, en veux-tu en voilà, les 1=0 poursuivent donc leur aventure avec Cœur, un 5-titres qui reprend une formule, par moment un peu trop remâchée, que l'on connaît bien par le biais d'anciennes gloires du genre comme Diabologum et Experience, mais nous rappelant également de nouvelles telles que Bruit Qui Court. Cette formation guidée par le verbe tranchant et la poésie aigre-douce d'Ali Veejay devient vraiment intéressante quand les cordes (basse et guitare) s'émancipent. Ainsi Cœur prend de l'ampleur quand il délivre son titre éponyme avec cette basse si vibrante et jouissive et ses guitares à la fois dissipées et volatiles qui font de lui le moment clé de ce disque. 1=0 a toujours eu de brillantes intentions, une hargne et une désolation comme peu savent les exprimer, et le confirme (encore une fois) avec ce nouvel EP renforçant encore plus son identité, sans toutefois s'éparpiller maladroitement. Comme si les membres d'1=0 n'étaient plus capables de fuir la bête qu'ils ont créée de toute pièce. Il semblerait même qu'ils la confrontent, si l'on en croit leur jolie pochette en couleur cette fois-ci.

■ Ted



THE QUILL

Born from fire
(Metalville)

Si c'est une institution en Suède, The Quill est assez méconnu par chez nous, les amateurs de stoner feraient pourtant bien de se procurer ce huitième opus de la bande de Magnus Ekwall, le chanteur responsable de la création du groupe est d'ailleurs de retour avec ses potes après un break de 10 ans, certainement que Roger Nilsson (également passé à la basse chez Spiritual Beggars ou Arch Enemy) l'a convaincu de revêtir le bleu de chauffe pour nous abreuver de complaintes déchirantes qui s'acoquinent parfaitement avec les lacérations de la guitare. Avec une telle carrière, les gars n'ont plus rien à prouver et font simplement le stoner qui leur plaît, un rock lourd et bien envoyé, pas aussi fouillé que l'artwork et aux intentions assez pures et lisibles. Lesquelles ? «Electrical son» Born from fire, avec ces titres et paroles (piste 8), tu comprends, la chaude énergie du feu, la puissance de l'électricité, des riffs qui lézardent l'atmosphère, des rythmes plus précis que massifs et un chant caméléon qui se fond dans le décor, que celui-ci se fasse plus pop, plus psychédélique ou plus lourd. The Quill enquille les bons titres avec facilité et assure, sans surprise, à la suédoise.

■ Oli



RUFUS BELLEFLEUR

Electricity for the coliseum
(Ghetto Gator / L'autre distribution)

Rufus Bellefleur est à la musique ce que l'ornithorynque est au monde animal : une sympathique incongruité que l'on prend plaisir à suivre, avec curiosité et amusement. Pour ce troisième album, Rufus (Julien Cassarino), notre red neck préféré part à la ville avec toujours sa même bande de déglingos : Doctorus (Youssef Dassouli) surtout au banjo, Girl 1 et 2 (respectivement Bérangère Sentex et Caroline Petriz) notamment aux chœurs, et Leonard Skullhead (Laurent Bechad) à la batterie. Cette troisième faille spatiotemporelle nous emmène en 1929 : industrialisation, urbanisation, années folles, krack boursier, depression. Mais ne t'attends pas à un cours d'Histoire ennuyeux, Rufus découvre ce monde à travers son regard décalé et son univers déjanté. Musicalement, la bande originale de cet épisode est toujours aussi éclectique : Hip-hop, folk, rock, funk, avec des morceaux de brass band délicatement disséminés. Pour un avant-goût de l'aventure, check le clip « Iron snake », un cross over entre les temps modernes de Chaplin et un rock bien gras du Bayou. Ah il va y en avoir de l'Electricity for the Coliseum, mais ça va pas être du 110 V, ça va être du pétage de fusible à tous les étages.

■ Eric



REPTIL

Throne of collapse
(Razor Music)

Obtenir des infos sur Reptil est assez difficile, surtout pour moi qui ne parle pas l'allemand. On sait seulement qu'ils viennent d'Outre-Rhin, apportent une ambiance apocalyptique style Mad Max en concert, servent des clip hauts en couleur (avec pour celui de «Reptoil inc.» un petit goût de Matière noire) et ont créé leur propre label pour sortir ce premier album Throne of collapse. La base de leur musique est un métal industriel assez sombre dans la lignée de Marilyn Manson mais les réduire à cela serait trompeur car les Teutons sont capables de casser cette image («One world, one nation» est une ballade acoustique !), de varier les plaisirs en intégrant de l'électro («Reptoil Inc.»), des parties très instrumentales («Irreversible», «Beyond») et quelques gueulantes ... pas toujours efficaces («Soulride»). Véritable creuset où fusionnent les influences des 30 dernières années de l'indus (voire de l'EBM), Throne of collapse est parfois déroutant mais assez excitant, à l'instar du titre éponyme qui laisse s'opposer rythmique binaire terre à terre et envolées lyriques d'arrangements à cordes, bidouillages mécaniques et chant mélodieux désabusé. Ça ne doit pas être évident à dégoter par chez nous mais ça vaut le coup d'oreille.

Oli



CHROMB!

1000
(Dur Et Doux / Atypeek Music)

Encore un de ces groupes qu'il est bien difficile de caser dans une catégorie prédéfinie : Jazz-fusion ? Rock expérimental ? Math-rock ? Rock avant-gardiste ? Rock bruitiste ? Rock progressif ? Électro-punk ? Bande originale de film ? Le label Dur et Doux (ICSIS, PoiL, L'Effondras) est coutumier du fait avec son catalogue de musiciens qui font fi des barrières musicales en prenant soin de toujours faire en sorte de mettre incessamment nos oreilles et cerveaux au supplice. En revanche, pas de problème pour définir ce troisième album de Chromb! par des mots : alambiqué, vertige, foutraque, inventif, désarçonnant, balèze, labyrinthique, sensoriel, aventureux, magique, drôle, planant, incroyable... La liste est interminable comme le nombre d'idées gravées sur cet album réalisé avec finesse et brio, à l'image de formations ou artistes aussi talentueux dans la libre expression sonore tels que John Zorn, King Crimson, Melt Banana, Secret Chiefs 3, Pryapisme ou PoiL. Avec cette sortie, Chromb! tape dans le 1000...

Ted



ENTER SHIKARI

The spark
(PIAS)

Ok, je n'ai pas écouté Enter Shikari depuis au moins 5-6 ans mais si on m'avait fait écouter ce The spark en blind test, je n'aurais jamais (mais vraiment jamais) pu reconnaître le groupe fusion ultra vénèr qui amalgamait la crème des tendances électroniques avec son hardcore explosif. En 2017, il ne reste presque rien de tout cela (à peine un poil d'excitation sur «Rabble rouser» qui au final sonne assez putassier tant il surfe sur des sonorités à la mode), pas la moindre étincelle de rage. Par contre on bouffe de l'arrangement et des effets histoire de bien cacher les vilaines guitares qui pourraient faire un peu trop de bruit et couvrir le petit piano tout mimi qui diffuse sa si jolie mélodie. Mais putain les gars, où sont vos couilles ? Les mecs n'ont peur de rien mais s'essayer à de la pop so british avec des restes de flow pulsé et du miel plein les dents bien limées, ça ne fonctionne pas. Et qu'on ne me parle pas d'avant-garde ou de contre-pied générationnel, c'est juste totalement foiré. Les gars, si c'est une blague, c'est pas drôle, il sort quand votre vrai nouvel album ?

Oli



DOMINO AND THE GHOSTS

Tsuriai
(Autoproduction)

C'est toujours compliqué de prendre en route quelque chose que l'on n'a pas suivi...With decay...and no compassion sorti en 2012 et chroniqué ici même ne m'avait pas croisé, alors afin d'aborder comme il se doit ce nouvel EP de Domino And The Ghosts qui annonce une nouvelle trilogie 5 ans après la première, j'ai procédé à une petite séance de rattrapage avant d'écouter celui-ci. Le précédent EP était facile d'accès et l'attrait immédiat avec des compositions quelque part entre Medication et Gone Is Gone qui m'ont séduit avec ce côté un peu gras et lourd enveloppé dans des mélodies stoner-rock. Sur Tsuriai la qualité du travail transpire et la prod est léchée mais le propos s'est considérablement ralenti, plus introspectif et ambiant le trio messin a opté pour davantage de finesse et d'aérien, seul « The best part » à l'étroit semble vouloir sortir du rang, le problème c'est que ça ne décolle pas, Tsuriai handicapé par son format (autoproduction oblige) reste au sol, autant «Down» aurait pu ouvrir les hostilités et «Thinking of you» les clôturer sur un long format avec des titres plus pêchus autant là ils plombent ce premier volet censé donner envie d'écouter la suite, c'est ballot !

■ Stephan



BLACK STONE CHERRY

Black to blues
(Mascot Records)

On pensait les Black Stone Cherry perdus pour de bon après un insignifiant Kentucky, les voilà revenir en grâce grâce à un EP de reprises de standards de blues. Des titres qui ont fait l'histoire de la musique américaine en établissant une base solide pour permettre au rock de se développer. Parmi ces héros, le groupe semble vénérer un peu plus Muddy Waters et Willie Dixon (parfois avec Howlin' Wolf) et paye son tribut aux King (Freddie et Albert). Ce n'est pas une idée neuve, ces titres ont déjà été rejoués par un paquet de monde (Popa Chubby, John Mayall, Rolling Stones, Cream, Jimi Hendrix, Chuck Berry, Eric Clapton...) mais rarement avec autant de gras autour. Il n'y pas à dire, le son Black Stone Cherry colle bien à ces compositions, là où les gaillards semblaient avoir perdu l'inspiration, jouer des valeurs sûres semble les avoir libérés et leurs interprétations pas si sages valent vraiment le détour. On a du groove, on a du gros son, on a de la mélodie musclée, bref, on retrouve tout ce qu'on aimait chez les Ricains, on espère que cette plongée dans leurs racines leur redonne le goût du travail bien fait et authentique.

■ Oli

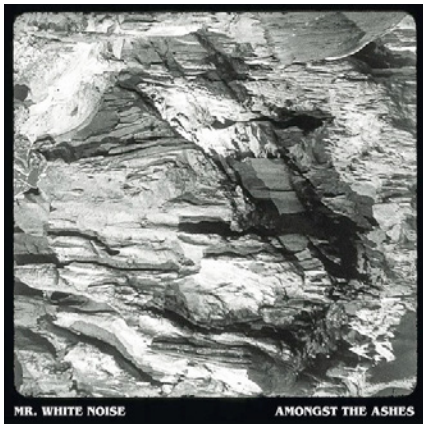


THE MOORINGS

Unbowed
(Mast production)

La culture celte est vaste, bien plus vaste qu'on ne le pense. Au-delà des évidents pays anglo-saxons, du Commonwealth, voire du nord de l'Espagne, elle a également atteint l'Alsace et même plus précisément la ville de Sélestat, avec un digne représentant : The Moorings. Après déjà 2 EPs, sortis en 2011 et 2014, et 1 live unplugged à la Cigale, ce quintet propose 12 nouveaux titres avec Unbowed, qui sent le bois, le cuir et la bière des vieux pubs irlandais. C'est d'ailleurs sûrement la bière et le vieux whisky qui semblent être le carburant du groupe, tant il en est souvent question (« Another drinking wound », « Drink up fast », « Ice cold jar of whiskey »). Mais il ne faut surtout par réduire The Moorings aux chansons à boire, Ils font dans le folk celtique avec des petites pointes plus rock voire punk, dans la parfaite lignée deThe Pogues ou Dropkick Murphys. Rajoutons qu'ils osent également le chant en français (notamment une reprise d'« Amsterdam »), et ont déjà pas mal usé les scènes (partagées d'ailleurs avec les deux précédemment cités, mais aussi The Dubliners). De sérieux challengers dans leur catégorie. A voir, à boire, à écouter.

■ Eric



MR WHITE NOISE

Amongst the ashes
(Autoproduction)

Charmé par les trois titres de Mr White Noise sur son premier EP, je pensais que le groupe passerait directement à l'étape album... Non, il a préféré enregistrer trois nouveaux titres, en version «live» avec Pascal Ianigro (Ludwig Von 88, One-Way Mirror, Hint...) qui offre au son un meilleur rendu même si parfois le mix donne trop d'importance au chant. «Seulement» 3 titres mais une vingtaine de minutes de musique (et si les morceaux sont très étirés, ils ne trainent jamais en longueur), toujours très rock, toujours partagé entre stoner et grunge, toujours aussi insaisissable puisque capable de se poser en douceur avec des passages aérés sans guitare («Dime len»), de faire rugir des saturations lourdes («Permanent midnight» au final très Nirvana) ou d'aligner des séquences répétitives et entêtantes («Rapture»). S'il aime brouiller les pistes, Mr White Noise n'en a pas moins de la suite dans les idées puisque du début à la fin on retrouve sa touche de par le timbre de Valentin et l'ambiance pluvieuse mais accrocheuse. Amongst the ashes témoigne de la progression du trio qui peaufine son style et affine son identité. Finalement, même si cela reste des préliminaires, pas de quoi s'en plaindre !

■ Oli



BILLIONS OF COMRADES

Rondate
(Black Basset Records)

Issus depuis 2011 de la scène électro-math-rock bruxelloise, les Billions Of Comrades ont libéré la bête Rondate il y a un an, soit un EP de 7 titres produit par Gil Mortio de Joy As A Toy. Petit retour sur cette sortie un tantinet barrée qui provoquerait pas mal de tics nerveux au commun des mortels tant le quatuor livre une œuvre indomptable et aux couleurs multiples. On ne peut pas reprocher aux Belges de tenter des choses, d'expérimenter leurs nouveaux matériels (synthés, effets) sur leurs plages rock, de maniérer leur chant, de vouloir tout simplement créer leur propre identité, de se sentir unique en quelque sorte. Sauf que quand vous faites le bilan de ce disque, aussi court que 35 longues minutes, son unité est sérieusement anéantie. Autant des titres comme «Minor», «Rondate» ou «Moak» sont de totales réussites, autant d'autres sont d'un ennui profond («Echidna», «Sheval»), certaines paraissent même hors propos (comme l'interlude interminable de «Posse»). Et c'est encore plus frustrant de s'entendre dire en l'écoutant qu'on a cette fâcheuse impression d'avoir affaire à une compilation de groupes ayant enregistré durant une même session studio.

■ Ted



AÑA

Never
(Les Mistons Distribution)

Cette année 2017, on a rencontré Moonya, avec son sympathique EP de 5 titres eye (confère la chronique dans le MAG 28), qui proposait une ballade paisible et singulière avec une bande son dream pop bien sympathique. Mais c'est depuis plus de dix ans que Moonya (alias Amandine) officie avec David au sein de Aña dont les 3 premiers albums avaient déjà charmé les oreilles du Fenec. On les retrouve donc tous les deux avec ce nouvel EP de 4 titres Never, sorti lui aussi en 2017. Deux projets menés en parallèle mais qui gravitent dans le même univers musical, une musique entre la new wave, l'electro et le trip-hop. La voix d'Amandine est toujours aussi douce et mélodieuse, et titille parfois le même timbre que le White shalk de P.J. Harvey. David y apporte sa maîtrise des sons électroniques, samples et claviers. 4 titres atmosphériques, dont un chanté en français, et également une reprise du « Secret fire » des feux Gun Club, agréablement revisitée. On continue donc de planer avec Aña, avec délicatesse et onirisme.

■ Eric



SONS OF TEXAS

Forged by fortitude
(Spinefarm Records)

Faire part de naissance : Phil Anselmo est heureux de vous annoncer la naissance de ses 5 fils (spirituels) : les Sons of Texas. En réalité, monsieur Anselmo n'a rien à voir de près ou de loin avec la genèse de ce groupe. Pourtant, on oscille musicalement entre Pantera, Black Stone Cherry et Down, et vocalement, le chanteur Mark Morales n'a rien à envier au talent du sieur cité plus haut. C'est donc le deuxième album pour la fratrie sudiste qui envoie du plus ou moins lourd tout au long des 11 titres. Plus ou moins, car si on débute par un très bon « Buy in to sell out », bien gras, qui file avec délice un coup de tension comme une morsure de crotale, on va progressivement dériver vers des titres plus mélodiques, des riffs plus convenus, des refrains bien appuyés. Bref, le venin perd de son intensité, ça continue de picoter, mais ça chauffe moins qu'au début. Mais ne faisons pas les difficiles, dans le style métal sudiste (ou groove métal, c'est selon), Sons of Texas connaît déjà toutes les ficelles. Ces fils texans doivent s'affranchir de leurs pères spirituels, trouver leur marque de fabrique et l'apposer au fer rouge sur leur prochaine galette.

■ Eric



OFF WORLD

1
(Constellation Records / Differ-ant)

Mais, bon sang de bonsoir, que m'est-il arrivé dans le ciboulot pour arriver à poser ces lignes sur un artiste aussi incongru que Off World ? Vous allez me dire : «T'en es pas à un près !», et je ne vous donnerai pas totalement tort. Sandro Perri, compositeur/producteur basé à Toronto, sévit depuis 1999 sous différents sobriquets (son propre nom mais surtout Polmo Polpo) et groupes (Barzin, Great Lake Swimmers, The Michael Parks), et s'est fait durant deux décennies une belle réputation à la fois dans le post-rock, l'électronique, la techno, la folk-pop, l'ambient et l'expérimental. Oui, tout ça à la fois, un type qui prend un plaisir fou à exploiter les méandres sonores que ce soit avec des guitares ou en possession de vieux synthés vintages. Sur 1, le premier album de son projet Off World, il met à l'épreuve le minimalisme atmosphérique mêlé d'expérimentations, de déconstructions lancinantes, bref l'anti-addictif par excellence ! Une oeuvre à la spontanéité éclatante, composée presque exclusivement pour la contemplation et l'égarement, qu'il serait dangereux de juger trop vite tant son exploration paraît bien large en comparaison avec sa relative courte durée. Parfait pour les petites oreilles qui aiment l'investigation.

■ Ted



MY DEAR SILENCE

My dear silence
(Autoproduction)

C'est parce qu'ils bossent sur un album que les My Dear Silence ont décidé de (re)faire parler d'eux en assurant une promo plus large pour leur premier EP éponyme sorti en 2016 à peine 18 mois après leur formation. Il faut dire que les membres du quintet ont une solide expérience (#Underdog, Ob-Shak et Blend où quelques uns jouaient ensemble mais aussi Zombie Eaters ou Evenline) et savent où ils veulent aller et comment y aller. Que ce soit pour la «carrière» du groupe ou leur musique. En l'occurrence, ils tendent vers un rock alternatif assez lourd «à l'américaine», comprendre par là que la puissance des rythmes et des guitares n'éteint pas la volonté du chant d'apporter des mélodies et de l'émotion. Le chant de base est assez clair mais il sait hausser le ton pour transmettre de l'énergie, seul le chant lourd mérite d'être travaillé davantage («Call my name», «As a banner»). Entre post grunge et rock burné, marqués par les années 90' (période bénie pour le rock en général et pour Live, Fuel ou Days of the New en particulier), les Bordelais s'offrent une deuxième jeunesse et prouvent que peu importe l'époque ou les modes, les bonnes sensations musicales sont intemporelles. Et maintenant, on veut l'album ! Et vite !

■ Oli

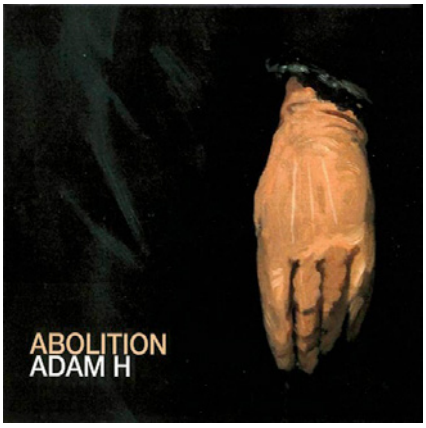


OYSTER'S RELUCTANCE

Insignificant
(Asso No Tone)

Sick sad world avait présenté l'étendue des possibilités d'Oyster's Reluctance, 3 ans plus tard, ce nouvel EP précise les envies du combo (enfin celles enregistrées à l'été 2015...) : du gras et encore du gras. La saturation de la basse ne trompe pas (on est parfois pas loin d'Unsane !), c'est dans un air distordu et lourd que vont venir s'installer le rythme et le chant. Et ce sont eux qui vont éclaircir (ou assombrir) les titres, les colorant de teintes stoner («Bulging Eyes») ou plutôt grungy crado («Insignificant» et ses allures d'Alice in Chains des débuts), avec parfois le renfort de quelques samples bien sentis et assez stressants («Degraded») et à d'autres moments quelques écarts brouillons (le chant lourd de «Greed»). Oyster's Reluctance reste marqué par plusieurs influences (notamment audibles au travers des lignes vocales) mais propose un ensemble plus compact que pour son précédent EP, il est donc plus «facile» de s'immerger dans leur univers avec ces cinq «nouveaux» morceaux. Au passage, si tu aimes les projets un peu «différents» comme celui-ci qui met en avant la basse, va également jeter une oreille à Papertank...

Oli



ADAM H

Abolition
(L'autre distribution - T-Rec)

Adam Hocker est un chanteur de folk, et dès l'entame de cet album, le titre « Abolition rag » pose les bases : guitare acoustique et chant blues folk puissamment mélancolique. Mais Adam H n'est pas que Adam Hocker, c'est un duo. L'autre partie est Jean-Charles Versari, (ingé son, membre de Versari et feu Les Hurleurs) qui, par ses différentes expériences musicales (qui flirtent plus vers le post rock, et ce qu'on appelait chanson réaliste en début de siècle) apporte une orientation beaucoup plus originale qu'un simple LP folk rock. Ainsi, dès la fin du 2ème titre « Obsidian », on part sur des boucles sonores, des ellipses entêtantes. On va planer dans un post folk rock où la voix devient secondaire, chaque titre se déroulant en expérimentations aériennes et étirées. Le retour à la terre a lieu avec « Dues », le dernier titre, soudainement plus sobre avec juste un piano et une voix. A l'écoute d'Abolition, c'est un peu comme si on suivait le cowboy Adam Hocker : parti chevaucher son Kentucky natal, il rencontre le chaman Versari qui l'initie au rituel pour trouver la voie vers le grand esprit, pardon la voie vers d'autres univers musicaux. Es-tu donc prêt pour cette expérience chamanique ?

Eric



MACHINALIS TARANTULAE

Diptyque
(Audiotrauma)

La viole de gambe n'est pas l'instrument le plus industriel qui soit... Mais branchée à une batterie d'effets, Justine Ribière en a fait un outil de construction sonore froid et martial en 2014, de son premier album, elle demande à Miss Z ([Punish Yourself]] d'extraire et remixer un titre («Sable»), l'alchimie opère entre les deux qui décident de bosser ensemble sur la suite des aventures de Machinalis Tarantulae. Si certaines pistes restent assez austères car minimalistes et trop courtes pour qu'on s'y plonge vraiment, d'autres valent vraiment le détour comme «Obsolete» avec son ambiance médiévale couplée à un sample extrait d'un épisode culte de «The twilight zone», puissante et envoûtante. A l'instar de cette reprise improbable du «Rusty cage» de Soundgarden qui n'a jamais été autant rouillé et défiguré, c'est extrême mais le travail est plus qu'intéressant. Idem pour la version de «They said» remixée par les Dead Sexy Inc qui améliorent le morceau ! Jette aussi une oreille sur «Clown» car quand l'instrument de base garde ses sonorités d'origine, le décalage avec l'ambiance générale donne tout son piquant à Machinalis Tarantulae, un projet qui est plus qu'une récréation et mérite de l'attention.

Oli



JULIEN PRAS

Wintershed
(Yotanka)

Depuis Shady hollow circus, Julien Pras n'a pas renié son amour pour Elliot Smith et continue de délivrer des titres pop/folk minimalistes dans des formats courts avec une tonalité un peu moins grave qui donne beaucoup de légèreté. Une voix aussi douce que la guitare, des mélodies suaves, voilà les seuls ingrédients nécessaires au Bordelais pour nous ravir. Il ajoute de temps en temps quelques échantillons discrets pour donner de la vie («My loyal partner»), quelques notes de piano (comme sur «The great devise») et a demandé à Helen Ferguson de dédoubler son texte pour lui donner encore davantage de profondeur («Horses in disguise» par exemple). Idées pures, jeu de guitare délicat, Julien n'est pas le seul à exercer dans ce domaine mais sa voix, particulière, singularise le projet et lui confère un intérêt indéniable. Avec Wintershed, l'ex-Pull/bientôt reformé Calc/toujours Mars Red Sky offre de quoi se réchauffer pour l'hiver qui arrive, il donne envie de mettre un peu de musique (la sienne ira très bien mais ça marche aussi avec Sufjan Stevens, Wilco ou d'autres) se blottir sous la couette, de prendre un bouquin et de se laisser emporter ailleurs.

Oli



DATE WITH ELVIS

First date
(La Dame Noir Records)

Un rendez-vous avec Elvis ? Le King ne serait pas mort et Date With Elvis en serait-il son incarnation ? Alors oui, car Date With Elvis fait dans le rock sobre et efficace. Mais non, car ils proposent un rock moderne flirtant avec le garage, loin des sonorités sixties. Mais oui, car Date With Elvis c'est avant tout un chanteur (Yohan Demeillers) au timbre de voix particulier, dandy nonchalant qui promène sa voix comme les miaulements d'un chat. Mais non, car ce n'est pas qu'un chanteur et Jean-Pierre Léon la deuxième partie du duo compose avec Yohan une musique à la fois épurée et complexe, avant tout rock. Car oui, Date With Elvis, tout comme le King, sait alterner des ballades mélancoliques comme «So glad », des titres rock qui claquent comme « Not enough » ou d'autres plus garage comme « She says » . Et non car ils ne viennent pas du delta du Mississipi mais du delta du Rhône, de Marseille plus précisément. Bref, entre l'icône rock d'une lointaine génération et le présent LP, ce qui les unit est avant tout l'amour du rock, ce qui les sépare c'est 70 ans de recherche et d'évolution musicale. Bienvenue dans le rock'n'roll du XXIème siècle avec Date With Elvis.

Eric



MOLYBARON

Molybaron
(Autoproduction)

Gary Kelly, ça ne sonne pas très parisien comme nom, et c'est normal parce que le leader de Molybaron est né et a grandi à Dublin (ça aide pour bien chanter anglais). Arrivé à Paris, il a construit, depuis 2014, un groupe autour de lui, un groupe avec des racines dans le métal des années 80/90 mais qui offre de par un son très moderne un métal plus rock que hard, heavy ou speed. Avec un chant clair qui se tourne davantage vers les harmonies que l'agressivité, le groupe peut être qualifié de métal alternatif tant il semble insaisissable, capable autant de balancer un solo meurtrier que des parties progressives, d'user de la double pédale comme d'effets sur la voix. Ballades puissantes ou brûlots adoucis, Molybaron trace son chemin au milieu de ses influences. Et si le groupe cite U2, Led Zeppelin ou Metallica, la filiation n'est pas évidente, je les sens plus proche de Jane's Addiction, A Perfect Circle (en mettant de côté Perry Farrell et Maynard James Keenan) de certains groupes grunge. La difficulté à les situer témoigne de leur originalité tout en écrivant des morceaux qui passent bien, c'est un gage de qualité. Enfin, je note le bel artwork même si l'idée n'est pas sans rappeler une des images du film The wall d'Alan Parker / Pink Floyd.

Oli



AUGUST BURNS RED

Phantom anthem
(Fearless Records)

Année impaire ? Année August Burns Red ! Avec la régularité du métronome, les Pennsylvaniens sortent leurs albums avec toujours une identité visuelle qui passe par un titre repérable et un artwork soigné. Des permanences qu'on retrouve dans la signature musicale du combo qui ne fait pas beaucoup varier son heavy métalcore. August Burns Red est un bulldozer bien huilé qui sait détruire les tympans à coups de solos, de petites séquences de taping et de sonorités aiguës (voilà pour le côté heavy), de riffs puissants et de rythmiques assez appuyées contrastant avec des passages mélodieux et des refrains fédérateurs (voilà pour le côté métalcore). Faute d'avoir un chanteur dont le timbre est aisément identifiable (c'est en cela que 36 Crazyfists se démarque sur cette scène), les mecs compensent par une qualité d'écriture presque sans faille, se permettant même un «Coordinates» où ils balancent l'intégralité de leur talent en 5 minutes. Le reste de Phantom anthem est moins éclatant mais le groupe sait quand même toujours quand calmer ou éclairer le jeu et quand repasser en mode baston. Oui, le métalcore tourne parfois en rond mais lorsque ça lance des circle pits de ce calibre, on ne s'en plaint pas.

■ Oli



X-TV

Exit
(TV Prod)

La fratrie à la base des Unco' en a carrément sous le coude. Après Ed et Forest, on tombe sur le Trint qui a opté pour une formule acoustique/duo plus à même de véhiculer de fortes émotions. Moins punk quand même que le petit dernier et beaucoup plus triste il faut l'avouer. À deux, ils se situent à mi chemin entre le poète dans la pure tradition française et le voyageur itinérant purement américain (mais oui : celui avec son balluchon, son stetson et son morceau de paille à la bouche), en alternant entre chansons francophones et anglophones où les deux compagnons de route prêteront leurs voix. Un 3ème album où les chansons tirées d'un carnet de route réaliste mêlent mélancolie, nostalgie et la joie de parcourir les sentiers de la vie sans rien regretter. Un album équilibré à la perfection où, là on serait tenté de verser une larme, ils nous reboostent avec une énergie animée par le bonheur. Comme après la touchante « Bitter sweet », la rafraîchissante « Lazarus is my name ». À noter cette touche d'arrangements personnifiés comme personnages ayant leur place dans chacune des histoires de ce recueil : les violons dans les parties les plus émouvantes ou encore l'harmonica et le banjo dans les épisodes joyeux. Un album frais, bourré de qualités et une parenthèse agréable contre le quotidien

■ H. Bartleh



SPORT

Slow
(Guerilla Asso / Don't Trust The Hype)

En 2014, après un deuxième excellent album d'émo-punk, les Sport nous avaient annoncé vouloir faire une pause après la tournée de Bon voyage. Seulement quatre ans après leurs débuts, qui l'aurait cru ? Ayant eu la conviction qu'ils se devaient de poursuivre, deux ans plus tard est apparu Slow. Un message pour s'auto-convaincre de baisser ce rythme éreintant entrepris depuis les débuts de l'aventure ? En le découvrant, on a une partie de notre réponse : Slow baisse légèrement l'impétuosité punk que les Lyonnais nous avaient offert avant. De là à dire que l'album est moins bon ? Négatif, chef ! C'en est même un régal. Sport véhicule toujours ses ondes lumineuses et libératrices grâce à de superbes envolées de guitares, mi-arpèges, mi-riff, mi-cristallines, mi-saturées. Si des titres comme «Rébuffat», «Leaves», ou le final savent poser des ambiances plutôt relâchées, la formation sait aussi réveiller son auditoire avec quelques moments vigoureux de toute beauté («Deadfilm», «Trompe l'ennui», «Muscles»). Quelque part à la frontière de la pop, si ce chant faussement gueulé tant caractéristique n'était pas trop affilié à la mouvance punk-indie-rock DIY. Le baume au cœur parfait pour attaquer l'hiver qui s'en vient.

■ Ted



PAPERTANK

Playground
(Division Records)

Punk Hard Core avec une grosse base de Rock N Roll, voilà ce que propose Papertank au travers des 10 pistes de son premier album, vaste terrain de jeu (Playground) menacé par la triste réalité car les petits soldats deviennent parfois grands. Outre la folle énergie dégagée par le combo et la qualité de leurs compos qui voient des mélodies aiguisées surfer sur des rythmes diaboliques, l'intérêt de ce projet repose sur l'absence de guitare et donc l'exceptionnel jeu de basse et la qualité des saturations qui font passer le trio pour un groupe comme un autre. Les riffs de la quatre cordes se posent sur une batterie sans faille et le chant -audible bien que vénèrsemble chercher à meubler tous les instants, donnant un dynamisme assez incroyable à l'ensemble, ça pulse du début à la fin et même quand un petit break bass/batt' pointe son nez, on sent que ça va repartir de plus belle. L'alternance des jeux classiques (note à note) et en accords du bassiste donne des morceaux de haute volée (j'ai une petite préférence pour «The flower & the earth») et procure une excitation particulière comme si on rencontrait l'essence du rock. Pure, authentique et puissant sans oublier d'être intelligent, tu as compris qu'on te recommande Papertank.

Oli



CHON

Homey
(Sumerian Records)

Il existe cette blague chez les fans de Jazz : « Quelle est la différence entre un concert de jazz et un concert de rock ? Le groupe de jazz joue trois mille notes devant trois personnes, le groupe de rock joue trois notes devant trois mille personnes ». Blague (simpliste ?) à part, alors Chon doit tourner fréquemment avec trois mille trois spectateurs. Car avec ce 3ème album, les membres de Chon : Erick Hansel, Mario Camarena et Nathan Camarena proposent 12 titres qui oscillent vraiment entre le jazz pour le côté improvisation instrumentale et virtuosité technique et le rock pour le jeu de guitare et l'univers sonore de cet LP. C'est du math rock cool (ou du jazz fusion), sans saturation ni dissonance syncopée. Quelques rares voix viennent se greffer ponctuellement sur 2,3 titres, et seul « Nayhoo » a réellement une section vocale élaborée, pour le reste, on est sur une jam session technique et mélodique. Une bande son pour une virée en longboard sur une route californienne en bordure de l'océan, en mode cruising, avec la musique bien cool de Chon. Et je ne dis pas ça parce que dans la vidéo du titre « Waterslide », il y a un chien qui fait du skate !

Eric



EQUIPE DE FOOT

Chantal
(Modulor Music)

Un indice en bas de votre écran et c'est parti ! Je joue de la guitare avec le N°23 comme Jordan qui n'a rien à voir avec le foot ou de la batterie avec le N°19 (c'est Götze) tout en chantant de jolies mélodies désabusées. J'entre dans le Collectif Du Fennec (Girafes, Le A, I Am Stragram, Roseland...) en tondant la pelouse sans repeindre la ligne de touche. Je pioche autant dans la pop que dans le rock et je démonte mon mixer au garage. Ma voisine s'appelle Chantal, elle porte une chapka bleue à fleurs en peau de renard. Je l'ai emballée au bal des pompiers de Bordeaux avec une petite douceur avant de la défoncer durant le feu d'artifice. J'ai écouté Nada Surf, Weezer et The Breeders dans mon baladeur puis j'ai acheté une double pédale de distorsion sur un site allemand. Après un échauffement, je remporte le tournoi beach soccer et m'endors dans mon F2. J'aime les acronymes à la con, les pubs avec les chats et ta façon de nager. Le 29 octobre, je cherche noise à mon boulanger et mange un pain de son. Je fais semblant d'écrire des rimes et incruste des sous-titres avec mon caméscope. Je suis ... Je suis...
Kamoulox ! Non. Equipe de Foot !

Oli



ATLAS

Blush
(Black Basset Records)

Atlas est une formation originaire d'Eindhout en Belgique, qui a signée fin 2016 une deuxième galette (un premier album) intitulée Blush sortie chez le recommandable label bruxellois Black Basset Records (Ed Wood Jr, La Jungle, Billions Of Comrades, Mont-Doré, et j'en passe). Son style ? Qualifions le d'»émo-screamo-post-hardcore». Faudra vérifier ça avec l'autorité des étiquettes musicales qui les délivre de façon officielle, comme ça, on se sentira plus rassuré et on évitera de dire des conneries. Bref, trêve de plaisanterie, voilà pour les infos de base, et l'écoute de ce disque fout sacrément la patate et donne une envie irrésistible d'accompagner les gueulantes et les complaintes du chanteur, qui tient un rôle plus qu'important dans cette formation tant il se détache du reste par sa prestance. Rappelant les grandes heures de Daïtro, Envy, ou Amanda Woodward, ce Blush a été écrit selon le groupe pendant une période de transition et retranscrit en musique des sensations liées à l'amour, la perte, le suicide, l'amitié, les drogues et d'autres choses que tu traverses quand tu as la vingtaine. Ce qui ne veut pas dire, toi le vieux, que tu n'as pas le droit d'apprécier ce disque réussi en ayant tes propres flashbacks.

■ Ted



ANTIFLAG

American fall
(Spinefarm Records)

On passe du printemps à l'automne en zappant l'été chez Anti-Flag qui a rapidement trouvé des sources d'inspiration avec l'arrivée au pouvoir de Trump et le retour des idées sudistes aux Etats-Unis («Racists» est écrit suite au drame de Jacksonville) ou quand «new world order» rime avec «disorder» («Digital blackout»). Avec le bel artwork (le bureau ovale rempli de dollars qui amènent la mort), il était évident qu'Anti-Flag n'allait pas arrêter son combat contre une Amérique va-t-en guerre et intolérante. Musicalement, le dixième album de la bande de Justin Sane continue d'oeuvrer dans un street-punk assez formaté, le son est radiophoniquement correct, bien moins brut que sur scène, et les mélodies parfois un peu simplistes («American attraction»). La production de Benji Madden (guitariste de Good Charlotte et derrière les manettes depuis peu) adoucit les propos et rapproche encore un peu Anti-Flag de Green Day pour la forme. L'orgue Hammond et l'influence celtique de «When the wall falls» donne un peu d'air dans un opus un poil trop marqué par les choeurs inutiles et qui dans l'ensemble manque de punch (pourquoi un seul titre de la trempe de «Liar» ?). Winter is coming mais avant ça, il y aura des concerts, l'occasion de retrouver le groupe dans son élément favori.

■ Oli



SHAMAN'S HARVEST

Red hands black deeds
(Mascot Records)

Shaman's Harvest n'est pas un nom choisi au hasard. Dès les premières secondes nous voilà plongés dans un rituel chamanique avec cette introduction incantatoire. L'ambiance indienne n'est là que pour disparaître bien vite et laisser place à l'illusion de devenir un rock « burné » et FM dès la seconde piste. Ça envoie en nous rappelant les grandes heures torrides d'un Queens of the Stone Age avec la lourdeur basse/guitare (« Broken ones »). Suit le single « The come up » : on perd les cojones pour un côté très hit totalement assumé. Est-ce qu'on en déchante ? Personnellement non. Je suis peut-être bon public mais j'adhère : c'est simple, ça reste en tête et le chant (tout sauf original) fait le job. Très pop aux allures de rock désertique. Ce que sera l'album dans tout son ensemble au final. Ce ne sont pas les pistes « A longer view », « Long way home » ou « Tusk and bones » qui me contrediront. Les ambiances profondes américano-country ont un côté charmeur, ce qui me fera retourner plusieurs fois sur l'album. Mais ce côté FM, entraîné par le chanteur à la voix bien trop proprette à mon goût, empêchera l'album de décoller dans les hautes sphères. Trop facile et loin d'être surprenant. Efficace oui on peut dire qu'il l'est, mais pour un public peu regardant sur la profondeur musicale et qui ne veut pas se prendre la tête.

■ H. Bartleh



CYRHA

Letters to myself
(Spinefarm Records)

Jesper (ex-guitariste d'In Flames) et Jake (ex-chanteur d'Amaranthe) voulaient tous deux faire un album solo mais ont préféré unir leurs forces pour faire leur truc. Leur truc s'appelle Cyhra et a attiré dans ses filets un autre ex-In Flames en la personne de Peter (bassiste), Alexander (toujours batteur de Luca Turilli's Rhapsody mais ex-Annihilator) et Euge (ex-guitariste de Shining). Le style est plus proche de celui d'Amaranthe avec beaucoup de mélodies voire trop ... un titre comme «Here to save you» est plombé par son refrain racoleur. Métal moins brutal, heavy par moment, et agrémenté de parties électro qui font penser à du mauvais 30 Seconds To Mars, Cyhra bénéficie clairement du CV de ses membres pour s'offrir une place ici. Certains titres valent tout de même le coup d'oreille et réussissent assez bien le mélange des genres, quand les qualités des techniques des zicos et le chant font le job, le résultat se laisse écouter et peut même procurer une sensation agréable («Dark clarity»). Pour autant, Letters to myself ne laissera pas un souvenir impérissable, de nombreuses parties sonnent déjà entendues, prévisibles ou un peu «faciles», vu l'expérience des lascars, on était en droit d'en attendre beaucoup plus.

Oli



GRACEFUL

No one hears us
(Autoproduction)

Dans les années 90, on parlait de fusion dès qu'un groupe associait différents courants, mais ça se résumait souvent à un groupe de rock qui prenait un rappeur en lieu et place d'un chanteur. En 2017, avec Graceful et son album, au titre j'espère non prophétique, No one hears us, on est dans la réelle fusion : sur une base rock lourde, énergique et puissante, se greffent pêle-mêle de l'electro, des plages ambient, un toy piano, des samples divers et variés, des choeurs d'enfants... On peut apprécier un titre stoner rock à la structure classique puis passer en milieu d'album sur des plages instrumentales electro atmosphériques, et finir sur une plage trip-hop / solo de piano / bruits d'orages et de laser. Tout le talent de Graceful, quatuor nantais, c'est qu'il combine tout cela en un album homogène, complet, entier, composé de titres travaillés avec minutie et inventivité. On me dit dans l'oreillette qu'il s'agit de leur tout premier album. Eh bien si pour leur premier opus, ils sont capables de proposer une musique aussi personnelle et singulière, on est impatient d'écouter la suite. Mais pour l'heure, suivons Graceful qui va au delà des sentiers battus, comme le figure si justement l'artwork de No one hears us.

Eric

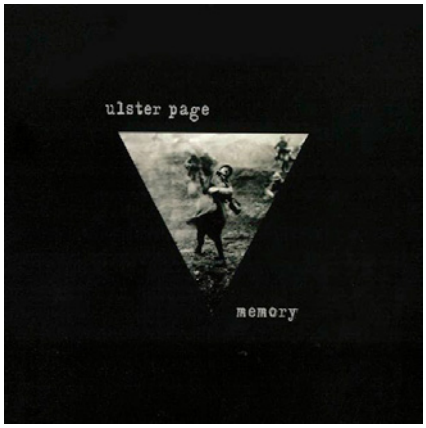


LONELY THE BRAVE

Things will matter (Redux)
(Hassle Records)

Rarement un groupe émergent comme Lonely The Brave aura sorti autant d'albums en si peu de temps (4 en 3 ans), surtout que pour la moitié d'entre eux, ce sont des versions «deluxe» ou ici «redux» qui valent vraiment le détour. Ici, le projet était simple sur le papier, pas forcément évident à réussir en studio car le groupe a repris tous les titres de Things will matter mais en virant toutes les guitares distordues ! Les mélodies sont mises en valeur par du piano, un peu d'électro, des arrangements, quelques effets, les morceaux trouvent un nouvel habillage, une nouvelle profondeur et il y a fort à parier que celles (oui, davantage «celles» que «ceux») qui n'avaient pas encore succombé aux charmes des Anglais finisse par tomber amoureuses. Jouer en version unplugged (pratique revenue à la mode ces derniers temps) n'est pas forcément aisé mais souvent efficace («Diamond days» mais aussi l'inédit «Things will matter») mais cette solution «redux» n'est pas la plus utilisée, le combo ayant préféré totalement revisiter ses idées, ne conservant que les mélodies, véritable colonne vertébrale de leur travail. C'est beau, c'est délicat et ça va plaire à tout le monde (et donc peut-être pas à toi dont les poils se hérissent quand tout est trop poli).

Oli



ULSTER PAGE

Memory
(South Line Records)

Peut-être que pour toi, le 5 avril est une date anniversaire où chaque année, tu ressors ta chemise à carreaux de bûcheron, ton jean troué et tes Converse moisies en repensant à la mort de Kurt et le début de la fin du grunge. Mais même si cette figure emblématico-médiatique nous a quittés depuis longtemps, le son grunge lui, survit encore aujourd'hui. On le retrouve avec plaisir dans ce Memory de Ulster Page, jeune groupe de St-Raphaël, que l'on ne peut taxer de sentimentalistes, puisque le 5 avril 1994, les 4 membres du groupe (Benjamin Entringer, Hugo Fanti, Frédéric Melchior et Gabriel Moland) avaient tous 2 ans. En même temps, si les premiers titres de l'album sonnent réellement comme un produit Made In Seattle, Ulster Page ralentit le tempo et la saturation et propose des ballades (« Blue »), du bon rock (« All or nothing »), voire du stoner (« The Call »). Musicalement, le quatuor maîtrise son sujet, la voix est magnifiquement éraillée et juste, la guitare sait manier le gros riff et le solo d'une minute, la basse a son mot à dire et la batterie cadre bien tout ça. En bref, pour leur premier LP, ils plaquent leur style avec fermeté et assurance, comme des vétérans. Auraient-ils déjà tout compris ?

■ Eric

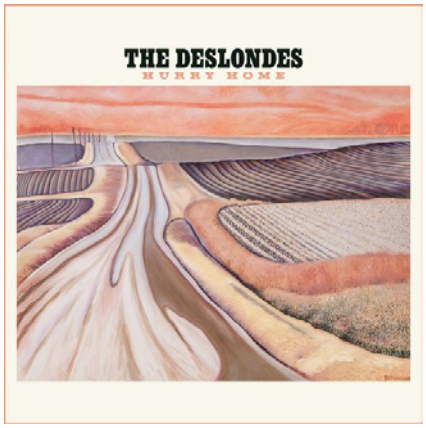


THE LORDS OF ALTAMONT

The wild sounds of the LoA
(Heavy Psych Sounds)

Un nom évocateur qui semble vouloir souligner que Jack Cavalière (seul membre originel) et sa bande sont toujours habités de la même fougue. Le message est clair. Presque vingt ans sont passés depuis la création du groupe et pourtant les Californiens font toujours preuve d'inspiration. Sur onze titre, ce sont dix nouvelles compositions qui peuvent se glisser sans ménage dans une oreille en recherche de rock n'roll pour dur à cuire. Pour rappeler le temps des années psychédéliques l'orgue se met souvent au diapason («Where did you sleep») d'une musique qui trace à 250 km/h au plus bas de son régime. La voix du «Preacher» conserve son esprit punk («Going downtown», «Death on the highway») et se pose sans mal sur les gros riffs de guitare de Dani Sindaco. Lords of Altamont se fait une petite friandise avec la reprise de «Evil» écrite par Willie Dixon pour Howlin' Wolf. Le blues est saisi et transformé dans un émotion plus sauvage. Les pauses et les ballades ne sont pas le créneau du groupe. Sur ce sixième album, Lords of Altamont entretient sa réputation en livrant encore un disque énergique et sans faille. Et pourtant, ils s'inspirent d'un rock d'un autre temps. Le festival d'Altamont pourra bientôt souffler la bougie son demi-siècle.

■ Julien



THE DESLONDES

Hurry home
(New West Records)

Mélangeant blues, country et folk, The Deslondes sont un pur produit made in USA qui excelle dans l'americana. Le quintet sort son deuxième album chez New West Records (label très ouvert qui héberge aussi bien All Them Witches, The Whigs que Ben Folds) et semble pouvoir écrire des ritournelles à l'infini tant les titres coulent les uns après les autres avec un naturel assez bluffant. Je ne suis pas expert en ce style mais les Néo-Orléanais savent y faire pour embellir des mélodies simples avec un tas de petits trucs en plus qui donnent ce doux parfum d'Amérique (l'utilisation du slide, l'accent, les orgues...) et comme leur ouverture d'esprit les amène à explorer différentes influences, on évite le plan-plan. Peut-être que les puristes ne s'y retrouveront pas mais le néophyte que je suis se satisfait de la chaleur réconfortante de la douzaine de petits morceaux proposés. Le très bel artwork qui est un peu la Route 66 vue par Munch est un bon résumé de cet Hurry home qui invite à prendre la route (pour vite rentrer chez soi ?) histoire de goûter à toutes les couleurs croisés dans les contrées traversées.

■ Oli

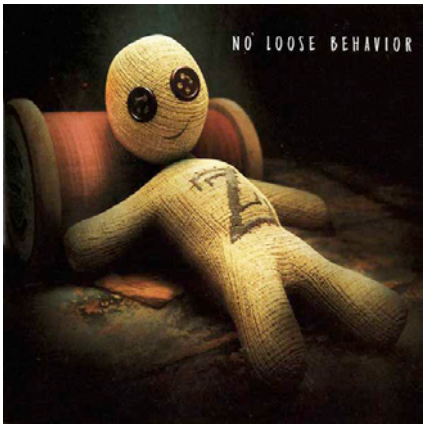


NEDGEVA

Lost signal
(New Deal Music)

Lost signal est un bon titre car c'est pas peu dire qu'on avait perdu le signal des Nedgeva (Black revolution date de 2008 !), après quelques années de break, un changement de bassiste (bienvenue Alex), les Colmariens marquent leur retour avec un EP sorti par New Deal Music (Stellar Temple, Nic-U, MeAstheDevil...). 5 titres, un peu plus d'un quart d'heure de rock sacrément burné ou de métal soft selon ses références personnelles, mais dans tous les cas, une grosse dose d'énergie qui entraîne la mise en orbite des instruments («Plastic vitamin» et «Screenshot» ont tous deux, de beaux passages instrumentaux) ou se voit parfois calmée par des choeurs («Opinion» méritait mieux que ses «oh oh» hurlés à l'arrière-plan !), note au passage que je ne suis pas fermé à tous les choeurs, ceux en mode écho de «Lost signal» passent très bien, c'est d'ailleurs mon titre préféré ! Rageur, Nedgeva n'en est pas moins carrément en place, se basant sur le binaire pour échauffer l'auditeur et chercher à le faire réagir («Whiskey»). Avec un gros son bien propre et un joli digipak, Nedgeva a soigné son retour, ça ne nous rajeunit pas mais ça fait du bien.

■ Oli



Z

No loose behavior
(Autoproduction)

Quand un album commence par une guitare qui balance un bon riff ciselé comme il faut, on commence à hocher de la tête avec satisfaction et on espère que le reste va suivre. Quand au bout des 4 mesures de guitare, la section rythmique en met un bon coup dans le poum poum tchack et que le chant commence avec une belle voix à la fois classique et de caractère, on espère que cela va durer tout l'album. Quand arrivé à la fin du LP, on réalise qu'on s'est laissé embarquer sur 12 titres par une énergie communicative, avec quelques pointes de funk, de groove, de punk rock, quelques titres plus lents mais sans jamais tomber dans le mou, on se dit que c'est passé trop vite. Quand on remarque l'artwork de No loose behavior, on se dit qu'il accroche bien et on se demande s'il a un lien avec le Issues de Korn ; mais comme Z flirte plus entre Soundgarden et Audioslave (donc un chant très Chris « Cornellien »), on se dit que ce n'est que pure coïncidence. Et quand on a ressenti tout ça, on se demande qui est ce Z ? Eh bien c'est un quatuor wallon, composé de Mr Woody au chant, Jay à la batterie, Dweez à la guitare et Mich' à la basse. C'est leur premier album et c'est maîtrisé ... de A à Z.

■ Eric

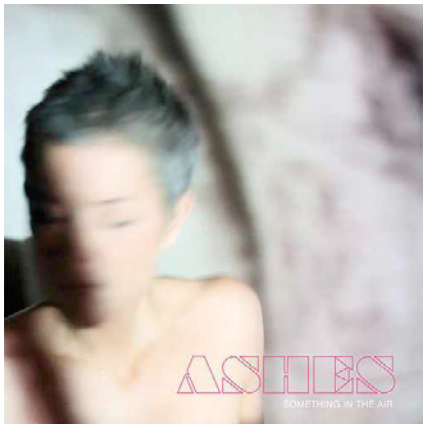


ELECTRIC WIZARD

Wizard bloody wizard
(Witchfinder Records)

Les galères de label sont désormais du passé pour Electric Wizard (cf la baston à coups d'avocats avec Rise Above) qui a pu réfléchir sans stress à ce nouvel opus composé par un line-up avec plus d'automatismes. Le résultat est un album assez compact où le stoner-doom l'emporte sur le psychédélisme et où les scarifications surpassent le côté magique. L'adjectif qu'il faut employer est bien «sludge» puisque ce style prend le dessus du début («See you in hell» trop basique) à la fin («Mourning of the magicians» et ses riffs répétés quasi industriels). Entre temps, on a le droit à quelques déhanchements salvateurs («Hear the sirens scream») mais aussi à un titre encore plus saturé assez étrange («The reaper»). Le ton nasillard et les kilos de gras accrochés aux cordes et aux baguettes font d'Electric Wizard un groupe facilement identifiable, certes le son est bien plus propre qu'il y a 20 ans (Come my fanatics.... date de 1997 !) mais en sortant un album moins tourmenté que Time to die, Electric Wizard déçoit quelque peu n'apportant de réelles excitations que la moitié du temps et calmant trop vite celle créée par la pochette.

■ Oli



ASHES

Something in the air
(Autoproduction)

Ashes est un duo bordelais composé de Clémence (chant) et Syan (machines) qui malgré l'absence théorique d'instruments sait être chaleureux. Les petits sons, une basse, les arrangements, les rythmes et surtout la voix enchanteresse nous emmène sur un territoire où le trip-hop vient chatouiller une pop très électro. On navigue dans un univers assez proche de celui de Jeanne Added mais il est moins orchestré, plus dépouillé, les habillages sont plus légers mais le chant est tout aussi sirénique. On tombe vite dans le piège de Clémence et de ses mélodies (celle de «Lady in black» est aussi simple qu'efficace), elles se greffent aisément sur les beats quelques soient les rythmes (leur maîtrise est évidente sur les variations de «So do I») et n'hésitent pas à prendre des voies/voix plus périlleuses (les effets de «Something in the air»). Les 4 titres de ce premier EP montrent une palette assez large sur le plan vocal et le savoir-faire suffisant pour créer des titres vivants avec des machines et des claviers, ne reste plus à Ashes qu'à se faire un nom (parce que celui-là est déjà pas mal utilisé).

■ Oli



TIM VANTOL

Burning desires
(Eminorseven)

Tim Vantol ne dérogera pas à la règle de se lancer dans le songwriting suite à une carrière punk, comme Forest Pooky, Frank Turner ou encore Peter Black l'ont fait avant lui. Avec son troisième album, le Hollandais nous récompense toujours de sa recette folk pêchue toujours aussi fraîche et vivifiante. L'album s'inscrit totalement dans la continuité de ses deux précédents : moins punk et plus folk, mettant l'accent sur un songwriting efficace, perdant en complexité mais gagnant en efficacité. On sent que Tim maîtrise mieux sa mixture et arrive par le fait à prendre (et à donner) de plus en plus de plaisirs. Il en résulte un répertoire de chansons décontractées et ultra plaisantes. Certains regretteront la perte de son chant tiraillé issu de son expérience passée, l'artiste lui préférant un chant plus posé avec une palette plus fournie. Mais loin d'être un défaut, il permettra de varier les tonalités de l'album. Même si il continuera à nous hurler 2-3 couplets à la figure pour l'émotion la plus pure. Le bilan est plus que positif. La musique en générale se réduit à une chose très simple : véhiculer des émotions fortes et du plaisir. En ça Tim Vantol a 10/10. L'album tourne en boucle et dès l'ouverture j'ai eu l'impression de retrouver un vieil ami et de ne l'avoir quitté que hier. Des retrouvailles teintées de bonheur à perte d'écoute.

■ H. Bartleh



PETER VON POEHL

Sympathetic magic
(BMG)

4 ans après Big issues printed small, Peter Von Poehl revient faire l'actualité avec Sympathetic magic. S'il y a bien une chose sur laquelle nous ne pouvons mentir, c'est de reconnaître la faculté du Suédois à écrire de (très) belles chansons pop, délicates, subtiles et surtout superbement arrangées. Pour son 4ème album, Peter s'est enfermé dans sa caverne pour maquetter ses onze titres, réorchestrés par la suite aux Studio Vogue à Paris avec l'aide de Jans Jansson à la batterie et Martin Hederos de The Soundtrack Of Our Lives aux cordes, cuivres et chœurs. Ce spécialiste de musiques de films (citons «Vanishing waves», «Ladygrey» «Pericle il nero» et récemment «Korparna») s'en est inspiré pour apporter de nouvelles idées, de nouvelles textures comme le hautbois, les bassons, les clarinettes et les orgues qui rendent sa pop baroque dense tout en laissant par moments des passages plus épurés, plus folk, mettant en avant sa voix angélique. Comme son nom l'indique, ce Sympathetic magic nous envoute assez vite même s'il met du temps à se dévoiler car Peter Von Poehl s'est assuré de ne pas nous mâcher le travail. C'est la marque des grands. Maintenant, c'est à vous de nous le dire !

■ Ted



WYATT E.

Exile to Beyn Neharot
(Shalosh Cult)

Bien qu'intégralement instrumental, Wyatt E. poursuit sa réinterprétation des textes bibliques avec le deuxième volet (après Mount Sinai/Aswan en 2015) d'une aventure qui doit en compter 6 (à ce propos, les sorties se font en K7 et les six artworks assemblés formeront une fresque) présentant (en 40 minutes) «Nebuchadnezzar II» (le roi babylonien qui a fait déporter les juifs dans sa capitale) et «Ode to Ishtar» (une déesse). C'est avec des grésillements parasites que le voyage commence, il nous emmène aux confins du drone et du doom dans un univers peuplé de bidouillages sonores, de rythmes lourds et de guitares lumineuses. Logique quand on sait que Exile to beyn neharot peut se traduire en anglo-hébreu par «Exil au milieu d'un trait de lumière». Si les Liégeois avaient un chanteur, on qualifierait leur musique de post-Hard Core, là, c'est plus compliqué avec des passages sombres proches d'un Amen Ra et d'autres bien plus clairs qui sonnent post-rock option bande son de film muet (citons We Stood Like Kings pour rester en Belgique). L'ensemble est brillant, jamais lassant, carrément prenant. Pour un tel registre, le seul mot qui convienne vraiment, c'est : «impressionnant».

■ Oli



MISS TETANOS

Don't drink so much than Nostradamus
(Rockerill Records)

Apparu sur les radars en 2013 avec la sortie d'un 1er album imprononçable, Miss Tetanos a emboîté le pas cette année avec un 5 titres dont le nom est d'autant plus mystérieux : Don't drink so much than Nostradamus. Emballé d'un artwork réalisé par un spécialiste du détournement de picto mais aussi le bassiste de Mont-Doré, Jérôme Considérant, ce vinyle se compose de plages électroniques (entre techno et rock-indus) tapageuses et progressives parfait pour les rituels de transe en groupe. Mené par Miss Tetanos au theremin et au chant, elle-même accompagnée de Sri.Fa aux claviers et de Stephen O'Maltine (c'est de la dynamite !) à la batterie, ce trio originaire de Charleroi en Belgique - haut-lieu des affaires de leur recommandable label Rockerill Records - a des arguments à vendre. Fougueux par la domination de ses cadences, harmonieux par ses claviers et son thérémin dérangés, ténébreux par ses voix métamorphosées, ce disque est on ne peut plus en raccord avec l'esprit punk et déviant de son label (La Jungle, Le Prince Harry, Rraouhhh !). On surkiffe et à peine fini, on a déjà envie de se le repasser en boucle, c'est dire tout son attrait et sa force.

■ Ted



TOOTHGRINDER

Phantom Amour
(Spinefarm Records)

Il faut battre le fer quand il est chaud et après un premier opus très bien accueilli, Toothgrinder n'a pas pris de vacances pour enregistrer la suite immédiate de ses aventures. L'artwork très proche du précédent (toujours un animal étrange entre l'élan et l'éléphant) rassure les fans de la première heure, le quintet n'a pas changé grand chose, évoluant toujours dans un métal alternatif, plutôt inventif où les mélodies ont plus de poids que les parties gueulées. Ça ressemble bien plus à A Perfect Circle qu'à Dillinger Escape Plan comme on a pu lire parfois (juste parce que les gars viennent aussi du New Jersey...). Belle voix (aussi à l'aise en clair qu'en énervée), beaux effets, parties ultra travaillées, dynamiques réfléchies, parties posées très délicates, Toothgrinder aurait pu être un très bon groupe d'indie rock s'il n'avait pas décidé d'écraser les pédales de disto et de métalliser certains passages. On peut tout de même leur reprocher quelques moments un peu trop évidents («Red») ou trop produits («The shadow»). L'ensemble dénote cependant suffisamment de la production métalcore actuelle pour garder un intérêt plus élevé que le tempo moyen de ce beau Phantom amour.

■ Oli



ENDING SATELLITES À LA MAISON

QUAND J'AI APPRIS QU'ENDING SATELLITES S'EMBARQUAIT DANS CETTE AVENTURE EXCEPTIONNELLE QUE DAMIEN (PRINCIPAL ARTISAN DU «GROUPE») A APPELÉ «L'ÉCHAPPÉE» ET QUE CE VOYAGE LES FAISAIT PASSER À QUELQUES KILOMÈTRES DE CHEZ MOI, IL ÉTAIT ÉVIDENT QU'IL FALLAIT QUE JE FASSE PARTIE DE LEUR HISTOIRE...

Quelle histoire ? Celle que Damien et Clarisse, qui partage sa vie, ont décidé d'écrire avec comme point de départ deux vélos et une guitare. Pédaler, s'arrêter, rencontrer des gens, jouer un peu de musique pour eux et s'incruster quelques heures dans leurs vies et recommencer le lendemain et le surlendemain et le jour d'après pendant presque 2 mois. Quitter Bordeaux vers le Nord, longer l'Atlantique, sauter dans un train jusque Paris, remonter à vélo le long de la mer du Nord, traverser la Belgique, les Pays-Bas, reprendre la route du Sud vers l'Allemagne, l'Autriche, la Suisse... Suivre un itinéraire autant que le vent et les propositions des personnes qui les ont contactés pour participer. Un peu de famille, pas mal d'amis, quelques cyber connaissances et les jours où rien n'est prévu une toile de tente pour se reposer des dizaines de kilomètres parcourus.

Saint-Omer est à une trentaine de kilomètres de la côte mais qu'à cela ne tienne, rendez-vous est pris pour «quand on sera dans le coin». C'est début septembre que je reçois un mail, «on devrait être du côté de chez toi la semaine prochaine»... Echanges, encouragements, c'est ensuite, un SMS qui précise «on arrive du côté de Boulogne, on peut être à Saint-Omer mercredi en fin d'après-midi». Venez ! Et mercredi en fin d'après-midi, après quelques petites indications téléphoniques, deux vélos se rangent devant la maison, ne restez pas là, entrez ... et ne laissez pas les vélos dehors... Damien, je ne le connais pas. Ou si, à travers la musique d'Ending Satellites, lecteur du W-Fenec, il a envoyé ses productions, je les ai chroniquées, plus qu'intéressantes, je lui ai même posé des questions pour une interview mais c'est tout. Quelques échanges de mails comme avec des tas d'autres musiciens mais le feeling numérique inexplicable fait que les présentations «réelles» ressemblent à des retrouvailles. Quand les bons esprits se rencontrent, ça se passe toujours bien. Après le bonjour, le premier merci parce que sur la route, il n'est pas toujours facile de trouver des gens qui vous invitent, il y en aura beaucoup d'autres (Trop ! il n'en fallait pas tant !). Décrassage, mini installation et une bonne bière... La soirée débute et sera riche de discussions : cette bière que l'on déguste et les bières en général,



leur voyage et les voyages en général, cette interview et le W-Fenec en général, cette aventure et les aventures en général, tout, rien, le passé et les projets, il est presque 22h et on a oublié le deal ! Le deal qui veut que Damien offre un peu de sa musique en échange du gîte et du couvert. C'est donc l'heure de passer à la caisse ... ou plutôt à la housse, la petite guitare acoustique apparaît et débute un concert ultra privé unplugged. Un vieux, un nouveau et un futur morceau emplissent l'air, les notes délicates se bousculent, le temps s'arrête. Un moment privilégié partagé le temps d'une soirée. Après une courte nuit, le lendemain matin, les revoilà déjà sur leurs vélos, les bagages protégés de la pluie qui devrait bientôt s'arrêter, direction la Belgique via Bergues... Finalement le vent les portera le long de l'Aa puis jusque Malo-les-Bains et Bray-Dunes pour vivre une autre journée, une autre soirée, une autre nuit, forcément différente de la précédente.

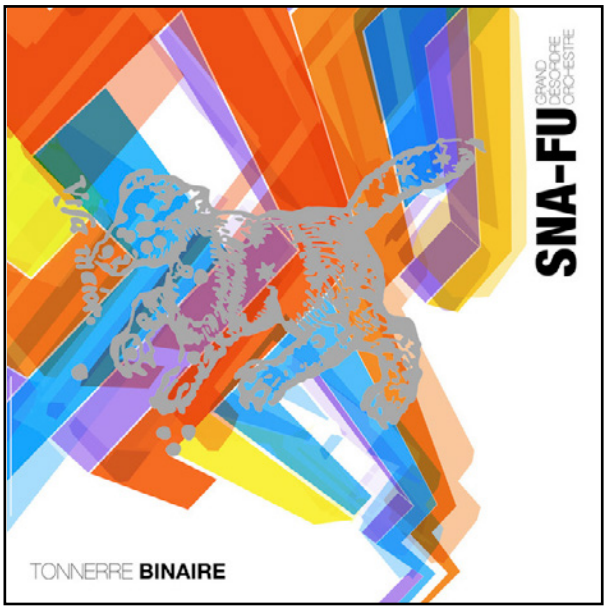
Oli, Sab et Lexi remercient chaudement Damien et Clarisse pour nous avoir fait participer à leur échappée, nous avoir fait voyager en restant au chaud chez nous, nous avoir offert un concert rien que pour nous. Merci.

■ Oli



IL Y A 10 ANS : SNA-FU

Tonnerre binaire (Ladilafé Productions)



Quelques mois avant cette sortie, Sna-Fu nous avait laissé avec un EP orange teinté de scream-émo-rock-core truc qui nous avait botté le cul sans qu'on puisse réellement lui coller une étiquette.

A l'écoute de ce premier album, les choses se sont simplifiées du côté des codes : Tonnerre binaire c'est une collection de titres furieusement rock n roll. Point barre. Enfin un rock n roll plus orienté métal qui défouraille à la Houston Swing Engine que déhanchements old school à la The Elektrocution ou Firecrackers, il faut dire qu'à la prod on retrouve de nouveau Francis Caste (Dysfunctional by Choice, Zuul Fx, The Arrs, Ed-Äke, Grÿmt, Es La Guerilla, Unswabbed...), aussi à l'aise dans le gros son que dans les fioritures qui font mouche.

Le chant de Clément est ultra agressif, même quand les guitares et les rythmiques la jouent very old school («Dorian», «Dilligence»), ses attaques nous maintiennent dans un présent où les cris (tout comme les passages parlés) sont parfaitement gérés et servent la musique. Ceux que le screamo rebute passeront forcément à côté de quelque chose car Tonnerre binaire respire le Rock qui se joue au troisième millénaire, un rock qui peut combiner déflagrations percutantes, riffs ultra rapides et calme absolu dans un seul et même morceau d'à peine trois minutes («Stones of Hawaï», «Cinnamon»). Si on interrogeait des psychologues, quelques-un pourraient diagnostiquer la folie et si l'examen se bornait à l'écoute de l'hystérique «Robo-toy» finnois, on ne pourrait pas les contredire, Sna-Fu se prononce bel et bien «fou» et pas «fut»... A l'opposé, si on s'attarde sur la «Route '66», on trouve un groupe presque posé, qui laisse s'exprimer la basse, le chant puis les guitares très clairement avant de mettre le feu (puis de l'éteindre) à l'unisson, graves ou aigus, tout est bien disctinct, chaque note est à sa place, c'est un travail d'orfèvre forcément très réfléchi.

Superbe pochette, compositions ultra énergiques, maîtrise absolue du son, que nous faut-il de plus ? Rien. Rock and roll in your face !

En avril 2014, Sna-Fu a mis la clef sous la porte mais on n'est pas là de les oublier.

Oli

W(ho's next) FENEC

18 JANVIER 1998 - 18 JANVIER 2018
NUMERO «SPÉCIAL» POUR NOS 20 ANS !

AMEN RA

METZ

DÄLEK

GRANDE ROYALE

THE CRAFTMEN CLUB

WEEZER

AQME

A DEVIL'S DIN

SEEDS OF MARY

NOSTROMO

NILE ON WAX

HELLECTROKUTERS

ALL PIGS MUST DIE

(...)

TU LIS LE MAG RÉGULIÈREMENT ?
ON A QUELQUES QUESTIONS POUR TOI !
ET C'EST PAR ICI :
HTTP://WWW.W-FENEC.ORG/CONCOURS/INDEX,272.HTML



HANA LE TOULLEC

HANA EST ATTACHÉE DE PRESSE AU SEIN D'UN BEAU LABEL QUI FAIT AUSSI PAS MAL DE DISTRIBUTION. DE «SYMPA VIA MAIL», ELLE EST DEVENUE «SYMPA TOUT COURT» APRÈS L'AVOIR CROISÉE POUR LE CONCERT DE MOGWAI, PETITE MISE EN LUMIÈRE D'UN ROUAGE ESSENTIEL À LA PROMOTION DES ARTISTES.

Quelle est ta formation ?
J'ai fait des petits détours pour arriver dans le monde de la musique : classes préparatoires, puis master de littérature italienne, puis école de commerce ! Mais la musique a toujours été là, quelque part J'ai par exemple fait un mémoire sur un groupe de folk anarchiste italien dans les années 50'...

Quel est ton métier ?
Je suis attachée de presse de la maison de disque [PIAS], et je m'occupe plus en particulier des médias web. Du coup je m'occupe des relations entre les journalistes web, les artistes de nos labels (Play It Again Sam, Le Label ...) et des labels distribués (Sub Pop, Sour Mash, Bella Union...). Beaucoup de musique et de relationnel !

Quelles sont tes activités dans le monde de la musique ?
Mon activité principale c'est le boulot, ça va de prévenir mes médias quand il y a une nouveauté qui pourrait leur plaire, à organiser des plans de promo, des venues promotionnelles d'artistes, aller à leurs concerts, scanner des articles, lire des webzines, rencontrer des journalistes. Un métier vraiment cool ! A côté de ça j'ai un passif de violoniste et de ukuléliste.

Ça rapporte ?
Hmm, pas vraiment, mais c'est un choix, tu le sais quand tu entres dans ce milieu.

Comment es-tu entrée dans le monde du rock ?
Mes parents écoutaient tout sauf du rock quand j'étais gosse, c'était plutôt du classique pour mon père et de la funk pour ma mère. Quand j'ai fait ma crise d'ado je me suis donc tout naturellement dirigée vers ce qu'ils n'aimaient pas ! Et professionnellement, c'est par PIAS que j'y suis rentrée : je connaissais la maison depuis que j'étais ado, et l'idée d'y travailler me trottait dans la tête depuis un moment.

Une anecdote sympa à nous raconter ?
J'ai raté toute une journée du Main Square Festival il y a 6 ans parce que mon TGV a heurté 3 vaches. Et figurez-vous que dans ce cas, le conducteur est obligé d'appeler les pompiers pour déblayer, ainsi que la police qui doit venir faire un constat avec le propriétaire des vaches. Donc 6 heures coincée dans le train. C'est ça de traverser la diagonale du vide pour la musique.

Ton coup de coeur musical du moment ?
Enorme coup de cœur pour le groupe Bully, signé chez Sub Pop. Leur album Losing a une énergie folle, la voix à la fois rocailleuse et douce, c'est possible, d'Alicia Bognanno, ces mélodies saturées... J'adore, surtout le titre «I feel the same» qu'on passe au bureau quand on a besoin d'une dose d'énergie... au grand dam de certains collègues qui s'en passeraient bien . Sinon j'ai eu la chance de voir Mogwai pour la première fois il y a peu au Grand Rex, grande claque musicale et sonore, du coup je réécoute leur discographie en boucle depuis.

Es-tu accro au web ?
Oui, oui, oui. Je passais tout mon temps à lire des webzines en cours il y a pas si longtemps, et là c'est mon job de le faire, le bonheur ! Et puis le streaming musical, les séries, les réseaux sociaux : je ne pourrais pas m'en passer.

A part le rock, tu as d'autres passions ?
La nourriture italienne et les bonnes bières belges, des vraies passions. Le risotto à la bière ambrée c'est d'ailleurs hyper cool.

Tu t'imagines dans 15 ans ?
C'est loin, je déteste me projeter autant, mais je dirais toujours dans la musique, toujours en indé, peut-être en Angleterre...

Merci Hana.
Photo : DR

Team W-Fenec

